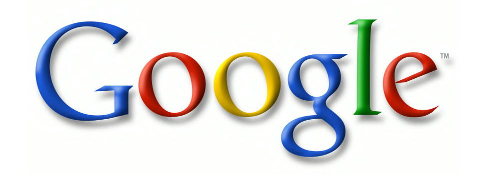





Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Français


TAYLOR · INSTITUTION

# ŒUVRES DRAMMATIQUES DE M. DE MOISSY.

*TOME PREMIER,*

CONTENANT

LES JEUX DE LA PETITE THALIE.

# ŒUVRES DRAMMATIQUES

DE

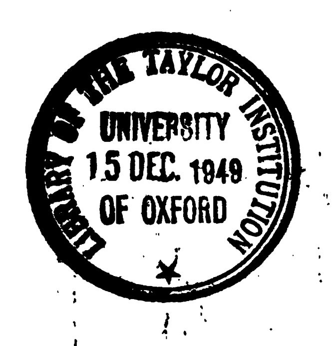
## M. DE MOISSY.

*NOUVELLE ÉDITION.*

TOME I.



*A BERLIN,*
chez HIMBOURG, Libraire vis à vis du Château près du Grand-Pont.
1773.



# DISCOURS PRE'LIMINAIRE.

L'ÉDUCATION si précieuse à l'Humanité, ne peut être régardée sous trop d'aspects, & il seroit à souhaiter que tous les Auteurs, même les plus accrédités, voulussent bien ne pas trouver au-dessous d'eux les Ouvrages qui tendroient à ouvrir à cette Education, quelques routes plus utiles & plus agréables que celles qui sont connues.

Malgré tant d'Ecrits (dit un fameux Philosophe de nos jours) qui n'ont pour but que l'utilité publique, la premiere de toutes les utilités qui est l'Art

de former des hommes, eſt encore oubliée.

Que de Romans paroiſſent journellement, qui ne ſervent qu'à amollir l'Ame auſſi-tôt qu'elle eſt capable de quelque force, qui tournent toujours dans un certain cercle de la galanterie plus ou moins dangereuſe, & n'apprennent aux jeunes perſonnes des deux ſexes, que le jargon d'un vice rafiné, en faiſant à leur eſprit un amuſement réfléchi des foibleſſes de leur cœur!

Il faut inſtruire des Enfans pour le Monde, & que les inſtructions qu'on leur donne ſe préſentent à eux dans des tableaux agréables; que ces tableaux diminuent dans leur cœur & dans leur eſprit, la peine que l'humanité a pour le vice, & leur faſſe trouver les vertus de chaque âge aſſez douces, aſſez néceſſaires à la vie, pour que ces mêmes Enfans deſirent de les pratiquer ſans effort, & comme un moyen de tranquillité & de bonheur.

Le grand Art eſt donc de les conduire à la Vertu, pour ainſi dire, par le chemin de la ſéduction, & qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'on ait voulu les ſéduire.

Le ſeul moyen pour parvenir à cet Art, eſt de leur préſenter des inſtructions ſous la forme d'amuſemens; alors toutes leurs facultés d'appercevoir & de ſentir ſe développeront.

Ces réflexions ont fait naître l'idée de dialoguer un certain nombre de Proverbes, qui, vûs d'un œil philoſophique, ſans être hors de la portée des Enfans & des jeunes Perſonnes, roulent au contraire ſur les petites affections repréhenſibles & ſur les ſemences de défauts & de vices qui peuvent germer en eux.

Ces Proverbes ainſi dialogués, outre l'avantage de l'inſtruction morale qui s'y trouve proportionnée aux différens âges & aux différens états, ont encore celui d'apprendre aux Enfans,

à parler avec assurance, à dissertеr d'eux-mêmes sur des choses qui les regardent, qui les amusent, & qui les intéressent.

Voici comment on pourra tirer toute l'utilité qui doit en résulter.

En faisant apprendre aux Enfans les rôles qu'ils ont dans ces Proverbes, pour les jouer comme une petite Comédie, on choisira celui qui conviendra à leur âge, & à tel défaut qu'on voudra réprimer en eux.

Suivant le dégré de leur intelligence, on les engagera, à travers toutes les scènes qu'ils réciteront par cœur, à étendre d'eux-mêmes le Dialogue, sans qu'ils s'écartent trop de l'Action.

Rien ne formera plus les jeunes Personnes à parler aisément, & avec une honnête assurance devant le monde, à donner du ressort à leur imagination, enfin à multiplier avec méthode leurs idées, que ces petits Drames ainsi représentés par elles, une par-

tie de mémoire, & l'autre par impromtu.

Pour cet effet on a marqué les endroits susceptibles d'être variés, ou plus étendus dans le Dialogue écrit, en mettant au-dessus de ces endroits le mot d'*Impromptu*.

C'est dans ces momens de Dialogue, que l'on engage les Personnes qui en dirigeront l'exécution, à faire observer aux Enfans, quand ils auront assez fait agir leur petite Minerve, à rendre à l'Interlocuteur les mots de replique comme en jouant la Comédie.

On a imprimé les Repliques en Lettres italiques, pour qu'on puisse les distinguer plus aisément.

Au moyen de cette opération, qui ne sera regardée par les Enfans que comme un simple amusement, il se formera entre eux une vive émulation d'esprit; ils apprendront tout ensemble à agir, à parler, à penser, & à contenir dans des bornes convenables

leurs actions, leurs idées & leurs discours.

D'après ces obſervations, on eſpere que cet Ouvrage tout puérile qu'il pourra paroîtra à certaines gens, n'aura pas le même ſort auprès de ceux qui aimeront leurs Enfans ou leurs Eleves, avec cette tendreſſe ingénieuſe & bien dirigée, qui n'aſpire qu'à faire le bonheur de cette intéreſſante partie de l'humanité, & à la rendre dans la ſuite, ſans danger pour ſes mœurs, auſſi raiſonnable que vertueuſe.

# TABLE
## DES TITRES,

*Avec un Précis du Sujet Moral qui est traité sous chacun d'eux.*

---

La Table des Mots des Proverbes est à la fin du Livre.

---

### PROVERBE I.



Instruction pour les Enfans du premier âge, qui ne respectent pas assez leurs Gouvernantes.

## PROVERBE II.



## PROVERBE III.



## PROVERBE IV.



## PROVERBE V.

## PROVERBE X.



Exemple qui tend à inſpirer de la hardieſſe aux Enfans trop timides, & qui n'oſent rien entreprendre.

## PROVERBE XI.



Leçons d'égalité données à des Enfans élevés avec hauteur, & qui mépriſent les Enfans des Pauvres.

## PROVERBE XII.



Morale utile aux Fils d'un Payſan ou homme du peuple, qui veulent entrer au Service ou en ſervice.

## PROVERBE XIII.



Bel Exemple de tendreſſe d'un Fils pour ſa Mere, qu'il ne connoit pas.

## PROVERBE XIV.



## PROVERBE XV.



## PROVERBE XVI.



## PROVERBE XVII.

*Fin de la Table des Titres.*

# LA
# POUPÉE,
## PROVERBE I.

## *ACTEURS.*

Mademoiselle MINETTE, *Enfant de cinq ans.*

La MERE.

La BONNE.

Monsieur DE LA FAYETTE, *Ami de la maison.*

*La Scene est dans la Chambre de la Bonne, & l'Action se passe à dix heures du matin.*

LA

# LA POUPÉE, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

LA JEUNE ENFANT *seule, parlant à sa Poupée. Impromptu.*

Eh bien! Mademoiselle, ferez-vous ce que je vous dis? Voulez-vous bien vous tenir droite? Songez que je suis votre Bonne, & qu'une Bonne a droit de vous faire obéir, de vous gronder quand elle veut, & de vous corriger quand vous n'obéirez pas.... Eh bien!..... à qui est-ce que je parle? Voulez-vous...... Eh bien!.... Ah! vous avez de l'humeur.... Eh bien! vous aurez une tape sur l'épaule, comme ma Bonne m'en donne souvent plus mal-à-propos; oui, je ne suis pas si méchante pour vous, que ma Bonne l'est pour moi, & vous n'en êtes pas plus obéissante; *mais je serai toute comme elle, & vous aurez affaire à moi.*

## SCENE II.

### LA JEUNE ENFANT, LA BONNE.

LA BONNE, *qui aura écouté tout le discours de l'Enfant sans en être vue.*

AH! ah! Mademoiselle, vous dites-là de jolies choses à votre Poupée; je vous frappe donc mal-à-propos; je suis donc méchante; allons donnez-moi votre Poupée tout à l'heure. *Elle prend la Poupée.* Vous ne la reverrez de huit jours pour vous apprendre à lui tenir de pareils discours.

L'ENFANT.

Mais, ma Bonne, je ne sçavois pas que vous étiez-là; oh! rendez-moi ma Poupée.

LA BONNE.

Non, Mademoiselle.

L'ENFANT.

Vous ne voulez pas?

LA BONNE.

Non, vous dis-je, elle est avec vous en trop mauvaise compagnie; vous lui dites des menteries, & cela n'est pas bien.

L'ENFANT. *Impromptu.*

Eh bien! ma Bonne, c'est vrai, je lui ai dit que vous êtes méchante, & ce ne sont pas

des menteries, comme vous voyez, puisque vous voulez m'ôter ma Poupée; aussi pourquoi écoutez-vous ce que je lui dis? ça n'est pas bien d'écouter les personnes qui parlent ensemble; seriez-vous bien aise que je vous écoutasse moi, quand vous causez avec Dubois, le valet de chambre de mon Papa, & *qui vous dit bien d'autres choses que tout ce que j'ai dit à ma Poupée?*

LA BONNE.

Mademoiselle, quand je cause avec lui, nous ne disons du mal de personne.

L'ENFANT.

Ah! vraiment, je le sçais bien, vous ne vous dites que des choses fort gracieuses à l'une & à l'autre.

LA BONNE.

Voilà qui est bien, il ne s'agit point de cela.

L'ENFANT.

Eh bien! rendez-moi ma Poupée.

LA BONNE.

Non, vous ne l'aurez pas, surement.

L'ENFANT.

Vous ne voulez donc pas me la rendre, une fois, deux fois, vous ne voulez pas?

LA BONNE.

Non.

L'ENFANT.

Eh bien! emportez-la, je sçais bien ce que je ferai.

LA BONNE.

Eh! que ferez-vous s'il vous plait?

L'ENFANT. *Impromptu.*

Allez, je me la ferai bien rendre. Ah! tenez, j'entends parler Monsieur de la Fayette, qui est mon bon ami & celui de Maman: *je m'en vais lui dire qu'il me la fasse rendre.*

LA BONNE.

Ah! vous pouvez lui dire tout ce qu'il vous plaira, mais il ne me forcera pas de vous la rendre.

---

## SCENE III.

M. DE LA FAYETTE, L'ENFANT, LA BONNE.

L'ENFANT.

MON bon Ami, tenez, voilà ma Bonne qui vient de me prendre ma Poupée, parce que je causois avec elle, & qui veut me la garder pendant huit jours.

M. DE LA FAYETTE.

Et pourquoi cela? Ah! la Bonne, rendez la Poupée à Mademoiselle Minette, à ma considération.

LA BONNE.

Non, Monsieur, je vous considére beaucoup, mais j'ai des raisons de punir Mademoi-

selle des propos ridicules qu'elle tient à sa Poupée, en lui ôtant les moyens de s'entretenir avec elle, comme elle fait, sur mon compte.

M. DE LA FAYETTE.

Eh! Qu'est-ce qu'elle lui disoit donc sur votre compte?

L'ENFANT.

Eh bien! je lui disois, que vous êtes méchante ma Bonne! & cela est vrai, tant que vous ne voudrez pas me rendre ma Poupée.

M. DE LA FAYETTE.

Allons, la Bonne, rendez-la lui, elle ne le dira plus.

LA BONNE.

Non, Monsieur, vos prieres sont inutiles, je ne la rendrai pas.

L'ENFANT.

Voyez, mon bon Ami, si j'ai tant menti que ma Bonne le dit; mais demandez lui donc plus fort.

M. DE LA FAYETTE.

La Bonne, je veux absolument, je veux absolument que vous rendiez à Minette sa Poupée.

LE BONNE.

Et moi, je ne veux pas la rendre.

L'ENFANT.

Vous voyez, comme elle est obstinée: eh bien! elle dira que c'est moi; je sçais bien quelqu'un qui me la fera rendre.

LA BONNE.

Oui, nous verrons.

## SCENE IV.

LA BONNE, L'ENFANT, M. DE LA FAYETTE, LA MERE.

M. DE LA FAYETTE, *à la Mere.*

MADAME, je vous donne le bon jour. Ah! Madame, Mademoiselle Minette a bien du chagrin.

L'ENFANT.

Ah! ma chere Maman, vous venez bien à propos; baisez-moi donc, ma petite Maman.

LA MERE *la baise.*

Bon jour, Minette. Eh-bien! qu'est-ce qu'il y a donc? quelque mécontentement que vous avez donné à votre Bonne, je juge, Mademoiselle; vous sçavez que je n'aime pas cela.

L'ENFANT.

Ni mon non plus, Maman, car c'est toujours moi qui en suis punie: mais, Maman, je ne sçaurois plus avoir recours qu'à vous, pour r'avoir ma Poupée, que ma Bonne m'a ôtée.

LA MERE.

Votre Bonne vous a ôté votre Poupée apparemment parce que vous le méritez.

LA BONNE.

Oui, Madame, Mademoiselle lui dit des choses qui ne sont pas bien; elle lui fait entendre que je suis méchante, que je ne sçais ce que je dis, ce que je fais.

LA MERE.

Ah! ah! Mademoiselle, en ce cas votre Bonne a bien fait.

L'ENFANT.

Eh bien! ma chere Maman, faites-moi la rendre, cela ne m'arrivera plus, je vous le promets.

M. DE LA FAYETTE.

Allons, Madame, cette promesse là doit vous désarmer; Mademoiselle Minette n'a plus que vous pour ressource, car elle a prié sa Bonne inutilement; mon crédit n'a rien fait non plus, ainsi......

LA MERE *à la Bonne.*

Je veux bien que vous lui rendiez sa Poupée, la Bonne, pour cette fois-ci. *A l'Enfant.* Mais la premiere fois qu'il vous arrivera, Mademoiselle, de tenir avec votre Poupée des propos qui déplairont à votre Bonne, je ne veux pas qu'elle vous la rende de la vie.

L'ENFANT.

Oui, Maman.

LA MERE.

Je veux que vous ayez pour votre Bonne, autant de respect que pour moi.

L'ENFANT.

Oui, Maman.

LA MERE.

Que vous soyez assez raisonnable pour penser qu'elle tient ma place auprès de vous, parce que je ne puis pas y être toujours.

L'ENFANT.

Oui, Maman.

LA MERE.

Et qu'enfin, lui déplaire, c'est déplaire à moi-même.

L'ENFANT.

Oui, Maman.

LA MERE *à la Bonne.*

Allons, la Bonne, rendez-lui sa Poupée pour cette fois-ci. *A l'Enfant.* Et vous, Mademoiselle, songez à ce que vous me promettez, & à me tenir parôle.

L'ENFANT.

Oui, Maman.

LA BONNE, *en rendant la Poupée à l'Enfant.*

Tenez, Mademoiselle, la voilà; vous êtes bienheureuse que votre Maman.....

L'ENFANT.

Oui, ma Bonne.... *En tenant la Poupée.* Ah! la voilà. Je sçavois bien moi que je l'aurois, mais j'ai eu bien de la peine...... Allez ma Bonne, soyez tranquille, je ne lui parlerai plus jamais.... de vous du tout, du tout. *Oh! je vois bien que sans Maman...... Mais le Proverbe a raison qui dit que......*

*Fin du premier Proverbe.*

# LES
# GOURMANDES,
## PROVERBE II.

# *ACTEURS.*

| | |
|---|---|
| La petite CAROLINE.<br>La petite JOSEPHINE.<br>Le petite DULAC. | *Freres & Sœurs de sept à huit ans, Enfans de Marchand Bijoutier.* |

Monsieur DULAC, *Bijoutier, Pere des trois Enfans, homme veuf.*

FANCHETTE, *Servante de la Maison.*

*La Scene est dans une arrière-Boutique qui sert de Salle à manger, & où il y a un Buffet, & l'Action se passe sur les six heures du soir.*

# LES GOURMANDES,

## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

CAROLINE, JOSEPHINE.

CAROLINE.

MA Sœur, Fanchette ne revient point pour nous donner à gouté, il est six heures.

JOSEPHINE.

Dame, mon Papa l'a envoyée en commission bien loin, bien loin; il est dans la boutique, veux-tu que je lui demande à gouté?

CAROLINE.

Bon, il nous donnera du pain sec; il y a dans le buffet un bon morceau de tourte de franchipane.

JOSEPHINE.

Et puis un reste de pot de confitures.

CAROLINE.

Mon Papa est occupé dans la boutique avec des Marchands. *Elle ouvre le buffet.* Tiens, vois-tu, ma Sœur, mangeons-en un peu sans que cela paroisse.

JOSEPHINE.

Allons, voyons, as-tu un couteau?

CAROLINE.

Oui, tiens, coupons d'abord de la tourte. *Elle coupe de la tourte.* Tiens, voilà pour toi, & puis voilà pour moi, vois; il n'y paroît presque pas.

JOSEPHINE *mange.*

Non, mais je n'en ai guères, prêtes moi ton couteau. *Elle coupe.* Tiens, je m'en vais prendre encore ce petit coin-là.

CAROLINE.

Et moi donc, donnes-m'en par-là.

JOSEPHINE.

Oui, mais la tourte s'en va.

CAROLINE.

Oh dame! c'est si bon: donnes-moi encore ça, tiens, plus que ça: ah! voila le morceau tout cassé, comment allons-nous faire?

JOSEPHINE.

Eh bien! mangeons tout, nous laisserons le buffet ouvert, & nous dirons que c'est le chat qui l'a mangé.

CAROLINE.

Tu as raison, cela vaudra mieux que de laisser ce petit morceau tout rompu, tiens. *Elles partagent le reste de la tourte.*

JOSEPHINE.

Ah! que c'est bon de la tourte de franchi-

pane; quand je ferai grande & que j'aurai de l'argent, j'en veux manger à tous mes repas.

CAROLINE.

La voilà partie tout-à-fait.

JOSEPHINE.

Et la mienne aussi: & des confitures, en veux-tu?

CAROLINE.

Oui, un peu, mais n'en faisons pas comme de la tourte; ne mangeons pas tout: tiens, voilà une petite cuilliere pour toi & une pour moi, prenons dans le pot chacune à notre tour.

JOSEPHINE.

Oui, prens. *Caroline prend, & elles continuent ainsi chacune à leur tour.* A moi, à toi, à moi, à toi, à moi: oh! voilà déja le fond du pot que je vois.

CAROLINE.

Ma Sœur, voilà mon Frere qui revient de l'école, caches donc vite tout cela, & fermons le buffet; dépêche-toi donc, dépêche-toi donc. *Josephine ferme le buffet.*

---

## SCENE II.

CAROLINE, JOSEPHINE, LE PETIT DULAC, *leur Frere.*

LE PETIT DULAC.

MES Soeurs, où est donc Fanchette? Avez-vous gouté?

CAROLINE.

Non, nous l'attendons, elle est allée en commission, elle va revenir.

LE PETIT DULAC.

Oh! moi, j'ai faim, je m'en vais prendre à gouté dans le buffet.

CAROLINE.

Mon Frere, n'ouvrez pas le buffet, vous sçavez bien que mon Papa ne veut pas que nous prenions à gouté nous-mêmes.

LE PETIT DULAC.

Mais moi, j'ai faim, & je ne venx prendre que du pain.

JOSEPHINE *s'oppose à son Frere.*

Oh! tu n'ouvriras pas le Buffet; Fanchette va revenir, attends un moment, nous attendons bien nous.

M. DULAC, *appelle de la boutique.*

Dulac, qu'est-ce que vous faites là dedans?

LE PETIT DULAC.

Rien, mon Papa. *Il sort & va dans la boutique.*

## SCENE III.

### CAROLINE, JOSEPHINE.

JOSEPHINE.

BON, le voilà occupé dans la boutique, achevons le pot de confitures, c'est à moi à prendre. *Elle r'ouvre le buffet.*

CAROLINE.

Non, c'est à moi.

JOSEPHINE *la pousse.*

Mademoiselle, c'est à moi. *Elles prennent toutes les deux ensemble dans le pot.*

CAROLINE.

Voyez-vous ce que vous faites, Mademoiselle, il n'y a plus rien à présent; c'est pourtant vous qui êtes si gourmande....

JOSEPHINE.

Ah! c'est bien vous même: comment allons nous faire maintenant? & quand on s'appercevra qu'il n'y a plus ni tourte, ni confitures....

CAROLINE.

Sçais-tu ce qu'il faut faire? Voilà le chat qui dort, enformons-le dans le buffet, cassons le pot de confitures avant, & on croira que c'est le chat qui a tout mangé & tout cassé. *Elle casse le pot de confitures.*

JOSEPHINE *va prendre le chat.*

C'est bon, c'est bon, tiens le voilà, prends garde qu'il ne s'en aille.

CAROLINE.

Ah que non ; donne, tiens, *(elle met le chat dans le buffet)* voilà le buffet bien fermé ; vas, nous sommes des bonnes.

---

## SCENE IV.

CAROLINE, JOSEPHINE, LE PETIT DULAC, FANCHETTE.

LE PETIT DULAC *à Fanchette.*

MA Mie, nous vous attendons, pour nous donner à gouté.

FANCHETTE.

Vous ne pouviez pas en prendre ?

LE PETIT DULAC.

Dame, mes Sœurs n'ont pas voulu.

JOSEPHINE.

Non, mon Papa a défendu qu'on ouvre le buffet, quand vous n'y êtes pas, ma mie.

FANCHETTE.

Allons, je m'en vais vous en donner, attendez un moment. *Elle entend le bruit du chat dans le buffet ?* Mais, qu'est-ce que j'entends donc là, dans ce buffet ?

CARO-

CAROLINE.

Dame, nous ne ſçavons pas.

LE PETIT DULAC.

C'eſt le chat qui eſt enfermé dans le buffet, je gage.

JOSEPHINE.

Peut-être bien: oh! cela ſeroit drôle.

FANCHETTE *ouvre le buffet, & le chat s'enfuit.*

Peſte ſoit du chat; il m'a fait peur.

LE PETIT DULAC *regarde dans le buffet.*

Ma Mie, il a caſſé le pot de confitures; bon, il a mangé le reſte de la tourte de diné.

CAROLINE.

Ah! le vilain chat, il faut le battre; attendez, je m'en vais tâcher de l'attraper.

FANCHETTE.

Mais, comment ſe fait-il que ce chat s'eſt trouvé enfermé dans le buffet. Meſdemoiſelles?

JOSEPHINE.

Ma Bonne, ce n'eſt pas notre faute, c'eſt vous, peut être, avant de vous en aller....

CAROLINE.

Vous étiez bien preſſée, ma Bonne, & vous aurez enfermé ce maudit chat, ſans y prendre garde: il ſe fourre par tout.

FANCHETTE.

Mesdemoiselles, il y a quelque chose là dessous; regardez moi.

JOSEPHINE & CAROLINE.

Eh bien! ma Bonne, n'allez-vous pas croire que c'est nous à présent.

FANCHETTE.

Oui, c'est quelque nouveau tour de votre façon, car vous êtes si gourmandes!

CAROLINE.

Ah! ma Bonne, je vous assure.... Demandez plûtôt à mon Frere.

FANCHETTE,

Oui, demandez à mon camerade, qui est aussi malin que moi.

---

## SCENE V.

CAROLINE, JOSEPHINE, LE PETIT DULAC, FANCHETTE, M. DULAC.

M. DULAC.

MAIS, qu'est-ce donc que ce train là?

LE PETIT DULAC.

Ce n'est rien, mon Papa; c'est le chat qui

étoit enfermé dans le buffet, qui a mangé le reſte de la tourte & des confitures, & qui a caſſé le pot.

FANCHETTE.

C'eſt ce que Monſieur & ces Démoiſelles veulent me faire croire; ils ont tout mangé apparemment, & ont tâché de tout mettre ſur le compte du pauvre chat, qu'ils ont enfermé dans le buffet.

M. DULAC.

C'eſt-il vrai, Meſdemoiſelles?

CAROLINE.

Non, je vous aſſure, mon Papa.

JOSEPHINE.

Oh! pour ça non, ce n'eſt pas nous.

M. DULAC.

Ce n'eſt pas vous: *Au petit Dulac.* Et vous, Monſieur, vous ne dites rien.

LE PETIT DULAC.

Dame, mon Papa, ſi je ne dis rien, c'eſt que je n'en ſçai rien; je ſçai ſeulement que je n'ai pas gouté, & que j'ai bien faim.

JOSEPHINE.

Et moi auſſi.

CAROLINE.

Et moi auſſi.

FANCHETTE.

Les vilains enfans! on ne peut pas tourner le dos un moment.

M. DULAC.

Voilà qui est bien, Fanchette, une autre fois vous prendrez garde à fermer votre buffet.

FANCHETTE.

Monsieur, je vous assure qu'il étoit fermé, & que le chat n'étoit pas dedans, quand je suis sortie, car il dormoit sur une chaise.

M. DULAC.

Allons, en voilà assez de dit: il est trop tard maintenant pour faire gouter des enfans, il n'y a qu'à tout de suite leur donner à soupé.

FANCHETTE.

Eh bien!. leur soupé est tout prêt, c'est un morceau de bœuf à la mode.

M. DULAC.

Soit, faites-les souper, puisqu'ils n'ont pas gouté.

LE PETIT DULAC.

Oh! tant mieux. *On cogne à la boutique, M. Dulac y va.*

## SCENE VI.

FANCHETTE, LES TROIS ENFANS.

FANCHETTE *après avoir arrangé trois couverts.*

ALLONS, Monsieur & Mesdemoiselles, voilà votre soupé, prenez vos serviettes.

*Les trois enfans se mettent à table.*

FANCHETTE.

Tenez, voilà chacun un bon morceau sur votre assiette; tâchez de manger proprement.

CAROLINE & JOSEPHINE.

Oui, ma Mie.

## SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

M. DULAC, *pendant que ses trois Enfans mangent, les observe sans affectation, en se promenant autour de la table.*

JOSEPHINE *haut à sa Sœur.*

CE coquin de chat! oh! si je le tenois, comme je le battrois!

M. DULAC.

Allons Mesdemoiselles, mangez, puisque vous avez si faim.

CAROLINE & JOSEPHINE.

Aussi nous mangeons bien, mon Papa.

LE PETIT DULAC *la bouche pleine.*

Pour moi, je n'ai jamais eu tant faim.

CAROLINE, *bas à son Frere.*

Mon Frere, tu n'as plus rien, veux-tu mon morceau?

LE PETIT DULAC.

Oui, donne.

JOSEPHINE.

Oh! tiens, je t'en prie, prends le mien aussi, & mange le vite.

LE PETIT DULAC, *la bouche toujours pleine.*

Donne, mais dame, je ne peux pas manger tout à la fois.

M. DULAC.

Ah! ah! Mesdemoiselles, je vous y prends; voilà donc l'appetit que vous avez; vous faites manger tout votre soupé à votre Frere, & vous avez fait semblant d'avoir faim pour me tromper.

CAROLINE.

Mais, mon Papa, c'est que....

M. DULAC.

Vous accuſez le chat d'avoir mangé la franchipane & les confitures, & vous n'avez pas faim: allons, allons, je ſçais maintenant à quoi m'en tenir, & vous ſerez punies comme deux inſignes gourmandes.

CAROLINE.

Ah! mon Papa, je vous aſſure.....

M. DULAC.

Chanſons que tout cela, les chats peuvent manger de la franchipane, mais les chats ne mangent pas de confitures: vous n'avez pas penſé à cela, mais il faut vous l'apprendre: allons, montez toutes deux dans votre chambre, & je donne ordre à Fanchette, de vous corriger comme vous le méritez.

JOSEPHINE.

Ah! mon Papa, eh bien, c'eſt vrai; nous vous demandons pardon, cela ne nous arrivera plus.

CAROLINE.

Non, mon Papa, plus jamais.

M. DULAC.

Cela eſt inutile; allons, partez, partez vite. Fanchette, vous m'entendez bien.

FANCHETTE.

Oui, Monſieur, je vous réponds que je ne les épargnerai pas, car c'eſt tous les jours la

même chose; ce sont deux gourmandes siefſées. *Elle emmene Joſephine & Caroline.*

CAROLINE, *en s'en allant.*

Ah! ma Mie.

JOSEPHINE.

Ma petite Bonne....

M. DULAC, *au petit Dulac.*

Et toi, mon ami, je te rends juſtice, tu n'es point leur complice, je le vois bien à ton appetit; mais on peut bien dire, en fait de gourmandiſe & de malice, de tes Sœurs, que les deux font la paire; elles sont ruſées, mais je leur apprendrai cette fois-ci qui.....

*Fin du deuxième Proverbe.*

# LE MENUET ET L'ALLEMANDE, PROVERBE III.

# ACTEURS.

Monsieur & Madame BEFOR, *Pere & Mere.*

Le petit BEFOR, } *Frere & Sœur, âgés*
La petite BEFOR, } *de neuf à dix ans.*

Le petit DUPRÉ, *de même âge, Fils d'une Racommodeuse de Dentelles, pauvre, qui demeure au cinquiéme étage dans la même Maison de M. Befor.*

Monsieur CANIVET, *Maître à écrire.*

Monsieur DESPASSES, *Maître à danser.*

Nota. *Monsieur Befor est un Financier qui a des Bureaux chez lui.*

*La Scene est dans le Sallon de Compagnie de M. Befor, où il y a une Table préparée pour écrire. L'Action se passe à dix heures du matin.*

# LE MENUET ET L'ALLEMANDE, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

LE PETIT BEFOR, LE PETIT DUPRÉ.

LE PETIT BEFOR.

ECOUTE donc, Dupré, veux-tu faire ma page d'écriture? Mon Maître ne doit venir que dans une demi heure, & pendant ce tems-là, j'irai ſauter à la corde dans la cour.

LE PETIT DUPRÉ.

Je le veux bien.

LE PETIT BEFOR.

Tiens, mets-toi là & dépêche-toi vite, n'écris pas ſi bien, car mon Maître s'appercevroit que ce n'eſt pas moi qui.....

LE PETIT DUPRÉ.

Vas, vas, laiſſe-moi faire; j'écrirai, ſi je peux, comme ſi c'étoit toi.

*Le petit Befor ſort.*

## SCENE II.

LE PETIT DUPRÉ *seul se met à écrire, & tout en écrivant, il parle très-lentement & avec des repos. (Impromptu.)*

COMME il eſt pareſſeux, ce petit Befor! Poliſſon!..... depuis deux ans, il ne ſçait pas encore faire ſes lettres comme il faut, & moi tout ſeul, je me ſuis appris à écrire, Dieu merci, comme ſi j'avois eû un Maître encore plus long-temps que lui. *(Il examine ce qu'il a écrit.)* Mais, voilà qui eſt trop bien, on ne croira pas que c'eſt de lui; *oh dame, je ne ſçaurois pas ſi mal faire qu'il le faudroit pour cela.*

## SCENE III.

LA PETITE BEFOR, LE PETIT DUPRÉ, *écrivant toujours.*

LA PETITE BEFOR, *regardant par-deſſus l'épaule du petit Duqré.*

QU'EST-CE que vous faites donc là, Monſieur Dupré?

LE PETIT DUPRÉ, *d'un ton d'ambarras.*

Ah! Mademoiſelle... je fais ... c'eſt que .... mais il ne faut pas le dire. . .

c'est que Monsieur votre Frere m'a prié . . . . Comment vous portez-vous, Mademoiselle ?

LA PETITE BEFOR.

Fort bien . . . Ah! j'entends, tu fais la page d'écriture de mon Frere; il apprendra joliment à écrire comme ça, mon Frere; ce n'est qu'un petit paresseux, qui ne sçaura jamais rien; mais je le dirai à son Maître.

LE PETIT DUPRÉ.

Ah! Mademoiselle, je vous en prie, ne lui dites pas; tenez voilà qui est fait.

LA PETITE BEFOR.

Tiens, mon cher Dupré, tu lui rends là un fort mauvais service.

---

## SCENE IV.

LA PETITE BEFOR, LE PETIT DUPRÉ, LE PETIT BEFOR, M. CANIVET, *Maître à écrire.*

M. CANIVET, *au petit Befor.*

QUOI! Monsieur, croyez-vous que c'est en sautant avec votre corde, que vous apprendrez quelque chose, & n'êtes vous pas honteux que depuis deux ans?...

LE PETIT BEFOR.

Mais, Monsieur, voilà ma page d'écriture faite.

M. CANIVET *prend sur la table le Papier d'écriture.*

Eſt ce là elle? Ah! Ah!... Mais voilà qui eſt bien... mais très-bien... Comment?... Mais... Allons, ce n'eſt pas vous qui avez écrit cela... Vous m'en impoſez.

LE PETIT BEFOR.

Pourquoi donc? Monſieur. *(A part au petit Dupré.)* Tu devois ne pas écrire ſi bien.

LA PETITE BEFOR.

Oui ſurement, Monſieur, mon Frere vous en impoſe, car c'eſt Dupré que voilà qui vient d'écrire cette page, pour laiſſer poliſſonner mon Frere tout à ſon aiſe.

LE PETIT BEFOR.

Eh bien! ma Sœur, qu'eſt-ce que cela vous fait?

LA PETITE BEFOR *(Impromptu).*

Ca me fait, mon Frere, que je ne veux pas que vous ſoyez toujours un pareſſeux, *& un pareſſeux qui n'apprenne rien.*

M. CANIVET, *au petit Dupré.*

C'eſt vous, mon petit Ami, qui avez écrit cela? Vous avez la main bonne... mais très-bonne... excellente; & qui eſt-ce qui vous montre?

LE PETIT DUPRÉ.

Perſonne, Monſieur.

M. CANIVET.

Comment, perſonne!

LE PETIT DUPRÉ *(Impromptu).*

Non, Monsieur. J'ai prié Monsieur Befor, de me donner ses vieilles exemples, & je me suis appris tout seul avec un Livre d'écriture qu'on m'a prêté; mais ce n'est rien que cela. *(Il tire un grand papier de sa poche, où il y a de différentes écritures.)* *Tenez, Monsieur, voilà de mon écriture.*

M. CANIVET *examine.*

Comment diable! Voilà qui est charmant! A votre âge, de la ronde, de la bâtarde, de la coulée, cela est étonnant! Quoi! C'est vous tout seul...

LE PETIT DUPRÉ.

Oui, Monsieur, ma Mere n'est point en état de me donner des Maîtres, & il a bien fallu tâcher de m'en passer, & d'apprendre quelque chose de moi-même.

M. CANIVET.

Eh bien! Monsieur Befor, vous voyez, vous qui avez un Maître depuis deux ans, & qui n'en êtes encore qu'aux grandes lettres, ne devriez-vous pas mourir de honte de voir ce petit bon homme là?.... Allons, je renonce à vous montrer, mon honneur y est intéressé, & je vais le dire à Monsieur votre Pere.

LE PETIT BEFOR.

Mais, dame, Monsieur.... c'est que....

M. Canivet.

Quoi? c'eſt que . . . C'eſt que vous êtes un pareſſeux, qui n'apprendra jamais rien; pour moi, j'y renonce: Adieu.

---

## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADAME BEFOR.

M. Canivet.

Ah! Madame, je vous demande pardon, mais vous me trouvez en colere; voyez ſi vous avez un autre Maître à écrire à donner à Monſieur votre Fils, car pour moi je ſuis las de lui montrer inutilement. Il n'apprend rien depuis deux ans, tandis que voilà un Enfant qui n'a jamais eu de Maître, & qui écrit comme un Ange. Tenez, Madame, voyez cela. (*Il donne le Papier d'écritures du petit Dupré à Madame Befor, qu'elle garde.*) Si je continuois mes leçons à Monſieur votre Fils, ce ſeroit vous voler votre argent.

Madame Befor.

Le méchant Enfant! Pour moi, je ne ſçais plus qu'en faire.

La petite Befor.

Maman, voilà notre Maître de danſe.

Ma-

MADAME BEFOR, *à M. Canivet.*

Allons, Monsieur, ne vous déconcertez pas, revenez demain, je le dirai à mon Mari, & nous verrons si en le corrigeant, comme il le mérite . . .

M. CANIVET.

A demain donc, Madame, mais de la correction, il en faut absolument, & de la plus sévere. Adieu Madame.

MADAME BEFOR.

Votre Servante, Monsieur.

---

## SCENE VI.

MADAME BEFOR, LE PETIT BEFOR, SA SOEUR, LE PETIT DUPRÉ, M. DESPASSES, *Maître à Danser.*

MADAME BEFOR.

AH! entrez, Monsieur Despasses.

M. DESPASSES *fait une belle révérence.*

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon hommage.

MADAME BEFOR.

Monsieur Despasses, je crois que vous n'êtes pas plus content de mon Fils, de ce mauvais sujet-là, que Monsieur Canivet, son Maître d'écritures.

M. DESPASSES.

Madame, effectivement il ne brille pas beaucoup, pour le temps qu'il est entre mes mains, & ce ne sont pas là de ces sujets qui font honneur à leur Maître; mais en revanche, Mademoiselle votre Fille me justifie & me dédommage des peines que je me donne pour tous deux. *(Au petit Befor.)* Allons, Monsieur, vous allez danser le Menuet avec Mademoiselle votre Sœur, tâchez au moins de tourner à propos, de n'être pas si gauche dans tous vos mouvemens, & d'avoir un peu plus d'oreilles.

MADAME BEFOR.

Je vous assure, mon Fils, que si vous ne contentez pas plus Monsieur, que votre Maître à écrire, je vous envoye en Pension, apprendre du latin tout votre saoul; votre Pere le vouloit, c'est moi qui m'y suis opposée, mais à la fin j'y consentirai.

LE PETIT DUPRÉ.

Madame, voulez-vous bien que je reste à la leçon?

MADAME BEFOR.

Oui, mon petit Ami, vous sçavez qu'à toutes les leçons, j'ai été charmée que vous y soyez; cela vous apprend toujours quelque chose.

LE PETIT DUPRÉ.

Oui, Madame, & je vous en remercie.

M. DESPASSÉS, *au petit Befor.*

Allons donc, Monsieur, allons, Mademoiselle, le Menuet. (*Il joue un Menuet qu'ils dansent.*) Bon, Mademoiselle. Allez donc, Monsieur, en mesure.... Soutenez..... Allez donc... Tournez là... Trop tard... Allez donc... Ce n'est pas cela. Les bras morts; la tête droite... Tournez donc... Suivez votre Danseuse... Oh! vous n'y êtes point du tout.

LA PETITE-BEFOR.

Comment voulez-vous, Monsieur, que je danse, vis à vis de quelqu'un qui figure si mal?

M. DESPASSES.

Aussi, Mademoiselle, je n'ose rien vous dire, & je sens bien que cela ne peut pas vous donner cette émulation si nécessaire à ce genre de danse; tout en dépend; aussi....

LA PETITE BEFOR.

Allons, mon pauvre petit Frere, tu n'y entend rien, & tu me fais manquer à tous momens.

LE PETIT BEFOR.

Eh bien! vas toujours, ma Sœur, & ne t'embarrasse pas.

LA PETITE BEFOR. (*Impromptu.*)

Comment veux-tu que j'aille, si tu me brouille à chaque pas? *Je gage que Monsieur*

*Dupré qui n'a jamais appris, qu'en nous voyant prendre leçon, figure mieux que toi.*

MADAME BEFOR.

Allons, mon petit Ami, prenez la place de mon Fils, il mérite cette humiliation-là; voyons si vous figurerez mieux que lui.

LE PETIT DUPRÉ.

Mais, Madame, songez que je n'ai jamais appris; que je n'apprends point, qu'en me répétant à moi-même toutes les leçons que je vois prendre à Mademoiselle; je les exécute tout seul, chez nous, comme je peux.

MADAME BEFOR.

Eh bien! voyons comment vous vous en tirerez. (*A son Fils.*) Vous, Monsieur, tranquillisez-vous, & apprenez, si vous pouvez, en regardant. (*Le petit Befor se retire de la danse.*

LE PETIT BEFOR.

Oh! comme on voudra.

M. DESPASSES, *au petit Dupré.*

Allons, Monsieur, recommencez le Menuet avec Mademoiselle. (*Il s'accorde.*) Quoi, vous n'avez jamais appris?

LE PETIT DUPRÉ.

Non, Monsieur, je vous assure.

M. DESPASSES.

En ce cas-là, Mademoiselle, vous n'y gagnerez rien, car la Danse est un Art qui ne

s'apprend pas tout ſeul, & les plus grands Maîtres ont bien de la peine à faire un bon Ecolier dans dix; mais voyons comment cela pourra aller.

LE PETIT DUPRÉ, *à Madame Befor.*

Vous le voulez, Madame, & j'obéis. (*Il ſe place avec Mademoiſelle Befor pour danſer, & M. Deſpaſſes joue un Menuet.*)

(*Ils danſent.*)

M. DESPASSES, *pendant le Menuet, au petit Dupré.*

Pas mal... Soutenez... Bien... Fort bien... Un peu de hardieſſe... Bon.... Très-bien... Comment donc!... Au mieux. En vérité, cela eſt étonnant! Allons, voyons à donner la main... Très bien... (*A la petite.*) Mademoiſelle, la tête un peu plus ſoutenue, coulez le pas... Bon. (*Le Menuet fini, à Madame Befor.*) Eh bien! Madame, comment avez vous trouvé ce Menuet-là?

MADAME BEFOR.

Charmant, en vérité, ma Fille y a été placée juſqu'à la fin en meſure & avec grace... (*Au petit Dupré.*) Mais, mon petit Ami, vous êtes étonnant! Quoi! n'avoir point eu de Maître, & danſer comme cela! (*A Monſieur Deſpaſſes.*) Monſieur, qu'en dites-vous?

M. Despasses.

Madame, il faut le voir, pour le croire.

Le petit Dupré.

Je vous assure pourtant, Monsieur, que je n'ai appris que comme je viens de le dire à Madame.

La petite Befor.

Et l'Allemande? Mon Frere ne sçait pas faire une passé; comment allons-nous faire?

Madame Befor.

Oh! pour l'Allemande, ma Fille, appliquez-vous-y, car c'est une danse que j'aime de fureur; elle est pleine de vivacité & d'expression . . . (*Au petit Dupré.*) Mon petit Ami, vous avez vû les leçons de l'Allemande, vous l'êtes-vous aussi apprise?

Le petit Dupré.

Oui, Madame, un peu.

M. Despasses.

Mais, les passes, comment avez-vous pû tout seul? . . .

Le petit Dupré.

Oh! pour cette danse-là, j'ai pris une petite Apprentisse de ma mere, & dans ses momens de loisir, je l'ai fait tourner comme j'ai vû que Mademoiselle faisoit à ses leçons.

Madame Befor.

Ah! voyons, voyons.

M. DESPASSES.

Cela doit être curieux; allons, placez-vous. (*Il joue une Allemande & ils la dansent.*) En mesure, Mademoiselle, fort-bien. (*A Madame Befor, en regardant le petit Dupré.*) Madame, charmant! . . . . étonnant . . . . pas si vite. . . . Bon . . . . (*A la petite Befor.*) Plus de hardiesse dans le regard . . . .

---

## SCENE VII.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. BEFOR.

M. BEFOR, *interrompant la Danse.*

PLUS de hardiesse dans le regard! Je gage à ce propos, que c'est l'Allemande que ma Fille danse. . . . Justement. (*A Madame Befor.*) Quoi! Madame, vous n'aurez pas pour moi la complaisance de faire discontinuer cette Enfant de danser l'Allemande; danse désagréable pour les attitudes du corps, qui ne tire tous ses moyens de plaire, que de la hardiesse d'une jeune Personne & de l'effronterie du Danseur; danse molle & lascive, danse enfin où les deux Acteurs se tenant dans les bras réciproquement l'un de l'autre pour leur plaisir, semble faire garder les manteaux aux Specta-

teurs. Voilà, Madame, la danse que votre Fille apprend, & qu'elle ne sçait déja que trop. Si l'on avoit des mœurs honnêtes, cette danse-là ne feroit tolérable tout au plus qu'entre mari & femme; & dans un État aussi bien policé que le nôtre, elle devroit être défendue.

MADAME BEFOR.

Ah! Monsieur, voilà de vos préventions; mais c'est là danse de toutes les jeunes personnes maintenant.

M. BEFOR.

Aussi toutes les jeunes personnes maintenant sont très-mal élevées, très précoces, & par la suite deviennent très... Enfin, Madame, si vous avez de l'amitié pour moi, vous ferez cesser cette danse, qui, en un mot, n'est point celle d'une honnête Fille.

M. DESPASSES.

Mais, Monsieur, que voulez-vous donc que Mademoiselle apprenne à la place?

M. BEFOR.

Le Menuet, Monsieur, le Menuet; voilà la danse des honnêtes gens, où toutes les graces du corps se déployent avec dignité & avec décence, dont les pas décidés & bien prononcés en mesure, tiennent toujours la taille droite & d'à-plomb, au-lieu de se déguingander le corps, de plier les genoux, & de piaffer con-

tinuellement, comme on fait à votre vilaine Allemande.

M. DESPASSES.

Mais, Monſieur, Mademoiſelle ſçait ſon Menuet à n'y rien faire deſirer, ainſi...

M. BEFOR.

Jamais, Monſieur, on ne ſçait le Menuet aſſez parfaitement. Que de choſes dans un Menuet! Voyons comme elle le ſçait. *A ſon Fils.* Eſt-ce que tu ne danſe pas toi?

LE PETIT BEFOR.

Non, mon Papa, ma Sœur dit que je ne figure pas bien.

MADAME BEFOR.

Il danſe comme il écrit, & pour le mortifier, c'eſt Dupré qui n'a jamais appris, qui tient ſa place; voyez-le danſer, vous en ſerez étonné & ravi.

M. BEFOR.

Voyons donc?

M. DESPASSES *joue un Menuet, & le petit Dupré le danſe avec la petite Befor.*

M. BEFOR, *après le Menuet.*

Effectivement cela eſt ſurprenant. Quoi! mon petit Ami, ſans avoir eu de Maître?...

LE PETIT DUPRÉ.

Les leçons que j'ai vû prendre à Mademoiſelle, m'ont tout appris.

M. Befor.

Va, tu es un Enfant charmant, & je veux que tu vienne tous les jours de leçons danser avec ma Fille.

Le petit Dupré.

Monsieur, avec plaisir.

M. Befor.

Adieu, Monsieur Despasses, à un autre jour, mais sur-tout point d'Allemande, je vous prie.

M. Despasses.

Comme il vous plaira, Monsieur, je vous salue. (*Il sort.*)

---

## SCENE VIII.

MONSIEUR BEFOR, MADAME BEFOR, LA PETITE BEFOR, SON FRERE, LE PETIT DUPRÉ.

Madame Befor.

Vous venez de voir danser Dupré, qui n'a jamais appris, mais ce n'est pas le tout; il n'a pas non plus eu de Maître à écrire, voyez de son écriture, en voilà. (*Elle lui donne le Papier d'écriture du petit Dupré.*

M. Befor *prend le Papier.*

Oh! oh! mais cela n'eſt pas croyable: ſe faire toutes ſortes d'écritures ſans Maître, & mon âne de Fils, depuis deux ans qu'il apprend, ne ſçait pas encore aſſembler ſes mots! Eh bien! Madame, conſentirez-vous à la fin que je le mette en Penſion, où, à force de correction? . . .

Madame Befor.

Oh! Monſieur, vous êtes le maître, & je renonce à l'éducation agréable que je voulois lui donner.

M. Befor.

Il y gagnera peut-être, en recevant une éducation utile; & s'il ne veut rien apprendre de ce qui convient à nôtre état, il me reſtera une reſſource pour lui, je lui ferai apprendre un Métier, oui un Métier, car je veux qu'il ſçache quelque choſe, ou qu'il meure à la peine. Et toi, mon cher Dupré, je te prens dès aujourd'hui dans mon Bureau, pour encourager & mettre en œuvre tes talens naturels; tu me ſerviras de Fils, juſqu'à ce que le mien vaille quelque choſe: à compter d'aujourd'hui, tu as ſix cens francs d'appointement.

LE PETIT DUPRÉ. (*Impromptu.*)

Ah! Monſieur, que je vous ai d'obligation! J'eſpere que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, *par ma conduite & mon aſſiduité au travail.*

LA PETITE BEFOR.

Ah! mon Papa, je vais bien danſer le Menuet.

M. BEFOR.

Tant mieux, ma Fille. (*Au petit Dupré.*) Vas, tu ſerviras d'exemple aux Enfans de ton âge, & ils apprendront par toi que . . .

*Fin du troiſième Proverbe.*

---

LES

# MOINEAUX,

## PROVERBE IV.

## ACTEURS.

Madame MINOT.

Le petit MINOT, *son Fils, âgé de sept ans.*

UN PHILOSOPHE.

Monsieur l'Abbé NIGAUDIN, *Précepteur du petit Minot.*

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la Campagne, chez Madame Minot, dans son Sallon de Compagnie, les fenêtres ouvertes.*

# LES MOINEAUX, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

M. L'ABBÉ, LE PETIT MINOT.

*M. l'Abbé apporte dans ses bras le petit Minot, pour le porter dans la Chambre de sa Mere, l'Enfant se débat si bien, qu'il est obligé de le mettre à terre dans le Sallon.*

Ah! ah! petit monstre, vous faites de pareilles horreurs! Ce n'est pas assez de la correction que je viens de vous donner, il faut que Madame votre Mere le sçache, & qu'elle vous en punisse aussi.

LE PETIT MINOT *pleurant.*

M. l'Abbé, je vous promets que cela ne m'arrivera plus; ne le dites pas à Maman.

L'ABBÉ.

Comment! que je ne le dise pas! Toute la Maison le sçait, votre Mere l'apprendroit d'un autre, & moi je passérois pour vous soutenir dans les dispositions où vous êtes de pareilles actions. Elle le sçaura, elle va le sçavoir tout à-l'heure.

LE PETIT MINOT.

Ah bien! personne ne m'a vu, je dirai que ce n'est pas moi, que le chat est tombé tout seul d'une fenêtre d'en haut, qu'il s'est cassé les deux pattes, que j'ai été le ramasser, & qu'on a dit que c'étoit moi qui les lui avoit cassées, & que vous m'avez donné le fouet mal-à-propos, & Maman vous grondera, au-lieu de moi, là.

L'ABBÉ.

Oh! vous avez beau dire cela, on sçait que vous êtes méchant, que vous faites du mal à toutes les bêtes de la maison, quand vous pouvez les tenir.

LE PETIT MINOT.

Mais, je ne vous ai jamais fait de mal à vous, Monsieur l'Abbé, pourquoi voulez-vous qu'on m'en fasse? Je ne voulois pas lui casser les pattes à ce petit chat, je voulois seulement voir s'il pourroit marcher avec deux toutes seules.

L'ABBÉ.

Allez, vous êtes un vilain Enfant: encore vous adresser au petit chat de Mademoiselle Hélène, qu'elle aime de tout son cœur!

LE PETIT MINOT.

Oh! vous aimez encore mieux cette jolie Demoiselle, qu'elle n'aime son chat; voilà pourquoi vous êtes si en colère contre moi.

TÉ-

Tenez, Monsieur l'Abbé, si vous dites à Maman . . . si vous le dites . . . moi, je lui dirai tout ce que j'ai vu l'autre jour, par le trou de la serrure, quand vous étiez dans la chambre d'Hélène. C'est joli, pour un Abbé, de caresser la Femme de chambre de Maman.

L'ABBÉ.

Allez, vous êtes un petit menteur, vous n'avez rien vu; votre Maman ne vous croira pas, & vous fera fouetter encore pour avoir menti.

LE PETIT MINOT.

Eh bien! nous verrons, Monsieur l'Abbé, nous verrons. J'entends quelqu'un, Monsieur l'Abbé, prenez garde à ce que vous allez dire.

---

## SCENE II.

### MADAME MINOT, M. L'ABBÉ, LE PETIT MINOT.

MADAME MINOT *en colere, tenant une poignée de verges.*

Où est-il donc, ce petit monstre-là? Ah vous voilà, Monsieur; vous faites donc toujours des méchancetés, des horreurs? Je viens d'apprendre . . .

LE PETIT MINOT.

Ah! Maman, ce n'est pas moi, c'est le

chat qui est tombé; demandez plûtôt à Monsieur l'Abbé, si je mens.

L'ABBÉ.

Oui, Madame, le petit animal a voulu passer d'une fenêtre à l'autre, les pattes lui ont manqué sur les ardoises, vous sçavez que les ardoises sont glissantes, & il est tombé à faux sur deux pattes; le poids du corps, & la hauteur de la chûte jointe à la pression de la colonne d'air, qui lui a fait faire la pirouette en tombant... il n'en faut pas davantage pour casser les pattes à un petit chat, dont les muscles & les tendons sont si délicats... Enfin, Madame, voilà comme cela est arrivé.

LE PETIT MINOT. *(Impromptu.)*

Oui, Maman, voilà comme ça est arrivé; *Monsieur l'Abbé le sçait bien, comme vous voyez.*

MADAME MINOT.

Monsieur l'Abbé veut vous excuser sur toutes vos méchancetés, cela ne vous rend que plus méchans de jour en jour; je veux y mettre ordre: retirez-vous dans votre chambre, & je vais tout-à-l'heure vous y aller trouver, pour vous punir comme vous le méritez; allez.

LE PETIT MINOT.

Ah! ma cher Maman, je vous assure...

MADAME MINOT.

Allez vous-en, dis-je... Que dans la co-

lère où je suis!.... Allez vous-en. (*L'Abbé & le petit Minot sortent.*)

---

## SCENE III.

MADAME MINOT, UN PHILOSOPHE *de ses Amis, qui est à la Campagne.*

LE PHILOSOPHE, *voyant la poignée de verges.*

VOUS voilà le foudre à la main, Madame, quel crime êtes-vous donc sur le point de punir? C'est apparemment votre petit Hercule à qui vous voulez susciter quelques traverses?.... Mais pourquoi cela? Vous n'avez pas les mêmes raisons de le persécuter, qu'avoit la vindicative Junon.

MADAME MINOT.

Ne plaisantez pas, Monsieur, mon petit Hercule devient plus méchant de jour en jour; il estropie tous les animaux de la maison qui ne sont pas de sa force, & tout-à-l'heure encore il vient de casser deux pattes au pauvre petit chat de ma Femme de chambre.... J'en suis furieuse!

LE PHILOSOPHE.

Eh! pourquoi? Ce petit Héros exerce sa force sur les animaux domestiques, pour nous délivrer par la suite, à l'exemple d'Hercule

même, des Monstres qui pourroient venir ravager ces contrées.

MADAME MINOT.

Oh! de grace, laissez là votre ton poëtique, & entrez plutôt dans les peines d'une Mere qui découvre à son Fils dans l'âge le plus tendre, un caractère méchant; une ame féroce, dont elle aura tout à craindre dans la suite.

LE PHILOSOPHE.

Oh! puisque vous prenez la chose au sérieux, Madame, je vois qu'il faut vous tranquilliser, & je veux vous guérir de vos craintes. Votre Enfant est si jeune, qu'il ne sçait pas encore ce qui est bien ou mal, ni en physique, ni même en morale; il faut le lui apprendre, & parler à son ame, sans verges ni menaces.

MADAME MINOT.

Eh! Monsieur je suis lasse de lui donner des leçons sur cela.

LE PHILOSOPHE.

Ce ne sont pas des leçons, Madame, qu'il faut lui donner, ce sont des exemples pris dans la Nature, & qui, par ce moyen, lui seront sensibles. Oui, Madame, des exemples aux Enfans, voilà ce qu'il leur faut: ces petits Etres retiennent mieux ce qu'ils voyent, que tout ce qu'on peut leur dire.

MADAME MINOT.

Eh bien! comment faire, Monſieur? Daignez m'éclairer ſur les moyens . . .

LE PHILOSOPHE.

J'en imagine un qui va bien à la circonſtance. J'ai deux Moineaux aſſez apprivoiſés dans ma chambre, qui me ſerviront à donner à votre petit bonhomme, un exemple de ſenſibilité pour les animaux, ſenſibilité qu'il a peut-être en lui-même, ſans qu'elle ait encore été développée.

MADAME MINOT.

Ah! Monſieur, que je vous aye l'obligation de ſçavoir au moins ce qui en eſt! . . .

LE PHILOSOPHE.

Je vais aller chercher mes deux Moineaux, & inſtruire votre Laquais de mon projet, pour qu'il les faſſe entrer dans ce Sallon, l'un après l'autre par la fenêtre, comme s'ils venoient d'eux-mêmes. Vous, faites venir ici votre Fils; dans l'inſtant je redeſcens, vous vous prêterez à croire ce que je vais tâcher de lui perſuader, & vous verrez, j'eſpere, que votre Fils n'eſt pas ſi méchant; mais que votre petit Précepteur n'entend rien à ſa beſogne. Je reviens dans l'inſtant, faites que je retrouve ici le petit bonhomme.

MADAME MINOT.

Allez vite, je vais le faire venir.

(*Le Philosophe sort.*)

## SCENE IV.

MADAME MINOT.

Y A-t-il là quelqu'un? (*Un Laquais paroît.*) Amenez-moi ici mon Fils tout seul, sans Monsieur l'Abbé. (*Le Laquais sort.*) Que les Peres & les Meres sont à plaindre, & que l'éducation des Enfans demande d'attentions, de soins & d'intelligence!

## SCENE V.

LE PETIT MINOT, MADAME MINOT.

MADAME MINOT.

EH bien! mon Fils, vous repentez-vous de la cruauté que vous avez eu, de faire du mal à un petit être qui ne vous en faisoit point?

LE PETIT MINOT.

Mais... Maman... Je vous assure...

MADAME MINOT.

Je sçais la vérité, n'allez pas mentir encore, & chercher à réparer votre faute, par une autre que je ne vous pardonnerois pas.

LE PETIT MINOT.

Eh bien! non, ma petite Maman, si vous me pardonnez, cela ne m'arrivera plus, je vous assure.

MADAME MINOT.

Si cela vous arrive jamais . . .

---

## SCENE VI.

MADAME MINOT, LE PETIT MINOT, LE PHILOSOPHE, UN LAQUAIS *dans le Jardin, & caché à côté d'une fenêtre ouverte du Sallon, qui a deux Moineaux dans une cage, qu'il lâche l'un après l'autre dans le Sallon, aux signes du Philosophe.*

IL semble, Madame, que vous grondez mon petit Ami?

MADAME MINOT.

Ah! Monsieur, votre petit Ami est un petit inhumain qui . . . .

LE PETIT MINOT, *bas à sa Mere.*

Maman, ne dites pas à mon bon Ami ce que j'ai fait, il ne m'aimera peut-être plus tant . . . .

MADAME MINOT.

Si, Monsieur, pour votre punition, il faut qu'il le sçache. (*Au Philosophe.*) Monsieur, que diriez-vous d'un Enfant qui a la cruauté

de casser les pattes d'un pauvre petit chat qui ne lui faisoit pas de mal? . . . .

LE PHILOSOPHE.

Je dirois qu'il ne sçait pas apparemment que c'est très-mal fait; s'il le sçavoit, & qu'il le fit, ce seroit un être féroce à étouffer.

MADAME MINOT.

Entendez-vous mon Fils?

*(Le Philosophe a fait un signe au Laquais, qui lâche un des deux Moineaux dans le Sallon.)*

LE PETIT MINOT *s'écrie.*

Ah! Maman, un Moineau. *(Il court après.)* Monsieur, attrapez-le moi donc . . . Tenez, le voilà . . . Attrapez . . .

LE PHILOSOPHE.

Je le tiens.

LE PETIT MINOT.

Mon bon Ami, donnez-le moi, voulez-vous?

MADAME MINOT.

Non, Monsieur, ne lui donnez pas, je vous le défends, il l'auroit bientôt fait mourir.

LE PHILOSOPHE.

Vous le croyez, Madame, & moi je crois que mon petit Ami ne lui fera point de mal.

LE PETIT MINOT.

Non, Maman, je vous le promets.

LE PHILOSOPHE.

Tenez, le voilà.... Mais qu'en allez-vous faire?

LE PETIT MINOT.

Mon bon Ami, je vais lui donner à manger, & puis je le mettrai dans un cage, & puis je le prendrai, je le baiſerai, je le careſſerai comme çá... dans ma main.

LE PHILOSOPHE.

Oui, dans votre main, & vous finirez par le tant tourmenter, croyant le careſſer, que vous l'étoufferez, & qu'il ſera mort demain. Mon petit Ami, il y a quelque choſe de mieux à faire de cet Oiſeau, & qui me prouvera que vous avez l'Ame belle, tendre & compâtiſſante.

LE PETIT MINOT.

Et quoi donc, mon bon Ami? . . .

LE PHILOSOPHE.

Ecoutez-moi; ce Moineau a, comme vous, ſon pere & ſa mere, qui ſont dans quelques nids du jardin . . .

LE PETIT MINOT.

Eh bien! oui.

LE PHILOSOPHE.

Si vous le retenez ici, ils vont croire qu'il eſt perdu ou tué, en ne le voyant pas revenir ce ſoir; voilà la nuit qui approche, je gage qu'ils ſont déjà très-inquiets de ce qui peut lui être arrivé; croyez-moi, mon cher Ami, au-lieu de rendre ce pauvre petit animal malheu-

yeux & toute ſa famille, rendez-lui la liberté; ſi vous étiez à ſa place, ne ſeriez-vous pas bien-aiſe qu'on vous en fît autant?

LE PETIT MINOT.

Oui, mais... il eſt bien joli, & jaurois bien du plaiſir... Allons... Maman, je crois que mon bon Ami a raiſon, je m'en vais le lâcher; ſon papa & ſa maman ſeront bien contens, n'eſt ce pas, de le revoir?

MADAME MINOT.

Oui, mon Fils, & vous me contenterez beaucoup d'avoir cette généroſité-là...

LE PETIT MINOT *lâche le Moiſeau.*

Tenez, Maman, le voyez-vous?.... Ah! le voilà parti.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien! Ne ſentez-vous pas une certaine ſatisfaction, un certain plaiſir... qui accompagne toujours une bonne action? Plaiſir que vous n'avez ſurement pas eu, quand vous avez caſſé les pattes au pauvre petit chat.

LE PETIT MINOT. *(Impromptu.)*

Oui, mon bon Ami, oui, je vous l'aſſure... Ce pauvre petit Moineau va dire du bien de moi à ſon papa & à ſa maman.... n'eſt-ce pas?...

LE PHILOSOPHE.

Sans doute... Je ſuis même perſuadé qu'ils viendront l'un ou l'autre vous remercier de la

bonté que vous avez eu, de rendre la liberté à leur enfant, sans lui faire de mal.

LE PETIT MINOT.

Vous croyez? ... Eh bien! par exemple, je voudrois bien le voir! oh! pour le coup cela me corrigeroit pour toujours, de l'envie de leur faire du chagrin.

LE PHILOSOPHE, *qui a fait signe au Laquais, de lâcher l'autre Moineau dans le Sallon.*

Eh bien! tenez, voyez si j'ai voulu vous en faire accroire... Tenez .... voilà le pere ou la mere, je ne sçais pas lequel des deux, qui vient vous remercier, attrapons le ....

LE PETIT MINOT. (*Impromptu.*)

Oh! non, mon bon Ami, nous pourrions lui faire du mal; je suis content qu'il soit venu comme cela tout de suite de remercier; si nous l'arrêtions, son enfant seroit peut-être inquiet à son tour .... Il ne faut pas l'empêcher de s'en retourner sur le champ; sa visite est faite, n'est-ce pas, Maman? .... (*Au Moineau.*) Allez, petit Moineau, retournez à votre maison; je suis charmé de vous avoir rendu votre fils: (*Il le chasse du côté de la fenêtre avec son mouchoir.*) Allez, vous m'avez assez remercié, je ne vous en demande pas davantage... Le voilà parti... Tant mieux....

Maman, *Je suis plus content, que si je les avois gardés tous deux.*

LE PHILOSOPHE.

Eh bien! Madame, mon petit Ami n'est pas si méchant, comme vous voyez; il ne s'agit que de faire sentir à son ame, par des moyens qui soient à sa portée, ce qui est bien & ce qui est mal. . .

MADAME MINOT.

Venez m'embrâsser, mon Fils, & souvenez-vous toujours du plaisir que vous avez senti à traiter avec générosité ces deux petits Moineaux . . .

LE PETIT MINOT.

Oui, Maman. *Je sens bien maintenant que . . .*

*Fin du quatrième Proverbe.*

# LES
# POCHES,
## PROVERBE V.

# *ACTEURS.*

Mademoiſelle ADELAIDE, *Fille de Monſieur & Madame Mondor, âgée de huit ans.*

Monſieur MONDOR, *Financier.*

Madame MONDOR, *ſa Femme.*

JULIE, *Femme de Chambre de Madame Mondor.*

UN LAQUAIS *de Monſieur Mondor.*

*La Scene eſt dans le Cabinet de Monſieur Mondor, où il y a un Paravent. L'Action ſe paſſe à une heure après midi.*

# LES
# POCHES,
## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

M. MONDOR, *seul, assis auprès d'un Bureau, où il regarde des Mémoires de Marchands.*

Est-il possible qu'après dix années de mariage passées dans la plus heureuse intelligence, ma Femme se jette depuis six mois, dans un désordre qui me donne lieu de tout craindre! C'est cette maudite connoissance qu'elle a faite de Madame *des Usages*, qui est cause de ce déréglement, & il faut que j'employe tout pour y mettre ordre. Jusques ici, mes prieres, mes avis n'ont rien fait; faut-il que j'en vienne jusqu'à la colère & aux menaces! Oui, il le faut, je n'ai plus que cette ressource. Holà! quelqu'un . . .

## SCENE II.

MONDOR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR . . .

MONDOR.

Faites-moi venir la Femme de chambre de Madame.

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur . . . Mais elle dort peut-être encore; Madame ne s'eſt couchée qu'à quatre heures du matin.

MONDOR.

Eh bien! ſçachez ce qui en eſt, & ſi elle eſt levée, qu'elle vienne me parler tout-à-l'heure.

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur: & ſi elle n'eſt pas levée, faudra-t-il auſſi qu'elle vienne?

MONDOR.

Elle ſe levera, & viendra le plutôt qu'elle pourra: allez.

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur.

SCE-

## SCENE III.

MONDOR *seul, se promenant dans son Cabinet.*

Il faut que je voye si je pourrai tirer de cette Femme de chambre, quelques détails sur tout ce que je voudrois sçavoir, & que je crains d'apprendre.

## SCENE IV.

MONDOR, JULIE.

JULIE.

Qui est-ce qu'il y a pour le service de Monsieur?

MONDOR.

Mademoiselle, il y a qu'il s'agit de rester ici, ou d'en sortir, selon la façon vraie ou fausse dont vous allez me répondre aux questions que j'ai à vous faire; ainsi prenez garde à ce que vous me direz.

JULIE.

Monsieur, vous êtes le maître de me demander ce que vous voudrez, je répondrai comme je le dois....

MONDOR.

Soit. Madame doit-elle beaucoup à sa Marchande de mode de Traits galans? car je sçais que c'est là qu'elle se fournit maintenant.

JULIE.

Madame lui doit, je crois, quelques petites bagatelles; il n'y a pas long-temps qu'elle lui a donné de l'argent.

MONDOR.

Cela est-il vrai? Prenez garde.

JULIE.

Oui, Monsieur, j'en réponds.

MONDOR.

Vous en répondez! Et à Tenieres, le Bijoutier?

JULIE.

Elle ne lui doit que sa derniere navette.

MONDOR.

Sa derniere navette! Sçavez-vous si ma Femme joue & perd sur sa parole?

JULIE.

Oh! Monsieur, jamais; Madame verroit jouer plutôt toute la nuit sans jouer; quand elle n'a plus d'argent, que de risquer un écu sur sa parole, ou même d'en emprunter.

MONDOR.

Cela est-il vrai, y puis-je compter?

JULIE.

Oui, Monſieur, comme ſur tout ce que je vous dis.

MONDOR.

Oui, je le crois, auſſi je recompenſerai votre ſincerité comme elle le mérite: avertiſſez ma Femme, que je la prie de paſſer ici, que j'ai de l'argent à lui donner, cela là fera venir promptement.

JULIE.

J'y vais, Monſieur. (*Elle ſort.*)

---

## SCENE V.

MONDOR *ſe remet à ſon Bureau, calcule des Mémoires, & lit:*

MÉMOIRES de ce que Tenières, Marchand rue S. Honoré, a fourni à Madame Mondor: Onh . . . onh . . . onh . . . Total . . . trois mille ſix cens livres.

MÉMOIRE de ce que j'ai fourni en ajuſtemens de modes à Madame Mondor . . . Onh . . . onh . . . onh . . . Total . . . Quatre mille livres; . . .

Et tout cela n'est que depuis six mois. Quatre mille livres en ajustemens des modes seulement !

(*Il dit:*)

Voyons la carte du jeu.

(*Il dit:*)

*Je dois, à Monsieur l'Abbé Fijeac, cinquante Louis; à M. le Chevalier du Croc, soixante-quinze Louis; à Madame la Marquise de Fausseсoupe, vingt-cinq Louis. Du Wischk, à M. le Comte des Honneurs, cinquante Louis.*

Tout cela fait ... oui ... justement... deux cens Louis. Fort-bien; voilà une Femme dans un joli train de dépense, sans ce que je ne sçais pas.

---

## SCENE VI.

MONDOR, MADAME MONDOR, JULIE.

JULIE, (*à part à Madame Moudor.*

TENEZ bon, Madame, à toutes les questions que vous allez essuyer, sans quoi, attendez vous à une scene terrible.

MADAME MONDOR.

Va, ne t'inquiété pas. (*Julie sort.*)

## SCENE VII.

MONDOR, MADAME MONDOR.

MONDOR.

MADAME, je vous ai fait dire que j'avois de l'argent à vous remettre, mais c'est bien peu pour tout celui dont vous avez besoin.

MADAME MONDOR.

Dont j'ai besoin, Monsieur! Et qui vous à dit que j'ai besoin de tant d'argent?

MONDOR.

Q'importe qui me l'a dit, Madame, cela est-il vrai ou non?

MADAME MONDOR.

Monsieur, je m'arrange de ce que vous me donnez par mois, ainsi soyez tranquille.

MONDOR.

Que je sois tranquille! Et l'êtes-vous vous-même? Une femme qui doit sans l'aveu de son mari, douze mille francs & plus, peut-elle l'être, pour peu qu'elle ait un peu d'honneur & de raison?

MADAME MONDOR.

Et comment sçavez-vous?

MONDOR *lui montre les Mémoires & la Carte du Jeu.*

Tenez, lisez, Madame.

MADAME MONDOR.

Quoi! Monsieur, vous avez pris cela dans mes poches? Voilà un procédé indigne.... Fouiller dans les poches d'une femme! Fi, Monsieur, vous mériteriez y avoir trouvé encore quelque chose de pis.... & si j'écoutois la vengeance qu'une femme a toujours toute prête....

MONDOR.

Vous vous oubliez, Madame.... vous perdez la tête.... & voilà ce qui arrive à toute femme qui a fait une sottise, elle est toujours tentée d'en faire une autre plus forte, quand ce ne seroit que pour faire oublier la premiere.

MADAME MONDOR.

Ah! Monsieur, vous fouillez dans mes poches.....

MONDOR.

Oui, Madame: fouillez dans les miennes quand vous voudrez, je n'y trouverai jamais à redire, parceque vous n'y trouverez jamais rien qui puisse vous chagriner.

MADAME MONDOR.

Allez, Monsieur, vous êtes un tyran, un homme odieux, qui allez vous faire haïr autant que j'ai pû vous aimer.

MONDOR.

Et vous, vous êtes une femme injuste, & perdue même avant qu'il soit peu, si je n'y mets ordre.

MADAME MONDOR.

Qu'est-ce à dire, si vous n'y mettez ordre? Vous êtes bien hardi de me tenir des propos de cette sorte, & ma conduite....

MONDOR.

Vous met au bord du précipice, & je vous regarde comme une femme qui avez déjà un pied dedans.

MADAME MONDOR.

Allez, vous êtes un visionnaire, qui pourra bien se faire detester de tout l'Univers.

MONDOR.

Cela peut-être, mais je ne veux me faire montrer ni à un doigt, ni à deux, Madame, prenez-y garde.

## SCENE VIII.

MONDOR, MADAME MONDOR, MADEMOISELLE ADELAIDE, *leur Fille.*

MADEMOISELLE ADELAIDE.

MON Papa, Maman, je viens vous souhaiter le bon-jour.

MADAME MONDOR *d'un air embarrassé.*

Bon-jour, petite. (*Elle l'embrasse.*) Allez vous en auprès de votre Bonne.

ADELAIDE. (*Impromptu.*)

Ah! comme vous me renvoyez, Maman... Et vous, mon Papa, vous ne me dites rien?

MONDOR, *presque les larmes aux yeux.*

Embrassez-moi, ma chere Amie, & obéissez à votre Mere.

ADELAIDE.

Ah! mon Papa, ah! Maman, vous paroissez avoir tous deux un gros chagrin; ce n'est pas votre petite Adelaide qui en est cause, n'est-ce pas? Eh bien! permettez qu'elle vous le fasse passer, si elle peut, par ses caresses: mon petit Papa, ma chere Maman, embrassons-nous tous trois. (*Elle les rassemble en se jettant à leurs cols.*)

MADAME MONDOR *veut s'en débarrasser foiblement.*

Laisse donc, laisse donc, mon enfant.... Eh bien! finis donc.

MONDOR *de même.*

Allons, ma petite, je vous l'ai déjà dit, obéissez à votre Mere, & allez auprès de votre Bonne.

ADELAIDE.

Oui, Papa, j'obéirai, mais quand nous nous serons embrassé tous les trois, comme nous faisons tous les matins, vous sçavez bien...

MONDOR *à sa Femme.*

Il faut bien s'en débarrasser... (*Ils s'embrassent tous les trois.*) (*A Adelaide.*) Est-tu contente?... Vas donc trouver ta Bonne.

ADELAIDE. (*Impromptu.*)

J'y vais pour vous obéir, mais je ne suis pas contente, car vous ne vous êtes pas baisés de si bon cœur qu'à l'ordinaire, & cela me chagrinera toute la journée; *ah! Papa, embrassez donc Maman de tout votre cœur.*

MONDOR *embrasse tendrement sa Femme.*

(*A Adelaide.*)

Eh bien! tiens.. và t'en donc maintenant.

ADELAIDE.

Je m'en vais, Papa: Adieu Maman. (*Elle fait semblant de sortir, & se cache derrière un Paravant.*

## SCENE IX.

### MONDOR, SA FEMME.

MONDOR *après un long silence.*

AVOUEZ, Madame, que sans la tendresse que cette Enfant a pour son Pere & sa Mere, ils étoient bien loin de s'embrasser ce matin suivant leur coutume.

MADAME MONDOR.

Oh! pour cela oüi, Monsieur, mais à qui la faute.

MONDOR.

Ah! Madame, j'aurois bien du plaisir à apprendre que ce n'est pas la vôtre, mais surement ce n'est pas la mienne.

MADAME MONDOR.

Vous allez voir que ce n'est la faute de personne.

MONDOR.

Si, Madame, c'est la faute des mauvaises connoissances que vous avez faites depuis six mois, & cette Madame des Usages... Mais notre petite Adelaïde, avec ses caresses, a fait votre paix dans mon cœur: cette Enfant est le fruit de notre union, dont le bonheur ne s'est

pas démenti depuis dix ans; n'allons point, Madame, détruire en un jour un bien aussi précieux ... Croyez-moi, ... faites de sages réflexions sur le moment où vous êtes, & je vais vous prouver que je suis toujours pour vous le mari le plus tendre & le plus sensé ... Voilà quinze mille francs en or, pour vous tirer de l'embarras où quelques momens malheureux vous ont jettée. Reprenez votre état naturel, votre gaieté ordinaire, vous ne la retrouverez jamais que quand vous n'aurez rien à vous reprocher, & que vous ne ferez mystère de rien à l'Ami le plus sûr & le plus vif que vous ayez dans le Monde.

MADAME MONDOR.

Ah! mon cher Mondor, votre procédé, mes réflexions, vos avis ... l'arrivée de notre petite Adelaide, tout contribue à m'arracher des larmes qui vous annoncent le plus sincère repentir. Oui, vous avez dit vrai, vous faites revenir la paix dans mon cœur, que ma mauvaise conduite déchiroit déjà en m'égarant de plus en plus. Embrassez-moi, mon cher Ami, & soyez sûr que jamais je ne vous donnerai occasion d'avoir des reproches aussi raisonnables à me faire, que ceux que je n'ai que trop mérités.

## SCENE X.

### MONDOR, SA FEMME, ADELAIDE.

MADAME MONDOR *à l'Adelaide.*

AH! viens ma petite Adelaide, que nous nous embrassions tous les trois maintenant, comme tu le voulois, (*ils s'embrassent.*) mais souviens-toi toujours, si jamais tu as un mari aussi bon & aussi aimable que ton Papa, de ne lui rien cacher de toute ta conduite, & d'en faire toujours ton meilleur ami.

ADELAIDE, (*Impromptu.*)

Oui, Maman, je m'en souviendrai, je vous le promets. J'ai entendu derriere ce paravant, toutes les bonnes raisons que vous avez de me donner cette leçon, *& j'en profiterai, je vous assure.*

MADAME MONDOR *à son Mari.*

Pour moi, mon cher Ami, je vois avec plaisir que le Proverbe a raison, qui dit que, . . . . . .

*Fin du cinquième Proverbe.*

# L'HABIT SANS GALONS,

## PROVERBE VI.

## *ACTEURS.*

Monsieur DES VERTUS, *Pere.*

Le petit DES VERTUS, *âgé de dix ans,*

JACQUES, *Frotteur.*

JACQUOT, *son Fils, âgé de quinze ans.*

*La Scene est dans un Sallon de Compagnie de la Maison de Monsieur des Vertus.*

# L'HABIT SANS GALONS, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

M. DES VERTUS, SON FILS, JACQUES.

*M. des Vertus met des Papiers sur la Cheminée.*

AH! te voilà, mon pauvre Jacques; est-ce que tu n'es plus malade?

JACQUES.

Si, mon cher Monsieur, la fiévre ne me quitte pas, mais je sors de mon grabat, pour venir vous remercier de vos bonnes charités; sans vous, notre Boulanger m'alloit refuser du pain & à ma pauvre Famille; la bonté que vous avez eu de lui payer tout ce que nous en devions.....

M. DES VERTUS.

Ce n'est rien, mon cher Jacques..... & ta femme?

JACQUES.

Elle est en couche, Monsieur, mais c'est une couche malheureuse dont j'ai bien peur qu'elle ne se tire pas.

M. DES VERTUS.

A-t-elle les fecours néceffaires à fon état?

JACQUES.

Oui, Monfieur, à peu près.

M. DES VERTUS.

Allons, j'y penferai....

JACQUES.

Ah! Monfieur, vous n'en avez déja que trop fait; fans vous, elle, moi & mes cinq enfans nous ferions déja péris de misère; le pain eft fi cher! moi toujours malade, & mon fils eft fi jeune, que le pauvre enfant, malgré la bonne envie qu'il a de bien faire, les forces lui manquent, il ne peut pas fatisfaire toutes mes Pratiques; j'en ai déja perdu les trois quarts.

M. DES VERTUS.

Allons, j'y aurai attention, ne te chagrine pas; dès aujourd'hui....

JACQUES.

Ce n'eft pas, Monfieur, pour cela que je viens, mais pour vous remercier de toutes vos bontés, & fçavoir fi Jacquot vous contente & a bien foin de frotter ici comme il faut.

M. DES VERTUS.

Oui, oui, on en eft content; vas, tiens-toi tranquille, & ne fonge qu'à te guérir.

JACQUES.

Mon fils va venir tout-à-l'heure frotter ici, je

je lui ai bien recommandé encore ce matin de faire sa besogne de son mieux.... Adieu, mon charitable Monsieur, je vais me remettre dans mon lit, car actuellement je tremble la fiévre....

M. DES VERTUS.

Vas, mon enfant, & ne t'inquiete pas plus qu'il ne faut; le bon Dieu aide les malheureux, quand ils sont honnêtes gens comme toi.

*(Jacques sort.)*

---

## SCENE II.

### M. DES VERTUS, SON FILS.

M. DES VERTUS.

Eh bien! mon fils, vous venez de voir & d'entendre un exemple assez vif du malheur, qu'en dites-vous?

LE PETIT DES VERTUS.

Le pauvre Jacques! il m'a fait bien de la peine.

M. DES VERTUS.

Tant mieux, mon fils, c'est une preuve que vous avez l'ame compâtissante; conservez ce sentiment là pour secourir les pauvres, aussitôt que vous serez en âge de cela.

LE PETIT DES VERTUS.

Mais, mon Papa, ne puis-je pas déja faire quelque chose pour eux.

M. DES VERTUS.

Oui, sur l'argent de vos menu plaisirs.

LE PETIT DES VERTUS.

Ah! c'est bon; mais dites mois un peu, il y a tant de gens si riches, si riches, qu'ils paroissent ne sçavoir que faire de leur argent, comment souffrent-ils qu'il y ait tant de pauvres?

M. DES VERTUS.

Mon cher ami, c'est qu'ils ont le cœur dur, & le malheur des autres ne les touche point.

LE PETIT DES VERTUS.

Oh bien! ce sont de vilaines gens, n'est-il pas vrai? car s'ils pensoient tous comme vous, je gage qu'il n'y auroit plus de pauvres.

M. DES VERTUS.

Tu as raison, mon ami, mais les hommes qui sont freres, & qui devroient vivre comme tels ne pensent pas seulement qu'ils soyent de la même espèce, quand la disproportion de la fortune fait de l'un à l'autre une différence un peu considérable.

LE PETIT DES VERTUS. (*Impromptu.*)

En ce cas-là, on est bien malheureux d'être homme, quand on est pauvre, *car il y a plus d'égalité entre les animaux.*

M. DES VERTUS.

C'est qu'ils vivent plus dans l'ordre de la Nature, & par leur propre existence, ont

moins les facultés d'oublier ou de mépriser les Loix de cette Bonne Maîtresse.

LE PETIT DES VERTUS. *(Impromptu.)*

Allons, mon Papa, voilà qui est fini, si je desire jamais d'être riche, si je le deviens, ce sera pour être bon & utile aux autres hommes qui ne sont pas moins hommes que moi, *vous verrez, vous verrez.*

M. DES VERTUS.

Voilà le moyen, mon cher ami; d'imiter la Divinité, autant qu'il est en vous, & vous me rendez d'avance le plus heureux pere du monde à penser ainsi. Oh ça! comme je suis bien content de vous, que vous remplissez tous vos devoirs avec exactitude, je vais vous faire faire un Habit neuf, où je ferai mettre un joli Galon d'argent, pour qu'il soit plus honnête.

LE PETIT DES VERTUS.

Oh! mon Papa, vous êtes bien bon, & je vous remercie, mais je pense à une chose, mon petit Papa.

M. DES VERTUS.

A quoi?

LE PETIT DES VERTUS.

Vous ne portez jamais de Galons sur vos Habits, vous, & moi je ne m'en soucie pas beaucoup, si vous vouliez, mon Papa,

au-lieu d'acheter ce Galon, me donner l'argent qu'il doit couter...

M. DES VERTUS.

Pourquoi faire? Est-ce que vous n'avez plus rien des deux Louis de vos étrennes?

LE PETIT DES VERTUS.

Non, mon Papa.

M. DES VERTUS.

Qu'en avez-vous fait?

LE PETIT DES VERTUS.

J'en ai fait... j'en ai fait... Oh! je ne sçaurois vous le dire à présent.

M. DES VERTUS.

Et pourquoi?

LE PETIT DES VERTUS.

Parce que... Ah! mon Papa, n'ayez pas peur, j'en ai fait un bon usage; mais je vous en prie, puisque vous le voulez sçavoir, ne me le demandez que demain.

M. DES VERTUS.

Allons, soit, à demain, & si, comme vous le dites, vous en avez fait un bon usage, demain aussi je vous remettrai l'argent de votre Galon; je veux que vous ayez toujours de l'argent, en le sçachant employer à propos.

LE PETIT DES VERTUS *à part.*

J'ai encore mes deux Louis, mais je sçais

bien maintenant ce que j'en ferai. (*À son Pere.*) Ah! voilà Jacquot qui vient pour frotter...

M. DES VERTUS.

Allons, Jacquot, courage mon ami, je viens de rendre bon témoignage de toi à ton pauvre pere; travaille, mon enfant, & Dieu ne t'abandonnera pas.

---

## SCENE III.

JACQUOT, LE PETIT DES VERTUS.

JACQUOT, *à M. des Vertus qui sort.*

AH! Monsieur, j'ai bonne envie. (*Il se met à frotter.*) (*Au petit des Vertus.*) Monsieur, ne restez pas dans la poussière.

LE PETIT DES VERTUS.

Oh! je n'en ai pas peur. Eh bien! mon pauvre Jacquot, ta mere est donc en couche?

JACQUOT.

Oui, mon cher Monsieur, elle est bien malade.

LE PETIT DES VERTUS.

Bien malade? Et tu as donc quatre petits freres à la maison?

JACQUOT.

Il y en a cinq & moi, c'est six; mon pere ne nous compte que cinq, parce que je suis en état de gagner ma vie, moi.

LE PETIT DES VERTUS.

Oui, mais tu ne peux pas la gagner pour ton pere, pour ta mere, & pour cinq petits freres.

JACQUOT.

Enfin, Monſieur, je fais ce que je peux; dame le Bon-Dieu fera le reſte.

LE PETIT DES VERTUS.

Tu as raiſon : Eh bien! prens que je ſois le Bon-Dieu; tiens, mets ces deux Louis-là dans ta poche, pour les donner à ta mere.

JACQUOT.

Oh! Monſieur... deux Louis!... Oh! mon cher Monſieur, je ne les prendrai pas....

LE PETIT DES VERTUS.

Prens-les, & ne t'inquiéte de rien; ce ſont les deux Louis de mes étrennes, & mon Papa m'a dit qu'il vouloit que j'en faſſe tout ce que je voudrois.... Eh bien! prens donc....

JACQUOT.

Non, Monſieur, vous êtes un jeune .... Monſieur .... & je ne dois pas .... mon pere & ma mere me gronderoient...

LE PETIT DES VERTUS.

Tu leur diras que je te les ai donnés pour eux.

JACQUOT.

Cela eſt vrai, mais Monſieur votre pere le ſçauroit... Enfin, je ne peux pas les prendre, ſans lui en parler.

LE PETIT DES VERTUS.

J'entens. Ah! tu me traite comme un petit garçon, je le vois bien; mais je suis bien-aise de te dire que mon Papa ne me traite pas de même, & que je peux te donner ces deux Louis-là, comme je pourrois le jetter par la fenêtre; ainsi vois comme j'en suis maître, & fais la différence . . . Si tu ne les prens pas, je vais les y jetter, ils seront du bien à quelque pauvre qui les ramassera.

JACQUOT.

Oh bien! Monsieur, je les prens, mais...

LE PETIT DES VERTUS.

Mais, tu le diras à mon Papa, n'est-ce pas?

JACQUOT.

Surement.

LE PETIT DES VERTUS.

Si tu le dis, si tu le dis, je t'assure que je n'aurai plus tant d'amitié pour toi, tu verras....

---

## SCENE IV.

M. DES VERTUS, SON FILS, JACQUOT, *toujours frottant.*

M. DES VERTUS.

MON Fils, votre Maître à écrire vous attend, allez donc.

LE PETIT DES VERTUS.

J'y vais mon Papa. (*Il fait à Jacquot le signe du silence, & sort.*)

---

## SCENE V.

### M. DES VERTUS, JACQUOT.

M. DES VERTUS *va à la Cheminée.*

AH! voilà des papiers que j'ai oublié là, & que je cherchois par-tout.

JACQUOT, *en tremblant.*

Monsieur, voulez-vous bien que je vous remette . . . ces deux Louis-là . . . que Monsieur votre fils vient de me forcer de prendre, quoique je n'en aye pas voulu? . . .

M. DES VERTUS.

Mon fils t'a forcé de prendre ces deux Louis, & par qu'elle raison?

JACQUOT. (*Impromptu.*)

Parce que ma mere est en couche, malade, mon pere aussi, que nous sommes six enfans, *car il m'a demandé tout cela.*

M. DES VERTUS.

Eh bien! mon enfant, s'il te les a donné après toutes ces questions-là, les raisons de mon fils sont bonnes, & je suis bien-aise qu'il fasse un aussi bon emploi de son petit

argent; garde ces deux Louis-là, & donne-les à ta mere ou à ton pere: va, je suis charmé de ce que tu me dis-là, plus que les deux Louis ne valent.

JACQUOT.

Ah! Monsieur, vous le voulez; au moins vous direz à mon pere, que c'est vous qui avez voulu que je les prenne.

M. DES VERTUS.

Oui, mon enfant, vas, sois tranquille.

JACQUOT.

Que ma mere vous donnera de bénédictions & à Monsieur votre fils!

M. DES VERTUS.

Ecoute, si mon fils, d'un moment à l'autre, te donnoit encore de l'argent, prens-le toujours, je te l'ordonne.

JACQUOT.

Mais, Monsieur, il m'a défendu de vous le dire, ou bien qu'il m'en voudroit, & qu'il n'auroit plus de bonne amitié pour moi du tout.

M. DES VERTUS.

Tant mieux, je suis encore enchanté qu'il t'ait dit cela, c'est une preuve qu'il ne met point d'orgueil dans sa bonne action; en ce cas, je te défens de lui dire que tu m'en as parlé, entens-tu?

JACQUOT.

Oui, Monsieur.

M. DES VERTUS.

S'il te donne encore, prens toujours, je le veux, & pour ne te pas brouiller avec lui, je paroîtrai ne rien sçavoir.

JACQUOT *se remet à frotter; en s'éloignant.*

Oui, Monsieur.

M. DES VERTUS *à part, & arrangeant ses Papiers devant la Cheminée.*

Mon fils m'acquitte, par la seule bonté de son ame, de ce que je voulois faire aujourd'hui pour ces pauvres gens-là: quel plaisir pour un pere, qui pense comme moi! & que je serois content, si l'idée de ne point vouloir de Galons sur son Habit, venoit...

## SCENE VI.

M. DES VERTUS, LE PETIT DES VERTUS, JACQUOT, *frottant toujours pendant cette Scene.*

MON Papa, voilà le Tailleur.

M. DES VERTUS.

Qu'il attende un moment, & vous, mon fils, venez ici. Dites-moi, vous me remettez à demain pour m'apprendre l'emploi que

vous avez fait de votre argent, n'est-il pas vrai?

LE PETIT DES VERTUS.

Oui, mon Papa, puisque vous le voulez absolument sçavoir.

M. DES VERTUS.

Et moi, je vous avois aussi remis à demain, pour vous donner l'argent du Galon dont vous ne voulez pas sur votre Habit.

LE PETIT DES VERTUS.

Vous me l'avez promis comme ça.

M. DES VERTUS.

Oh bien! moi, j'ai plus de confiance en vous; tenez, voilà vingt écus à quoi se monte le Galon que je voulois vous faire acheter; je ne vous regarde plus comme un enfant, vous me direz, quand vous voudrez, l'usage que vous en ferez, comme de vos deux Louis; je ne vous gêne plus là-dessus.

LE PETIT DES VERTUS.

Ah! mon Papa, si j'en avois fait un mauvais usage, je vous l'aurois déja dit; vous êtes si bon, que vous m'auriez pardonné.

M. DES VERTUS.

Allons, voilà qui est entendu .... (*Il se remet à ses Papiers tout debout.*)

LE PETIT DES VERTUS *approche de Jacquot, & lui glisse les vingt écus, qu'il a de la peine à lui faire prendre, mais qu'il prend à la fin.*

*(bas à Jacquot.)*

Prens donc... mais prens donc.

*(A son Pere.)*

Eh bien! mon Papa, descendrai-je dire au Tailleur que vous allez venir, ou voulez-vous qu'il monte ici?

M. DES VERTUS.

Non, laissons finir Jacquot.

*(Le petit des Vertus se met à regarder par la fenêtre ouverte.)*

JACQUOT *donne un dernier coup de bresse aux Meubles.*

Monsieur, j'ai tout fini: *(bas à Monsieur des Vertus)*, voilà ce qu'il vient encore de me donner.

M. DES VERTUS *à Jacquot.*

Vingt écus?

JACQUOT.

Oui, Monsieur.

M. DES VERTUS *bas à Jacquot.*

C'est mon compte; tant mieux: donne-les à ton pere de la part de mon fils, & dis que c'est avec ma permission: *(haut à Jacquot.)* Allons, mon cher ami, voilà qui est bien, va-t'en, & travaille pour ton pere & pour ta mere; ils ont travaillé pour toi.

JACQUOT.

Ah! Monſieur, je ne m'épargne pas... & ſi les forces vouloient fournir... Enfin, le Bon-Dieu par-deſſus tout, vous voyez bien qu'il ne nous abandonne pas. (*Il ſort.*)

M. DES VERTUS.

Oui, adieu, mon enfant.

---

## SCENE VII.

### M. DES VERTUS, SON FILS.

M. DES VERTUS.

EH bien! mon Fils, je ne peux donc abſolument ſçavoir que demain l'emploi que vous avez fait de vos deux Louis, malgré la curioſité que j'en ai?

LE PETIT DES VERTUS.

Non, mon Papa, je vous en prie... Si vous vouliez cependant le ſçavoir maintenant...

M. DES VERTUS.

Si je le voulois, je vous y forcerois à l'inſtant, ſans employer mon autorité.

LE PETIT DES VERTUS.

Et comment, mon Papa?

M. DES VERTUS.

Comment? Où ſont les vingt écus que je viens de vous donner tout-à-l'heure?

LE PETIT DES VERTUS. (*Impromptu.*)

Ils sont.... Ils sont.... avec mes deux Louis... Eh bien! mon Papa, c'est vrai.... Vous avez vû que je les ai donnés à Jacquot, & il vous l'a dit... Ah! mon Papa, vous pensez trop bien, pour ne pas trouver bon l'emploi que je viens de faire de tout cet argent. Je soutiens une femme en couche, & cinq enfans avec un pere malade, tous dans la misère; *un Habit galonné peut-il jamais me donner autant de plaisir que j'en ai?*

M. DES VERTUS.

Tu as raison, mon cher Fils, & continue à penser toujours de même, tu me prouveras que....

*Fin du sixième Proverbe.*

# LES DEUX
# MEDECINES,
## PROVERBE VII.

# *ACTEURS.*

Madame DUSAULT, *Veuve riche.*

Le petit DUSAULT, } *Frere & Sœur, enfans de Madame Dusault, âgés de huit à neuf ans.*
La petite DUSAULT, }

Mademoiselle DUBOIS, *Gouvernante des deux Enfans.*

*La Scene est dans une Chambre où il y a deux petits Lits à rideaux, l'un à un bout de la Chambre, & l'autre au bout opposé. L'Action se passe à six heures du matin.*

LES

# ŁES DEUX
# EDECINES,
## PROVERBE.

### ;CENE PREMIERE.

)EMOISELLE DUBOIS, ET :S DEUX ENFANS *dormans chacun s son Lit, enfermé dans ses rideaux.*

EMOISELLE DUBOIS *tenant une Médécine prête à être prise.*

MMENÇONS par le plus raisonnable, c'est le frere, du moins suivant ce qu'il a dit à sa Maman, qu'il prendroit sa Médeci- mme on boit un verre de Limonade: allons voir. *(Elle tire les rideaux du Lit, appelle à voix basse)*: Dusault, Dusault; allons, voilà votre Medecine.

LE PETIT DUSAULT *se reveille.*

Ma Medecine? Allons, ma Bonne, me voilà tout prêt. *(Il se met sur son séant avec vivacité.)*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Mon petit Ami, vous l'allez donc prendre comme un grand garçon? Tenez, voilà un petit morceau de pâte d'abricot que je vous donnerai après, pour vous en ôter le goût.

LE PETIT DUSAULT.

Ma Bonne, vous sçavez bien que Maman

m'a promis un beau Noeud-d'Épée d'argent, si je prenois ma Medecine joliment, ainsi vous lui direz comme vous allez me la voir prendre: donnez.

MADEMOISELLE DUBOIS.

La voilà, tenez bien, & prenez garde à répandre.

LE PETIT DUSAULT *prend le gobelet.*

(*Impromptu.*)

N'ayez pas peur, ma Bonne, je n'en répandrai pas une goutte.... (*Il avale la Medecine.*) Voilà qui est fait. Eh bien! *ma Bonne, n'ai-je pas bien mérité le Noeud d'Epée? (Il mange la pâte d'abricot.)*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Oh! sûrement, & je le dirai à votre Maman, aussi-tôt qu'elle sera levée.

LE PETIT DUSAULT. (*Impromptu.*)

Les enfans font cinquante simagrées quand il faut prendre une Medecine, parce qu'ils ne se font pas une raison que cela est nécessaire à leur santé, & puis ils la flairent, & puis ils la goutent, & puis ils ne peuvent plus la prendre, & puis on les gronde au-lieu de leur donner des noeuds-d'épée, *& c'est bien fait, n'est-ce pas ma Bonne?*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Vous avez raison.

LE PETIT DUSAULT. (*Impromptu.*)

Voilà, je gage, comme ma Soeur va faire, car elle disoit hier au soir qu'elle ne pourroit jamais la prendre; elle pleuroit d'avance; mon Dieu! comme elle a fait l'enfant, ma Bonne! *Maman lui a aussi promis un Eventail, si elle prenoit bien sa Medecine.*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Oui, mais j'ai bien peur qu'elle ne le gagne pas, car je serai obligée de dire la vérité.

LE PETIT DUSAULT.

Sçavez-vous ce qu'il faut faire, pour l'engager à prendre sa Medecine sans faire de façon?

MADEMOISELLE DUBOIS.

Non: qu'est-ce qu'il faut faire?

LE PETIT DUSAULT. (*Impromptu.*)

Il faut lui dire que j'ai fait beaucoup de grimaces, beaucoup de façons pour prendre la mienne, malgré l'air résolu que j'avois hier au soir, quand Maman nous en a parlé; cela piquera ma Soeur; elle veut passer pour mieux faire que moi tout ce que nous faisons ensemble. *Vous verrez, ma Bonne, si je n'imagine pas bien cela, vous verrez.*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Mon petit Ami, votre idée est excellente; elle dort encore, je m'en vais chercher sa Medecine; pendant que je l'engagerai à la prendre,

vous ferez semblant de dormir, vos rideaux fermés, & vous entendrez tout ce que je lui dirai.

LE PETIT DUSAULT.

Oui, ma Bonne, je ferai le dormeur, allez vite. *(Mademoiselle Dubois sort.)*

---

## SCENE II.

LE PETIT DUSAULT *seul.*

OH! je m'en vais bien m'amuser; m'en voilà quitte moi; j'aurai un noeud-d'épée, mais ma Soeur... ma Soeur n'aura pas son évantail, à moins qu'elle ne se pique d'honneur, comme j'ai dit: ah! nous allons bien rire.

---

## SCENE III.

MADEMOISELLE DUSAULT, LE PETIT DUSAULT, LA PETITE DUSAULT, *dormant toujours.*

MADEMOISELLE DUBOIS *tient un gobelet.* (*Au petit Dusault.*)

VOILA la Medecine de votre Sœur, allons, cachez-vous dans vos rideaux, & faites bien le dormeur.

LE PETIT DUSAULT.

Oui, ma Bonne, je ne soufflerai pas, jusqu'à ce que vous me disiez de m'éveiller.

MADEMOISELLE DUBOIS.

C'est bon . . . . . (*Elle va au lit de la petite Dusault.*) Allons, Mademoiselle, voilà votre Medecine. Mademoiselle, m'entendez-vous? Eh bien! réveillez-vous donc.

(*La petite Dusault se frotte les yeux, se retourne & se cache dans son lit; Mademoiselle Dubois la découvre un peu.*)

Eh bien! Mademoiselle, où allez-vous donc? voulez-vous bien vous mettre sur votre séant, & prendre votre Medecine? elle va se réfroidir.

LA PETITE DUSAULT.

Ma Bonne, il est trop matin, je n'ai pas assez dormi, & cela me fera du mal.

MADEMOISELLE DUBOIS.

Mademoiselle, il est l'heure à laquelle votre Maman a dit que vous la prissiez; allons, ne faites pas l'enfant, vous sçavez bien qu'elle vous a promis un bel éventail, si vous la prenez comme une grande personne: allons donc.

LA PETITE DUSAULT. (*Impromptu.*)

Bon, je me soucie bien d'un éventail, pour prendre une vilaine Medecine: voyons la donc, ma Bonne. (*Elle prend le gobelet.*)

MADEMOISELLE DUBOIS.

Allons, prenez-la tout de suite; cela sera bientôt fait, si vous voulez.

LA PETITE DUSAULT *regarde & flaire la Medecine. (Impromptu.)*

Ah! ma Bonne, comme elle est noire! Comme ça sent mauvais! Mais en voilà trop, *je ne pourrai jamais avaler tout.*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Il n'y a point trop: allons, mais allons donc; voila un bon morceau de conserve de fleurs d'oranges que vous aimez, qui vous attend.

LA PETITE DUSAULT.

De la fleur d'oranges? Eh bien! ma Bonne, partageons; prenez la Medecine, & moi je mangerai la fleur d'oranges.

MADEMOISELLE DUBOIS.

Oui, voilà de beaux contes que vous faites là: sçavez-vous bien que je m'impatienterai à la fin, & que si vous continuez, je vous forcerai de prendre; vous n'aurez pas d'éventail, mais à la place je vous régalerai d'une bonne poignée de verges...

LA PETITE DUSAULT.

Mais, ma Bonne, aussi pourquoi commencez-vous par moi? Mon Frere n'a pas pris la sienne.

MADEMOISELLE DUBOIS.

Si, Mademoiselle, il l'a prise... & il dort maintenant.

LA PETITE DUSAULT.

Il l'a prise! Eh bien! l'a-t-il prise, comme il disoit hier, sans faire de façons?

MADEMOISELLE DUBOIS.

Oh! pour lui, j'en suis encore plus mécontente que je ne le serai de vous, j'espere; en tout cas, je lui ai bien assuré qu'il n'auroit pas de nœud-d'épée.... Il m'a tant impatienté....

LA PETITE DUSAULT. (*Impromptu.*)

Quoi! lui qui faisoit tant le brave hier au soir: ah! je suis bien-aise de sçavoir ça, ma Bonne; oh bien! pour me mocquer de lui, *vous allez voir comme je vais prendre ma Medecine moi; donnez.*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Tenez, allons, voyons.

LA PETITE DUSAULT *avale la Medecine.*

Voilà qui est fait.

MADEMOISELLE DUBOIS.

Fort-bien. Tenez, la fleur d'oranges. Ah! votre Frere sera bien attrapé.

LA PETITE DUSAULT. (*Impromptu*)

Mais, ça n'est pas si mauvais que je le pensois... Mon Frere est un nigaud; oh! comme je m'en vais me moquer de lui! Il n'aura pas un nœud-d'épée, *& moi j'aurai un bel éventail, n'est-ce pas, ma Bonne?*

LE PETIT DUSAULT *ouvre ses rideaux.*

Qu'est-ce que tu dis donc, ma Sœur?

LA PETITE DUSAULT, (*Impromptu.*)

Je dis, mon Frere, que tu fais bien le brave

le soir d'une Medecine, & que tu es pis qu'un enfant de quatre jours quand il faut la prendre ; car je sçais de tes nouvelles ; *mais demande à ma Bonne comme j'ai pris la mienne,?*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Oh! il est sûr qu'il y a bien de la différence.

LE PETIT DUSAULT.

Quoi! ma Sœur, tu n'as pas fait de façons dutout dutout ?.

LA PETITE DUSAULT.

N'est-il pas vrai, ma Bonne, que je l'ai prise tout de suite, & que j'aurai l'éventail?

LE PETIT DUSAULT. (*Impromptu.*)

J'en suis charmé, ma Sœur ; cependant je ne dormois pas, quand ma Bonne t'a apporté ta Medecine, & j'ai entendu ... ma Sœur . . . j'ai entendu bien des choses ... Enfin, si tu as l'éventail, *j'espere aussi avoir mon noeud d'épée, n'est-ce pas, ma Bonne ?*

MADEMOISELLE DUBOIS.

Allez, allez, tranquillisez-vous tous deux, on arrangera cela pour le mieux.

---

## SCENE IV.

MADAME DUSAULT, LE PETIT DUSAULT, LA PETITE DUSAULT, MADEMOISELLE DUBOIS.

MADAME DUSAULT, *à Mademoiselle Dubois.*

EH bien ! ces deux Medecines sont-elles

prises, Mademoiselle, & m'en coutera-t-il un nœud-d'épée & un évantail?

LA PETITE DUSAULT.

Oh! Maman, il vous en coutera un évantail. Pour le nœud d'épée, ce ne sont pas mes affaires, demandez à ma Bonne; mon Frere est bien courageux la veille d'une Medecine, mais ....

MADEMOISELLE DUBOIS.

Mais .... Mademoiselle, ne tirez pas sur Monsieur votre Frere, comme vous faites, ça n'est pas bien, & pour vous en corriger, je suis obligée de dire à Madame la vérité, que sans votre Frere, votre Medecine ne seroit peut-être pas encore prise.

MADAME DUSAULT.

Comment cela?

MADEMOISELLE DUBOIS.

Oui, Madame, Monsieur votre Fils l'a prise sans sourciller & très-guaimant; après-cela, il m'a donné l'idée de faire croire à Mademoiselle, qu'il avoit fait bien des façons, afin de la piquer d'honneur; cela a réussi on ne peut pas mieux: Mademoiselle d'elle-même n'étoit pas trop disposée à prendre sa Medecine en personne raisonnable; mais poussée par une belle émulation & pour l'emporter sur son Frere, elle l'a avalée le plus courageusement du monde. Voilà le vrai, Madame. Malgré cela, je crois que vous ne pouvez pas vous dispenser de donner l'éven-

tail, pour faire passer la Medecine: à l'égard du nœud d'épée, il ne sçauroit être trop beau.

LA PETITE DUSAULT. (*Impromptu.*)

Ah! ah! mon Frere, tu m'as joué là d'un bon tour, mais je t'en remercie. Ma Bonne, vous êtes bien maligne, mais je ne vous en veux point, *car vous m'avez fait trouver la Medecine fort bonne.*

MADAME DUSAULT *à la petite.*

Eh bien! Mademoiselle, vous voyez que quand on veut, on est maîtresse de vaincre cette répugnance qu'on a pour une Medecine: venez à présent faire l'enfant, quand il faudra que vous en preniez.

LA PETITE DUSAULT.

Oh! non, Maman; je ne ferai plus de façon, & j'en prendrai tant que vous voudrez.

MADAME DUSAULT *à son Fils.*

Mon petit ami, tu auras un beau nœud d'épée, parce que tu le mérites. (*A sa Fille.*) Et vous, Mademoiselle, je vous donnerai aussi l'éventail, quoique, selon l'histoire, vous ne la méritiez guères; mais la promesse que vous venez de me faire que cela ne vous arrivera plus, me radoucit. Vous pouvez bien dire que vous l'avez échappé belle, & c'est ce qu'on appelle....

*Fin du septième Proverbe.*

# LA

# VERSION,

## PROVERBE VIII.

# ACTEURS.

Le petit DELORME, } *Frere & Soeur, tous deux âgés d'environ dix ans.*
La petite DELORME, }

UN RÉPÉTITEUR.

UN MAITRE *de Dessein.*

*La Scene représente un Cabinet où le petit Delorme est d'un côté assis à une Table, travaillant à une Version de Latin en François; & la petite Delorme est d'un autre côté aussi assise à une Table, travaillant à une Tête de Dessein.*

# LA
# VERSION,
## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

LE PETIT DELORME, SA SOEUR.

LE PETIT DELORME.

PESTE soit du Latin: J'en suis bien las. Chienne de Version! *Gigas*, *gigas*. Ma Soeur, sçais-tu ce que veut dire *gigas?*

LA PETITE DELORME *dessinant.*

*Gigas?* Cela veut dire *gigue, gigot de mouton*, peut-être.

LE PETIT DELORME.

Oh! tu as bien trouvé cela. Tu verras qu'il y a du gigot de mouton dans un Pseaume de David, dont mon Répétiteur m'a don-

né la Version à faire. Je l'ai traduit tout entier avec tant d'attention, que je suis sur que M. Bobineau en sera content; il n'y a que ce diantre de mot-là qui m'arrête tout un verset, & je ne peux pas venir à bout de le trouver dans mes Dictionnaires.

LA PETITE DELORME.

Eh bien! laisses-le en blanc.

LE PETIT DELORME.

Laisses-le en blanc! Mais ma Version ne sera pas complette, il y manquera quelque chose, quand tout le reste est bien. *(Il répete)*: *Exaltavit ut gigas ad currendam viam.*

LA PETITE DELORME *toujours dessinant*.

Eh bien! *Exalt a vû un gigot au curredent*; c'est apparemment qu'il étoit dur: ah! *viam*, je ne sçais pas ce qu'il veut dire.

LE PETIT DELORME.

Oh! tais-toi, je t'en prie, tu m'impatientes aussi. *(Il déchire la Version.)* Tiens, voilà la chienne de Version en morceaux; qu'elle s'aille promener.

LA PETITE DELORME.

Comme tu es vif, mon Frere! Il y a deux

heures que tu travailles, & pour un mot qui te manque, tu déchires tout ce que tu as fait.

LE PETIT DELORME.

Sans doute; pourquoi y a-t-il aussi des mots comme cela dans le Latin?

LA PETITE DELORME. (*Impromptu.*)

Et que dira Monsieur Bobineau qui va venir, quand il verra que tu n'as rien fait? Car tu auras beau lui dire que toute ta Version étoit faite à un mot près, il ne te croira pas, *& tu passeras pour un paresseux.*

LE PETIT DELORME.

Oh! je me moque de lui; il n'y a que mon Papa que je crains, & qui m'a promis de me mener promener avec lui, si ce Monsieur Bobineau étoit content: eh bien! je resterai à la maison.

LA PETITE DELORME.

Allons, mon Frere, tu es fou, pour un mot de déchirer ainsi ton ouvrage; si j'en faisois autant, quand je lâche quelques coups de crayon dans ma Tête, qui ne sont pas bien, je ne finirois jamais rien; j'aime mieux

laisser quelque chose de mal fait, on se corrige une autre fois.

LE PETIT DELORME. (*Impromptu.*)

Oh! tu es bienheureuse toi avec ton Dessein, cela t'amuse; je voudrois être fille, pour n'avoir pas ce chien de Latin à étudier; oh! sans mon Papa qui veut absolument que je l'apprenne, *il y auroit long-tems que je l'aurois laissé là.*

LA PETITE DELORME *toujours dessinant.* (*Impromptu.*)

Et moi, je voudrois être garçon pour l'apprendre; après celà, on occupe des Charges, des Emplois qui vous font honneur dans le Monde; au-lieu que le Dessein, qu'est-ce que c'est, à moins que de vouloir être Peintre tout-à-fait? *Tiens, mon Frere, vois la jolie Tête que je viens d'achever .... Vois donc ...*

LE PETIT DELORME.

Oh! pardi, voilà qui est bien difficile! Voyons: oh! la bouche est assez maussade; & le nez? Regarde donc ton nez, comme il est vilain!

LA PETITE DELORME.

La bouche est comme cela dans l'original; re-

regarde plutôt. Pour le nez, oui, il y a un coup de crayon que j'ai trop appuyé; ce trait trop prononcé gâte un peu... N'importe... J'aime mieux le laisser comme cela... Je ne suis pas si difficile que toi.

LE PETIT DELORME *prend le Papier du Dessein de sa Soeur, & veut le déchirer.*

Allons, déchires cela aussi; crois-moi... Tiens....

LA PETITE DELORME *s'y oppose, & tâche de lui arracher le Dessein.*

Non, mon Frere; mon Frere... ah! je t'en prie, ne déchires pas mon Dessein.

---

## SCENE II.

LE PETIT DELORME, SA SOEUR, LE RÉPÉTITEUR, LE MAITRE *à dessiner.*

LE RÉPÉTITEUR.

EH bien! qu'est-ce que vous voulez donc faire là, Monsieur? Vous vous amusez à faire endever Mademoiselle votre Sœur, à ce que je vois? & votre Version est-elle faite?

LE PETIT DELORME.

Oui, Monſieur.

LE RÉPÉTITEUR.

Il vaudroit bien mieux vous y appliquer plus long-tems, que de la brocher bien vite, pour poliſſonner après.

LE PETIT DELORME.

Monſieur, je l'ai fait tout entiere, il n'y a qu'un mot qui m'a embarraſſé.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh bien! s'il n'y a qu'un mot c'eſt peu de choſe; elle eſt longue, je le ſçais.... Voyons-la....

(*Le petit Delorme cherche dans ſes brouillons.*

LE MAITRE *à deſſiner*.

Et vous, Mademoiſelle, eſt-ce là votre Deſſein?

LA PETITE DELORME.

Oui, Monſieur.

LE MAITRE *de Deſſein*.

Et Monſieur votre Frere vouloit le déchirer?

LA PETITE DELORME.

Oui, Monſieur, parce qu'il y a au nez, là... quelque choſe qui n'eſt pas trop bien.

LE MAITRE *de Dessein.*

Allons, c'est peu de chose, l'ensemble est bien; je suis content, & ce petit défaut n'est pas de quoi se mettre en colère contre tout l'ouvrage, jusqu'au point de le déchirer; comment en aurois-je jugé? (*Il continue d'examiner le Dessein avec la petite Delorme.*)

LE RÉPÉTITEUR *au petit Delorme.*

Eh bien! Monsieur, où est donc cette Version?

LE PETIT DELORME.

Monsieur, je ne la trouve pas; elle étoit là pourtant tout à l'heure.

LE RÉPÉTITEUR.

Vous ne la trouvez pas, & elle étoit là tout à l'heure.... Allons, j'entens ce que cela veut dire, vous n'y avez pas seulement travaillé; voilà de vos tours, mais je n'y donne plus, & votre Papa le sçaura.

LE PETIT DELORME.

Oh! Monsieur, je vous assure que je l'ai faite toute entiere.

LA PETITE DELORME.

Oui, Monsieur, oh! il y a près de deux heures qu'il est après; mais pour un mot qui

y manquoit, il s'est impatienté, & il vient de la déchirer; il n'ose pas vous le dire; tenez, en voilà les morceaux encore à terre.

LE RÉPÉTITEUR *ramasse quelques morceaux de papier à terre, & les rassemble.*

Je vais bien voir ce qui en est. Allons, vous ne mentez pas cette fois-ci, mais une autre fois ne soyez pas si impatient, ni si colère, ou sinon:...

LE MAITRE *de Dessein, au petit Delorme.*

Mademoiselle est plus raisonnable, & en vous empêchant de déchirer son Dessein pour une faute qui s'y trouve, elle pense avec raison que.......

*Fin du huitième Proverbe.*

# LE DUEL,

## PROVERBE IX.

# *ACTEURS.*

| | |
|---|---|
| Le petit Marquis DE SURMONT. | *Enfans de onze à douze ans.* |
| Le petit Chevalier D'URZY. | |
| Mademoiselle D'URZY, sa Sœur. | |

LE GOUVERNEUR du petit Marquis.

LE PRECEPTEUR du petit Chevalier.

*La Scene est dans un grand Jardin à charmilles, dépendant de la Maison des Pere & Mere du petit Chevalier. L'Action se passe après-diné.*

# LE DUEL.

## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE PRÉCEPTEUR.

LE PRÉCEPTEUR.

Eh bien! Monſieur, comment vous trouvez-vous de Monſieur le Marquis? Vous donne-t-il bien du mal?

LE GOUVERNEUR.

Ah! Monſieur, s'il m'en donne! C'eſt le plus terrible enfant par ſon naturel fier, hautain, inſultant même, qu'on puiſſe s'imaginer; joignez à cela un pere & une mere qui tournent en bonnes qualités tous les défauts que je voudrois réformer en lui: s'il fait une ſottiſe, c'eſt une gentilleſſe; s'il fait une malice, c'eſt un trait de vivacité & d'eſprit: enfin, tout ce que je pourrois obtenir en bien ſur ce caractère par mes avis journaliers, eſt détruit avant même qu'il ait pu faire quelque progrès ſur le ſujet qu'on m'a confié.

LE PRÉCEPTEUR.

Avouez que notre état eſt bien malheureux, quand nous avons des principes de bonne éducation, dont notre affection veut faire pro-

fiter nos Eleves, & que nous trouvons des peres & des meres si ridicules, si peu au fait de la façon dont on forme le cœur & l'esprit d'un enfant, & si prévenus en sa faveur.

LE GOUVERNEUR.

C'est un métier de chien, une galère continuelle, où l'on rame depuis le matin jusques au soir, & qu'on a encore le chagrin de voir faire naufrage, malgré la peine qu'on s'est donnée pour la faire arriver au port.

LE PRÉCEPTEUR.

Vous avez bien raison, & voilà comme toutes les éducations tournent maintenant. Les peres & meres gâtent tout par leurs entêtemens, & par l'envie qu'ils ont de mettre leurs enfans dans le Monde, avant qu'ils ayent aucuns principes de mœurs. Qu'en arrive-t-il? Dès la plus tendre jeunesse, les enfans prennent les exemples d'un Monde corrompu; instruisez-les à travers cela, c'est comme si vous parliez à un mur.

LE GOUVERNEUR.

Aussi je vous promets bien que le petit Marquis sera le dernier que j'entreprendrai.

LE PRÉCEPTEUR.

Pour moi, je n'ai pas à me plaindre du mien; c'est le caractère le plus doux, le plus honnête, la meilleure petite ame ... le pere

& la mere font des gens si raisonnables, que je fais de ce petit bonhomme tout ce que je veux, & surement j'en ferai un charmant, un excellent sujet. Une seule chose m'inquiete; il est fait pour être Militaire, & je crains que sa douceur, une certaine timidité ne lui donnent pas cette hardiesse de cœur, ou cette bravoure de tempérament si nécessaire à son état; enfin, je crains qu'il ne soit un peu poltron.

LE GOUVERNEUR.

Oh! moi, je n'ai pas cela à craindre du mien; c'est le plus effronté, le plus hardi petit Monsieur... Il semble qu'il ne desire de devenir plus grand garçon, que pour être plus à portée de se battre, en cherchant lui-même querelle. Je crains bien qu'on ne le corrige quelque jour cruellement, car dans le Militaire il trouvera à qui parler; vous sçavez que ces petits Rodomonds-là ne vont pas ordinairement loin.

LE PRÉCEPTEUR.

Ce caractère est très inquiétant.

LE GOUVERNEUR.

S'il l'est? Et par-dessus cela, joignez-y la foiblesse de son pere & de sa mere, qui ne voyent ces défauts qu'en beau, & qui ne font rien pour en éviter les dangers: enfin, croiriez-vous qu'avec un sang aussi pétulant, le petit bonhomme a obtenu de ses chers parens, que

son épée ne tienne pas dans son fourreau, comme c'est l'usage jusqu'à un certain âge? Aussi je leur ai dit que je ne répondois de rien.

LE PRÉCEPTERR.

Oh! l'épée du mien tient, & tient bien, mais je crois fort inutilement, car je ne soupçonne pas qu'il ait envie de la tirer jamais du fourreau, si on ne l'y force absolument, & céla m'inquiete.

LE GOUVERNEUR.

Ma foi, j'aimerois mieux votre inquiétude que la mienne. Je ne peux pas perdre le petit Marquis un instant de vûe, au-lieu que votre petit Chevalier vous laisse bien des momens de repos. Quand ils seront grands, & que nous ne seront plus auprès d'eux, ma foi, s'ils se font tuer ou s'ils se deshonorent, ce sera leurs affaires.

LE PRÉCEPTEUR.

Que vous êtes heureux de penser d'une façon si détachée! Pour moi, cela ne m'est pas possible, & je m'intéresse à tout ce qui pourra arriver à mon Éleve pendant toute sa vie, comme je m'intéresse à tout ce qui lui arrive pendant que je l'ai sous ma direction: enfin, je suis d'un caractère à me reprocher d'avance toutes les sottises qu'il pourra faire dans l'avenir, comme si j'en étois la cause. S'il tourne

mal, quand on le jettera dans le Monde, j'en aurai, je le sens, le plus cruel chagrin jusqu'à la mort.

LE GOUVERNEUR.

Allons, vous êtes trop bon.

LE PRÉCEPTEUR.

Et vous, trop indifférent sur cet objet; mais au moins vous aurez à vous excuser sur les contradictions qu'on vous fait essuyer, & moi, je n'aurai aucune excuse à me donner, ni aux autres; cela est bien différent. Ah! voilà nos deux petits Messieurs qui viennent de ce côté. Qu'y a-t-il donc entre eux? Ils ont l'air bien agité.

LE GOUVERNEUR.

Oui, leurs gestes sont même assez vifs; ils viennent le long de cette grande charmille, passons de l'autre côté de l'allée, & mettons la charmille entre eux & nous; il ne nous verront pas, & comme ils parlent d'action, nous sçaurons ce qu'ils ont dans l'ame.

LE PRÉCEPTEUR.

C'est fort-bien dit; passons vite de l'autre côté.

*(Ils passent de l'autre côté de la charmille, & suivent ainsi les deux jeunes gens, sans en être vûs)*

## SCENE II.

LE PETIT MARQUIS, LE PETIT CHEVALIER, *en épées & en chapeaux, se promenans le long de la charmille.*

LE PETIT MARQUIS, *en faisant sauter du sable avec une baguette.*

Eh bien! Monsieur, si vous n'êtes pas content, prenez des cartes. Voulez-vous m'appeller en Duel? Oh! par exemple, cela me paroitroit plaisant.

LE PETIT CHEVALIER.

Mauvais propos qui, loin de me satisfaire, ne font, Monsieur le Marquis, qu'augmenter votre tort vis-à-vis de ma Sœur, & me forcer de me fâcher tout de bon contre vous.

LE PETIT MARQUIS *toujours jouant avec sa baguette.*

Vous fâcher, vous fâcher? Ah! voyez le grand malheur! Pourquoi vous fâchez-vous mal-à-propos comme un enfant? Est-ce ma faute?

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, c'est votre faute, & vous le sçavez bien pourquoi: parce que ma Sœur ne peut pas apprendre tout d'un coup un Jeu que vous nous montrez, pourquoi lui dites-vous grossierement qu'elle est une bête?

LE PETIT MARQUIS.

Grossièrement! Mon petit Chevalier, prenez garde vous-même à ce que vous dites, ou vous me forcerez moi à vous apprendre à parler. Oui, votre Sœur est une bête, je l'ai dit, & je vous le répéte encore, mais je ne vous le dis pas grossièrement; il n'y a pas deux façons de le dire, puisque cela est vrai, entendez-vous?

LE PETIT CHEVALIER. (*Impromptu.*)

Si vous ne sçavez pas deux façons de le dire, vous me forcez à vous apprendre qu'il y en a une de vous faire connoître que ma Sœur ni moi, ne méritons pas vos insultes; *on peut vous en faire repentir.*

LE PETIT MARQUIS. (*Impromptu.*)

Bas, bas, je vous entens; vous allez vous en plaindre à mon Gouverneur, n'est-ce pas? Eh bien! après? Allez, mon petit ami, je ne le crains guères; c'est une bonne bête aussi, dont je fais tout ce que je veux; *vous croyez me faire donner le fouet, comme on vous le donne peut-être encore, ah! ah! ah.*

LE PETIT CHEVALIER.

Vous faites tout pour me pousser à bout, mais vous y parviendrez, prenez-y garde; je sens déja.... Enfin, Monsieur, je suis venu ici avec vous, pour vous demander raison de

l'insulte que vous avez faite à ma Sœur; voulez-vous convenir que vous avez eû tort & lui demander excuse, ou bien ne le voulez-vous pas? Voilà ce dont il s'agit entre nous.

LE PETIT MARQUIS.

Comment! vous prenez un ton de brave; cela ne vous va pas. J'ai dit à votre Sœur ce qu'il m'a plû de lui dire, & je vous dirai à vous que vous êtes un enfant auprès de moi, & que vous ferez mieux de vous taire, car je vous corrigerois moi-même de vos impertinences.

LE PETIT CHEVALIER.

Monsieur le Marquis, c'en est trop. J'ai crû honnêtement pouvoir vous faire sentir votre tort; vous m'insultez encore au-lieu de vous excuser; eh bien! avançons dans ce coin, afin que personne ne puisse nous voir, & vous connoîtrez si je suis aussi enfant que vous le dites.

LE PETIT MARQUIS. *(Impromptu.)*

Eh bien! avançons; que me montrerez-vous? Que vous faites le petit brave, parce que vous sçavez que votre épée tient dans le fourreau; mais la mienne n'y tient pas; & je pourrois bien vous en donner quelques coups sur les épaules pour vous apprendre à vivre; mais, non, avançons; vous tirerez votre épée, & moi, *je ne veux me servir que de cette baguette: venez, mon petit ami, cela m'amusera....*

LE PETIT CHEVALIER.

Allons, nous verrons, avançons toujours, Ah! nous voilà bien, perſonne ne nous voit. (*Il tire ſon épée nuë.*) Monſieur, cette épée, comme vous voyez, ne tient point dans ſon fourreau; voyons ſi la vôtre n'y reſtera pas ſans y tenir: allons donc, tirez-la donc.

LE PETIT MARQUIS.

Doucement, Chevalier, êtes-vous fou, & voulez-vous que nous nous égorgions içi pour une bagatelle?

LE PETIT CHEVALIER.

Il n'y a point de bagatelle qui tienne; ou promettez-moi de faire excuſe à ma Sœur, ou je vous perce. (*Il ſe met en garde.*) Allons donc.

LE PETIT MARQUIS.

Un moment, vous ne ſçavez pas faire des Armes comme moi, & j'aurois un avantage...

LE PETIT CHEVALIER.

Quand on a du cœur, on ſe bat bien, ſans avoir jamais appris. Eh bien!...

LE PETIT MARQUIS.

Oui, mais ſi nous allions nous tuer tous les deux d'un coup fourré; deux enfans de condition, deux fils uniques; ce ſeroit un grand malheur.

LE PETIT CHEVALIER.

Mauvaiſe raiſon. Finiſſons, vous dis-je; ou

tirez votre épée, ou promettez-moi de faire les excuses que vous devez.

LE PETIT MARQUIS.

Eh bien! je vous le promets, car j'ai un an plus que vous, il faut que je sois le plus sage; mais, Chevalier, promettez-moi aussi de ne rien dire de tout ceci à personne.

LE PETIT CHEVALIER.

Volontiers.

LE PETIT MARQUIS *appercevant le Gouverneur & le Précepteur.*

(*A part.*) Bon, on va nous séparer. (*haut.*) Mais après tout, je suis trop bon. (*Il tire son épée.*) Eh bien! battons-nous donc, Monsieur, puisque vous le voulez. (*Ils s'approchent, jusqu'à toucher leurs épées, que le Gouverneur sépare en se mettant entre eux deux.*)

---

## SCENE III.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, LE PRÉCEPTEUR.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! Messieurs, y pensez-vous?

LE

LE PETIT MARQUIS *veut revenir à la charge, pendant que le petit Chevalier remet tranquillement son épée dans le fourreau.*

Otez-vous, Monsieur, que je corrige ce petit insolent-là.

LE PETIT CHEVALIER. *(Impromptu.)*

Ne faites pas le méchant, Marquis, ce n'est pas le moment; remercions plûtôt ces Messieurs, *& qu'ils jugent qui est-ce qui a tort de nous deux, cela vaudra mieux*

LE GOUVERNEUR.

Nous avons tout entendu, Monsieur & moi; Monsieur le Marquis, vous avez le plus grand tort, & vous seriez perdu d'honneur dans le Monde, si on sçavoit cette avanture.

LE PRÉCEPTEUR.

Ah! mon cher Chevalier, que je vous embrasse! Vous êtes charmant. Ah! que je vous avois mal jugé! Mais où avez-vous pris cette épée la?

LE PETIT CHEVALIER.

C'en est une petite que j'ai trouvée dans le Sallon. Messieurs, ne donnez pas à Monsieur le Marquis le chagrin qu'on sçache notre querelle, j'aime mieux tout oublier.

LE PETIT MARQUIS.

Promettez moi de n'en parler à personne, je vous en prie, me le promettez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais à condition que vous ferez à la Sœur de Monsieur le Chevalier, les excuses que vous lui devez.

LE PETIT MARQUIS.

Eh bien! je ferai tout ce que vous voudrez.

LE GOUVERNEUR.

La voilà qui vient fort à propos; quand elle sera près de nous, dites-lui bien honnêtement tout ce qu'il faut lui dire, ou je raconterai votre histoire à toutes les personnes qui sont dans le Sallon.

---

## SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE D'URZY, *Soeur du Chevalier.*

MADEMOISELLE D'URZY. *(Impromptu.)*

MON Frere, j'étois inquiéte de toi; je t'ai vû sortir dans le Jardin avec Monsieur; j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vû que vous vous menaciez, & puis j'ai vû que je ne vous ai plus vûs... *J'ai eû peur que votre petite querelle à mon sujet....*

LE GOUVERNEUR.

Allons, Monsieur le Marquis.... Eh bien!... Voilà le moment...

LE PETIT MARQUIS. *à Mademoiselle* D'URZY. *(Impromptu.)*

Mademoiselle, j'ai eu tort de vous parler antôt comme j'ai fait, je vous en demande excuse; *je vous prie de l'oublier & de n'en parler à personne.*

MADEMOISELLE D'URZY. *(Impromptu.)*

Ah! Monsieur, je n'y ai pas pris garde; vous dites tant de choses qui .... *Sans mon Frere que j'ai vû que cela a faché, je n'en aurois jamais paru offensée.*

LE PRÉCEPTEUR.

Allons, embrassez-vous tous trois.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais que cela vous serve de leçon, Monsieur le Marquis.

LE PRÉCEPTEUR.

Voilà qui est fini, remontez tous trois au Sallon, & paroissez comme si de rien n'étoit.

LE PETIT MARQUIS.

Sur-tout vous me promettez de n'en rien dire.

LE GOUVERNEUR.

Non; certainement.

LE PRÉCEPTEUR.

Ni moi, je vous assure.

LE PETIT CHEVALIER. (*Impromptu.*)
Ni moi, ni ma Sœur non-plus; allons, Marquis, *redevenons bons amis.*
(*Ils s'en vont tous trois en se tenant embrassés.*)

---

## SCENE V.

### LE GOUVERNEUR, LE PRÉCEPTEUR.

LE GOUVERNEUR.

EH bien! Monſieur, nous nous ſommes trompés tous deux, comme vous voyez, ſur ces caractères-là. Que vous devez être content de votre petit Chevalier! Qu'il eſt honnête, & qu'il eſt brave! Quelle douceur en même-temps!

LE PRÉCEPTEUR.

J'en ſuis enchanté, & je vous plains bien d'avoir affaire à un petit Monſieur qui ne fait le méchant, que quand il croit être le plus fort & n'avoir rien à craindre.

LE GOUVERNEUR.

Par toutes ſes incartades & ſes propos inſultans, il juſtifie bien le Proverbe qui dit que...

*Fin du neuvième Proverbe.*

---

# LE PETIT
# PAYSAN HARDI,
## PROVERBE X.

## *ACTEURS.*

LUCAS, Payſan, *âgé de douze ans.*

Monſieur D'AUDICOUR, *Fils du Seigneur du Village, qui vient en prendre poſſeſſion pour la premiere fois.*

Mademoiſelle D'AUDICOUR, *ſa Soeur, âgée de quatorze ans.*

*La Scene repréſente un Théâtre de Campagne, où l'on eſt prêt à jouer la Comédie. Un Fauteuil ſur le Théâtre.*

Nota. *Ce Proverbe a été fait pour la prise de poſſeſſion de la Seigneurie de Saint Juſt, & joué par les trois enfans du Seigneur.*

# LE PETIT PAYSAN HARDI,

## PROVÈRBE.

### SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul, entre sur le Théâtre.* *(Impromptu.)*

OUI, morgué, vive la hardiesse! J'étois embarrassé par où entrer, m'est avis que j'ai trouvé la bonne porte. *(Il s'assied dans le Fauteuil.)* Me voilà ici bien à mon aise; c'est ce qu'ils appellons le Théâtre: me voilà voirement fort à mon aise, mais ce n'est que jusqu'à ce qu'on me chasse, car ils vont venir pour réprésenter leurs fariboles de Comédie, & le premier de ces Monsieus qui me verra, va me mettre à la porte; ça m'est aussi sûr que des malédictions à un Collecteus: t'as biau être du Village, mon pauvre Lucas, ils te chasseront, je t'en avartis; *tiens, mon enfant, crois-moi, allons-nous-en.*

## SCENE II.

### M. D'AUDICOUR, LUCAS.

M. D'AUDICOUR.

AH! bon-jour, mon ami, que faites-vous dons ici tout seul?

LUCAS.

Moi, Monsieu, rien. Je me disois tant-seulement de m'en aller, pour vous éviter la peine de me mettre à la porte.

M. D'AUDICOUR.

Vous mettre à la porte! N'êtes-vous pas de ce Pays-cy?

LUCAS.

Oui, je suis de Saint Just né natif; mon pere & ma mere en sont; leurs pere & mere en étions, & mes enfans en seront, s'il plaît à Dieu de m'en donner queuque jour.

M. D'AUDICOUR.

Eh bien! mon ami, dès que vous êtes de ce Pays-ci, vous n'avez rien à craindre; maintenant je suis aussi du Pays moi, & j'espere, en cette qualité, qu'on aura ici des attentions pour nous.

LUCAS.

Comment ! des attentions pour nous, n'êtes-vous pas de la Compagnie du Châtiau ?

M. D'AUDICOUR.

Un peu, oui, mais je n'en suis pas moins du Pays.

LUCAS.

J'ôns biau vous envisager, m'est avis que je ne vous connois pas plus que si je ne nous avois jamais vû.

M. D'AUDICOUR.

Cela peut être ; mon pere n'en est pourtant pas moins le premier Laboureur du Conton.

LUCAS.

Et le mien ; morgué, est le plus ancien ; mais vous vous gobargez de nous avec votre pere que vous dites Laboureur.

M. D'AUDICOUR. *(Impromptu.)*

Je m'en vais vous mettre au fait. Oui, par l'acquisition que mon pere vient de faire de cette Terre, il se fait gloire du titre de premier Laboureur du Pays. Cette qualité à ses yeux comme aux miens, est la plus belle du monde, la plus importante à l'humanité, exercée par les plus honnêtes gens ; & comme de fils de Laboureur à fils de Laboureur il n'y a que la main, touchez-là, mon cher Lucas, soyons bons amis ; le hasard vous a fait mon-

ter jusques ici, j'en suis charmé; devenez dans cet heureux moment le Député de tout votre Pays, & recevez en son nom toutes les marques d'attention & d'attachement que nous venons lui donner. Oui, mon cher Lucas, pour que mon discours ne soit point équivoque, je veux vous embrasser de tout mon cœur, comme l'Ambassadeur du Canton.

LUCAS. (*Impromptu.*)

Eh bien! tenez, voilà des manières qui me ravissent l'ame, & si vous êtes tretous bons, comme vous le dites, je vous répons que j'naurons pas besoin qu'on vous recommande au Prône, pour que je prions Dieu pour vous de tout not cœur. Tout le Village va vous être d'une affection, va vous servir avec une zèle... Vous verrez... Vous verrez... *Je n'ai qu'un chagrin qui me prend tout subitement.*

M. D'AUDICOUR.

Quel est-il?

LUCAS.

C'est que j'voudrions.... si c'étoit vote bon plaisir... puisque... mais....

## SCENE III.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

LUCAS.

VLA une Demoiselle qui m'impose silence... Elle a le regard si honnête & l'abord si avenant, que le plaisir de la voir me coupe la parole...

MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

A quoi t'amuses-tu donc, mon Frere? On n'attend plus que toi pour commencer, joues-tu la Comédie avec Monsieur?

M. D'AUDICOUR.

Non: je lui disois la vérité, en lui apprenant que notre intention est de nous faire aimer de tous les Habitans du Pays...

LUCAS.

Oh! pour cela, vous vous y prenez, morgué, on ne peut pas mieux. Mais quelle est donc cette gentille Demoiselle-là?

M. D'AUDICOUR.

C'est la premiere Bergere de nos Hameaux; c'est ma Sœur.

LUCAS.

Plus vous dites, & plus je me confonds... Votre Sœur, la premiere Bergere du Hamiau!

En ce cas, je suis donc moi le premier de ses moutons. Oh! les bons Maîtres que j'avons-là! Mademoiselle, pardonnez notre importunance, c'est Monsieur votre Frere qui en est cause; il me donne tant de bien à penser de tous tant que vous êtes, que je ne sçais auquel entendre; mais comme j'aurons le temps de développer tout cela, permettez que j'vous salue à bon compte, & que je félicite toutes nos Bergeres d'avoir une gentille Compagne comme vous.

MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

Je vous suis obligée du compliment, il me flatte d'autant plus qu'il est naturel; c'est comme je les aime.

M. D'AUDICOUR.

Ah! ma Sœur, tu ne connois pas encore les plaisirs champêtres, mais tu vas les connoître, en les partageant avec tous les bons & honnêtes Habitans de ce pays, la Chasse, la Pêche, les Danses sous l'Ormeau mesurées tantôt au son du hautbois, tantôt aux couplets d'une ronde naïve chantée guaimant, & répétée de même: tu verras que ces plaisirs valent bien ceux que la Ville offre avec plus d'art & de magnificence, mais avec moins de vérité & de candeur.

MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

J'en ai comme toi, mon Frere, la plus agréable idée.

LUCAS.

Quoi ! vous danseriez aussi avec nous sous l'Ormeau ?

MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

Et de tout mon cœur.

LUCAS.

Quoi ! Vous .... Eh bien ! morgué, le chagrin que j'avois me quitte ; puisque vous êtes si bons, je m'enrôle dans votre troupiau, & je veux jouer itou la Comédie avec vous ; m'est avis que le désir de vous plaire me baillera de l'esprit ... Toutes ces paroles qui me semblont arrangées dans un livre comme des plants de letues, je les dégoiserons tout comme un autre ; alles sont toutes mâchées pour ceux qui savons lire, la mémoire n'a plus qu'à les avaler, & comme je lis tout courant, laissez-moi faire ...

MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

Voilà toute la besogne.

LUCAS. *(Impromptu.)*

Voilà toute la besogne ... Mais il faut de la gesticulation, oui, une certaine manigance dans les bras & dans les mains ; or comme c'est la premiere fois que je me serai attelé à

cette charrue-là, & que vous êtes au fait, vous me baillerez bien queuqu'avis?

MADEMOISELLE D'AUDICOUR.

Mon cher Lucas, nous n'en sçavons pas plus que vous, car c'est la premiere fois aussi que nous nous en mêlons, mais nous comptons sur l'indulgence de nos Spectateurs; j'ai plus besoin que personne de cette indulgence, aussi je la leur demande plus positivement.

LUCAS. *(Impromptu.)*

Allez, Mademoiselle, soyez tranquille; pour ce qui est en cas de ça, si vous jouez mal, tous les cœurs joüerons pour vous, mais nous autres hommes ce n'est pas de même; au reste, ne nous baillons pas martel en tête; *on sçait bien que ce n'est ni vote métier ni le mien, ainsi tout coup vaille.*

M^r D'AUDICOUR.

C'est bien dit, Lucas; ceux qui ne seront pas contents, n'auront qu'à reprendre leur argent à la porte. Toi, prens courage & n'ayes pas peur; car en cela comme en tout...

*Fin du dixième Proverbe.*

# LE
# GOUTÉ
## PROVERBE XL

# *ACTEURS.*

Monsieur BLANDINEAU, *Procureur.*

Madame BLANDINEAU, *sa Femme.*

Le petit BLANDINEAU, *Enfant de huit ans.*

La petite BLANDINEAU, *Enfant de neuf ans.*

JANNOT, *Fils d'un Vigneron, & Filleul de Monsieur Blandineau, âgé de huit ans.*

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la Campagne, dans un Sallon de Compagnie.*

LE

# LE GOUTÉ,

## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME BLANDINEAU.

M. BLANDINEAU.

Enfin, Madame, nous voilà donc à notre Maiſon de campagne en pleines vacances pour deux mois; vous trouverez bon, j'eſpere, que je faſſe mon amuſement d'inſtruire ici mon Fils & ma Fille à ma manière, & de détruire ou du moins de diminuer en eux tous les défauts que la façon dont vous les élevez à Paris, leur inſpire.

MADAME BLANDINEAU.

Et quels défauts, s'il vous plaît, trouvez-vous à détruire en eux? Voyons, Monſieur, voyons.

M. Blandineau.

D'abord en général, vous leur inspirez trop d'orgueil, trop de goût pour le faste des habits & de la parure, trop de penchant pour tous les talens frivoles & même dangereux, comme la Musique, la Danse, &c. Convient-il qu'une fille de Procureur soit mise comme une fille de Duchesse, qu'elle exécute toutes sortes de Danses, & sur-tout l'Allemande, comme une fille d'Opéra, & sçache mettre en œuvre tous les moyens de coquetterie comme une fille de Joye?

Madame Blandineau.

Oh! Monsieur, vous voyez tout d'un coup d'œil si bourgeois, qu'on vous croiroit de l'autre Siécle; mais moi, je me conforme dans l'éducation de mes enfans aux usages de celui où je vis.

M. Blandineau.

Et c'est en quoi, Madame, vous faites fort mal. Au reste, je veux bien vous laisser un peu maîtresse de former votre Fille à votre fantaisie; les Meres malheureusement semblent avoir plus de droits sur l'éducation de leurs enfans femelles que les Peres; mais pour mon Fils, vous trouverez bon que je n'aye pas la même complaisance, & que je le corrige, si je puis, ici, pendant que j'en ai le temps, de

tous les défauts qu'il tient de vos mauvais principes.

MADAME BLANDINEAU.

Et de quoi le corrigerez-vous?

M. BLANDINEAU.

D'abord, de se donner des airs de petit Marquis, de prendre un ton méprisant avec ceux qu'il croit au-dessous de lui.

MADAME BLANDINEAU.

Bon! ne voulez-vous pas l'élever comme le fils d'un Vigneron, d'un Paysan, enfin comme le petit Jannot votre illustre filleul?

M. BLANDINEAU.

Eh! Madame, ne pensez pas plaisanter; oui, je voudrois que mon Fils eût tout le caractère, toute la douceur & toute l'honnêteté qui paroît dans ce pauvre enfant-là, il n'en vaudroit que mieux; d'ailleurs vous méprisez ce petit bonhomme, parce qu'il est le fils d'un Vigneron; mais après tout, mon Fils n'est que le fils d'un Procureur, & moi qui n'ai point de vanité, vous sçavez bien que je ne suis que le fils d'un .... Là, ne m'en faites pas dire davantage; ayez de la hauteur tant que vous voudrez, parce que votre Pere étoit Marchand; mais je ne veux pas, que mon Fils en ait, & je prétens, pour mettre sa modestie

en exercice, que tant que nous serons ici; il traite avec amitié mon petit Filleul, quand il viendra jouer avec lui; ce n'est que le fils d'un Vigneron pauvre, mais c'est le fils d'un honnête homme, utile aux autres hommes, & à bien des hommes qui ne le valent pas.

MADAME BLANDINEAU.

Ah! Monsieur Blandineau, voilà de la philosophie, elle se fourre par-tout.

M. BLANDINEAU.

Non, Madame, ce n'est que du bon sens.

MADAME BLANDINEAU.

Enfin, vous avez votre petit Jannot en tête, vous n'en démordrez point, je vous connois; mais si je vous disois que ce fils de Paysan est plein de défauts qu'il peut inspirer à mon Fils, qu'il est polisson, gourmand, paresseux, menteur, méchant même; que c'est lui qui vole les fruits de notre petit Jardin, auriez-vous encore la fureur de vouloir? . . .

M. BLANDINEAU.

Ah! si vous me prouvez tout cela à n'en pouvoir douter, je lui défendrai de jamais entrer ici

MADAME BLANDINEAU.

Si je vous le prouve? Rien de si aisé. Tenez, je m'en vais faire venir gouter mon Fils & ma Fille dans ce Sallon; c'est toujours dans ce moment, que votre vilain Jannot vient pour attraper quelque chose de leur gouté; nous nous cacherons tous les deux derrière cette porte; vous entendrez vous-même les propos de ces enfans, & vous jugerez si je vous en impose.

M. BLANDINEAU.

Soit, vous avez raison, voyons.

MADAME BLANDINEAU *appelle.*

Lapierre, (*un Laquais paroît.*) apportez ici le Gouté de Mademoiselle & de mon Fils, & dites-leur de descendre.

(*Le Laquais sort.*)

M. BLANDINEAU.

Oh ça! si Jannot a tort dans la conduite qu'il va tenir avec nos Enfans, je vous promets de vous en faire justice; mais si ce sont nos Enfans qui se comportent mal avec lui, promettez-moi aussi de les en corriger.

MADAME BLANDINEAU.

Oui, Monsieur, je vous le promets, mais c'est bien une promesse inutile.

M. BLANDINEAU.

Nous allons voir.

---

## SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE PETIT ET LA PETITE BLANDINEAU.

LE LAQUAIS *apporte sur une Table le Gouté composé de trois Poires, de trois Tartines de Confitures & de trois morceaux de Pain. (Il sort.)*

MADAME BLANDINEAU *aux deux Enfans.*

ALLONS, mes Enfans, mettez-vous là & goutez; le petit Jannot va venir, faites-le gouter avec vous, mais ayez attention qu'il ne mange pas tout.

LE PETIT BLANDINEAU.

Oh! que oui, Maman, car il est bien gourmand. Tenez, il est dans la basse cour qui polissonne avec du fumier.

## SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, JANNOT.

M. BLANDINEAU.

Le voici. Approche Jannot.

MADAME BLANDINEAU.

Comme le voilà fait!

M. BLANDINEAU.

Est-il vrai, Jannot, que tu polissonnois dans la basse-cour?

JANNOT. (*Impromptu.*)

Ah! mon Dieu, non, mon Parein, demandez plutôt au Jardinier, je lui aidois à porter du terreau avec une pelle dans le Potager; *mais je m'en vais me laver les mains.* (*Il se lave les mains sur une assiette.*)

M. BLANDINEAU.

Tu travaillois, mon enfant, cela est bien fait. (*Au petit Blandineau.*) Mon Fils, pourquoi disiez-vous qu'il polissonnoit?

LE PETIT BLANDINEAU.

Dame, mon Papa, je l'ai cru.

LA PETITE BLANDINEAU...

Qu'il n'approche pas de nous toujours, car il nous gâteroit tout, mon fourreau de demie-Perse, & l'habit d'été de mon Frere.

M. BLANDINEAU.

Allons, pas tant de mépris, Mademoiselle, goutez ensemble, & sur-tout ayez la paix entre vous trois; nous allons faire un tour de promenade hors de la maison, votre Mere & moi.

*(Ils font semblant de sortir, & se cachent derrière la porte à moitié fermée.)*

---

## SCENE IV.

LE PETIT ET LA PETITE BLANDINEAU, JANNOT, *qui craint de les approcher, & toujours debout.*

LE PETIT BLANDINEAU.

ALLONS, ma Sœur, mets-toi là, & moi ici: *(Ils s'asseyent.)* Et vous, Monsieur Jannot, vous n'avez qu'à vous tenir debout, & ne point vous donner les airs de nous approcher.

JANNOT.

Oh! comme vous voudrez, je ne suis point las du tout.

LA PETITE BLANDINEAU.

Eh bien! tant mieux pour toi. Tiens, mon Frere, voilà une tartine de confitures pour toi, une pour moi, & puis chacun la moitié d'une.

LE PETIT BLANDINEAU.

Tiens, ma Sœur, voilà une poire pour toi, une pour moi, & puis aussi chacun la moitié d'une; pour Monsieur Jannot, voilà un petit morceau de pain qu'il trouvera bon, car c'est du pain blanc dont il ne mange qu'ici.

JANNOT.

Je vous remercie, mais ne vous en privez pas pour l'amour de moi, peut-être n'en aurez-vous pas trop; tenez, je n'ai pas beaucoup faim.

LE PETIT BLANDINEAU.

Oh! tu en mangerois bien avec des poires & des confitures, mais c'est pour nous.

JANNOT.

Non, je n'ai point coutume de manger de cela à mon gouté, & je n'en mangerois pas quand vous m'en donneriez.

LA PETITE BLANDINEAU.

Tu es bien fier, tant mieux, car tu n'en auras pas; attens, je m'en vais éplucher ma poire avec ma belle lame d'argent, & je t'en donnerai la pelure.

LE PETIT BLANDINEAU.

Ma Sœur, qu'il nous aille prendre des poires dans le Jardin, & il en aura une pour lui... Veux-tu Jannot?

JANNOT.

Oh! non. Voilà deux fois que vous m'avez forcé d'y aller; je l'ai fait par bonne amitié pour vous; je n'en ai pas voulu manger seulement la queue d'une; & puis vous dites à votre Maman, que je les vole par gourmandise; je ne veux plus en aller prendre.

LE PETIT BLANDINEAU.

Parles donc, eh! petit maman, ne serois-tu pas trop heureux d'avoir le fouet pour nous?

JANNOT.

Oui, mais cela n'est pas bien de prendre ce qu'on ne nous donne pas.

LE PETIT BLANDINEAU.

Veux-tu bien y aller tout-à-l'heure?

LA PETITE BLANDINEAU *le menace.*

Veux-tu y aller? . . .

JANNOT.

Non, je n'irai pas, & je n'irai plus jamais.

LE PETIT BLANDINEAU.

Nous t'allons battre . . . .

JANNOT.

Eh bien! j'aime mieux être battu, que de faire une chose qui n'est pas bien.

LE PETIT BLANDINEAU.

Ah! tu ne veux pas nous obéir? Ma Sœur, aide-moi; tiens, prens cette canne, & moi l'autre . . . .

*(Le petit Blandineau & sa Sœur battent Jannot, qui se laisse battre.)*

JANNOT.

Eh bien! vous n'en serez pas plus avancés...

*Ils le battent encore, & Jannot s'enfuit dans un coin de la Chambre.)*

LE PETIT BLANDINEAU.

Ah ça, si tu dis que nous t'avons battu, si tu le dis, nous dirons, comme l'autre fois, que tu as encore volé des fruits dans le Jardin.

JANNOT.

Allez, n'ayez point peur; vous m'avez déjà battu plus d'une fois, & je n'en ai rien dit.

LE PETIT BLANDINEAU.

Allons, rends-nous ton pain, puisque tu ne veux pas nous aller prendre des poires, tu ne l'auras pas.

JANNOT.

Oh! tenez, le voilà; gardez-le; je suis bien aise à présent de n'en pas avoir mangé du tout: j'aime encore mieux notre pain bis, on ne me le reproche pas.

---

## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MONSIEUR ET MADAME BLANDINEAU, *qui sortent de leur cachette.*

M. BLANDINEAU, *à sa Femme.*

Eh bien! Madame, est-ce là ce que vous m'aviez promis?

MADAME BLANDINEAU *à son Fils & à sa Fille.*

Ah! ah! vous êtes des jolis enfans, j'ai tout entendu. Voilà donc comme vous m'avez menti tous deux sur le compte de ce pauvre Jannot. Il est gourmand, il vole les fruits, il est méchant, il est menteur, tandis que c'est

vous qui avez tous ces vices-là. Oh! je suis bien-aise de vous connoitre.

JANNOT.

Ne vous fâchez pas, Madame, par rapport à moi; tout cela n'étoit que pour rire, je vous assure, & je ne suis pas fâché du tout; je vous promets qu'ils ne m'ont point fait de mal, nous joüions ensemble, voilà tout.

MADAME BLANDINEAU.

Vas, mon pauvre Jannot, je te rends justice, & je les punirai tous les deux comme ils le méritent. (*Elle les renvoye.*) Allons vite, allez-vous en tous deux dans votre chambre auprès de votre Gouvernante, jusqu'à ce que je vous fasse essuyer la punition que vous méritez.

M. BLANDIAU.

Chargez-vous, Madame, de celle de votre Fille, je ne veux point m'en mêler; ce que je vous conseillerois seulement, seroit de lui ôter jusqu'à nouvel ordre, tous ses Maitres de Musique, de Danse & de Dessein, & de travailler seulement à lui apprendre à bien coudre, à broder, à filer, & à lui former le cœur & l'esprit. Pour mon Fils, la punition qu'il mérite, est que Jannot prenne ici

ſa place, ſes habits, enfin, qu'il devienne mon Fils, & que ce beau Monſieur-là ſoit traité comme le fils d'un Payſan, je dis plus comme le plus mauvais ſujet de la Nature. Au reſte, Madame, ſerez-vous encore prévenue contre ce qui réſulte de la pauvreté de certains états ?

MADAME BLANDINEAU.

Non, Monſieur : malgré la peine que cela me fait, je ſuis obligée de convenir que cette fois-ci vous avez raiſon, & que....

*Fin du onzième Proverbe.*

# LE
# QUI-PRO-QUO,
## PROVERBE XII.

# ACTEURS.

Monsieur DORANCÉ, *Capitaine d'Infanterie.*

Madame DORANCÉ, *son Epouse.*

GUILLOT, } *Freres, âgés de quatorze à quinze ans, Fils de Vigneron.*
PIERROT, }

SAINT-JEAN, *Laquais de la Maison de Monsieur Dorancé.*

*La Scene est à la Campagne, dans l'Antichambre du Sallon de Compagnie. L'Action se passe après le diné.*

LE

# LE QUI-PRO-QUO, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

GUILLOT *entre dans l'Antichambre d'un air embarrassé.*

UN LAQUAIS *brode assis.*

LE LAQUAIS *sans se lever.*

Que voulez-vous, mon ami?

GUILLOT.

On m'a dit que Monsieur le Marquis cherche à faire des hommes pour sa Compagnie, & je viens pour m'engager à lui.

LE LAQUAIS.

Il est sorti, & Madame fait sa méridienne dans le Sallon; quand elle sera réveillée, je vous lui ferai parler, elle vous engagera tout

aussi-bien que Monsieur; attendez un moment, asseyez-vous. (*Guillot s'assied.*)

---

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, PIERROT.

LE LAQUAIS, *toujours brodant, à Pierrot.*

QUI demandez-vous?

PIERROT *au Laquais.*

J'ai appris que Madame cherchoit un jeune Laquais pour entrer au service; elle veut, à ce qu'on m'a dit, qu'il n'ait pas encore servi pour le former elle-même, & je viens m'offrir, je suis tout neuf.

LE LAQUAIS.

Vous êtes de ce Village-ci?

PIERROT.

Oui, je suis le fils de gros-Pierre, Vigneron; & tenez, vla mon frere.

GUILLOT.

Ah! te vla toi, qu'est-ce que tu cherches donc ici?

PIERROT.

Ce que je cherche? Dame, je viens me mettre au service.

LE LAQUAIS.

Attendez tous deux, je vais voir quand Madame pourra venir vous parler.

(*Il sort.*)

---

## SCENE III.

GUILLOT, PIERROT.

GUILLOT.

COMMENT donc? Pierrot, tu viens pour te mettre au service, & moi aussi; oh! pardi, vla qui est drôle, tu ne m'en as rien dit.

PIERROT.

Et mais ni toi non plus; t'es bien caché.

GUILLOT.

Et dame autant que toi; je suis las de labourer la terre, depuis soleil levé jusqu'à ce qu'il se couche, de ne manger presque toujours que du pain, & de ne boire que de l'iau.

PIERROT.

Ma fy, moi, c'est que je veux tenter fortune; on ne sçait pas queuquefois ce qui peut arriver; je sçais lire & écrire, quand on est venu là, on n'aime plus le métier de Paysan, & quand j'aurai servi queuque temps Laquais..., on a de la protection, & votre Maître vous fait

Valet-de-chambre avec l'épée, & puis... on a un Emploi, & puis... Vois notre cousin Delorme, le chemin qu'il a fait; eh bien! il n'étoit pas plus avancé que nous à notre âge, *& le vla dans l'or & l'argent jusqu'au cou.*

GUILLOT.

Comment! c'est pour te faire Laquais; que tu viens ici?

PIERROT.

Oui, voirement, & toi, est-ce que ce n'est pas pour en faire tout de même?

GUILLOT. (*Impromptu.*)

Nani morgué, c'est pour m'engager au service du Roi, dans la Compagnie de Monsieur Dorancé. Laquais! fi donc. Soldat morbleu, Soldat. Il y a de l'honneur à servir le Roi, Prens plutôt ce parti-là, mon Frere, cela nous fera plus d'honneur dans le Village. Si on nous reproche de laisser là note pere & note mere, nous pourrons dire au moins que c'est pour servir l'état, *& le Roi qui est notre Pere à tous.*

PIERROT.

Oh! fais comme tu voudras pour toi, moi, je n'aime pas la guerre; des canons, des fusils, des épées, tout cela vous coupe, vous casse, vous brise les bras & les jambes. Je ne vivons qu'une fois, j'aime mieux vivre plus

tranquille; & puis ce diable d'exercice vous désole, & puis on se dégoute, & puis on ne peut pas changer de Maître quand on veut. Oh! j'aime mieux être Laquais, si je ne suis pas content du Maître que je servirai, pardi, *je peux lui donner son congé comme il peut me donner le mien, c'est plus égal.*

GUILLOT.

Mais tu raisonnes-là comme un poltron; si tu pensois seulement . . . .

---

## SCENE IV.

GUILLOT, PIERROT, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

TOUT-A-L'HEURE, on va venir vous parler.

GUILLOT.

J'allons attendre dans la cour, pour achever de nous dire queuque chose que... Vous voudrez bien nous avertir.

LE LAQUAIS.

Allez, oui, je vous appellerai.

## SCENE V.

LE LAQUAIS *seul, les regardant aller.*

VOILA deux jeunes gas assez bien tournés, Monsieur Guillot & Monsieur Pierre feront un joli Laquais & un joli Soldat. Bon, à présent je les confonds, & je ne sçais plus lequel des deux....

## SCENE VI.

M. DORANCÉ, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, il y a là un garçon qui veut s'engager.

M. DOTANCÉ.

Où est-il?

LE LAQUAIS.

Il est dans la cour avec son frere, qui attend.

M. DORANCÉ.

Fais-le venir tout seul, que je lui parle à mon aise.

LE LAQUAIS *va à la porte du Vestibule pour appeller.*

Lequel appellerai-je? Ma foi, à tout hasard. *(Il appelle.)* Pierrot. *(Il sort.)*

## SCENE VII.

### M. DORANCÉ, PIERROT.

M. DORANCÉ.

C'EST donc toi, mon ami, qui veut entrer au Service?

PIERROT, *en tournant son chapeau.*

Oui, Monsieur, sauf votre grace, & j'y serai bien mon devoir, car j'ai envie de faire queuque chose.

M. DORANCÉ.

Quel âge as-tu?

PIERROT.

Quinze ans, vienne la Saint Martin.

M. DORANCÉ.

Tu n'es pas encore bien grand, mais tu grandiras, je le vois; sçais-tu lire & écrire?

PIERROT.

Oui, Monsieur; c'est moi qui écrit tous les Registres de la Fabrique de note Paroisse, & je chante au Lutrin tout courant.

M. DORANCÉ.

Allons, tiens, voilà qui est conclu, je t'arrête. (*Il lui donne six livres.*) Prens cela pour boire à ma santé; je vais te faire faire l'habit,

& dès ce moment tu entres au Service ; ton nom de Villageois va mal au Métier que tu prens, appelles-toi *la Terreur.*

PIERROT.

Oui, Monſieur. *(A part)* Voilà un nom bien méchant pour un Laquais.

---

## SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADAME DORANCÉ. LE LAQUAIS.

MADAME DORANCÉ *appelle le Laquais.*

SAINT-JEAN.

LE LAQUAIS.

Madame.

MADAME DORANCÉ.

Où eſt ce garçon qui veut entrer au ſervice?

PIERROT.

C'eſt mon frere, Madame, il eſt dans la cour.

MADAME DORANCÉ.

Faites-le entrer, Saint-Jean.

LE LAQUAIS *appelle.*

Guillot.

## SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, GUILLOT.

MADAME DORANCÉ *à Guillot.*

C'EST donc toi, mon enfant, qui veut servir?

GUILLOT.

Oui, Madame, si c'est votre bon plaisir de me faire recevoir pour cela.

MADAME DORANCÉ *à son mari.*

Il est vraiment d'une jolie figure, & quand il sera arrangé.... (*A Guillot.*) Tu n'as pas encore servi, n'est-ce pas?

GUILLOT.

Oh mon Dieu! non, Madame, c'est bien aisé à voir, je suis si jeune.

MADAME DORANCÉ.

Tant mieux, tu en seras plus sage, j'espere.

GUILLOT.

J'ai bonne envie, bon cœur, & j'apprendrai bientôt tout ce qu'il faut sçavoir.

MADAME DORANCÉ.

Vous êtes tous deux les enfans de gros Pierre, à ce qu'on m'a dit, un Vigneron de ce Village?

GUILLOT.

On vous a dit vrai, Madame.

MADAME DORANCÉ *à Guillot.*

Allons, voilà qui est arrêté, dès demain je te fais donner l'habit, il y en a un qui ira précisément à ta taille; il faut que je te donne un joli nom; je veux qu'on t'appelle Zelmis.

GUILLOT.

Comme on voudra, Madame. *(A part.)* Voilà un nom bien doucereux pour un Soldat.

MADAME DORANCÉ *à son mari.*

Monsieur, n'aurai-je pas là un joli Laquais?

M. DORANCÉ.

Et moi, mon Soldat, comment le trouvez-vous?

GUILLOT.

Quand faudra-t-il rejoindre, Madame?

MADAME DORANCÉ.

Qu'appelles-tu, rejoindre?

PIERROT.

Monsieur, servirai-je à table, & porterai-je la queue en ville?

M. DORANCÉ.

Que veux-tu dire, si tu serviras à table, si tu porteras la queue en ville? Est-ce là le Métier d'un Soldat?

MADAME DORANCÉ *à Guillot.*

Et toi qui demande quand il faudra rejoindre, qu'est-ce que cela veut dire pour un Laquais?

GUILLOT.

Mais, je ne veux pas être Laquais.

PIERROT.

Mais, je ne veux pas être Soldat.

M. DORANCÉ.

Ah! voilà un bon Qui-pro-quo; Madame, c'est votre Laquais qui veut être Soldat, & c'est mon Soldat qui veut être Laquais; mais, ma foi, qu'ils se fassent Soldats tous les deux, cela vaudra mieux, ils sont aussi grands l'un que l'autre; allons, Monsieur Pierrot, vous avez reçu la piéce, vous m'avez donné votre parole, & pour un honnête garçon, c'est un engagement.

PIERROT.

Oh! nani, Monsieur, vous êtes vous-même trop honnête homme pour vouloir surprendre ma volonté; j'ai crû que tout ce que vous me disiez étoit pour me recevoir Laquais... Ma bonne Dame, priez Monsieur pour moi; c'est à votre service que je veux entrer, & il y auroit conscience.

MADAME DORANCÉ *à son mari.*

Sans doute, Monsieur, je vous prie de ne plus penser à Pierrot; puisqu'il veut être à

moi; il me vient même l'idée de les prendre à mon service tous les deux. (*A Guillot.*) Quoi! mon cher garçon, tu veux être Soldat, mais y penses tu? Tu auras de la peine comme un malheureux dans cet état, au-lieu qu'en entrant à mon service, tu meneras une vie douce & tranquille, & on pourra faire quelque chose de toi, si tu veut être bon sujet .... Je suis déjà faite à sa figure, elle me revient beaucoup.

M. DORANCÉ.

Oh ça! Madame, s'il vous plaît, ne travaillez pas à me débaucher mes hommes. (*A Guillot.*) Tu t'appelles Guillot, je crois, toi?

GUILLOT.

Oui, Monsieur.

M. DORANCÉ.

Tu veux être Soldat.

GUILLOT.

Oui, Monsieur, absolument. Madame, je suis bien fâché.

M. DORANCÉ.

Et bien! passe ici, & sois la Terreur. (*A Pierrot.*) Et toi, y penses-tu de vouloir être Laquais? Imite l'exemple de ton frere. L'état de Soldat fait honneur, & vaut mieux que celui d'un paresseux, vrai pilier d'antichambre,

qui passe sa vie dans une inaction méprisable & indigne d'un homme du cœur.

PIERROT. (*Impromptu.*)

Monsieur, je suis bien fâché de ne pas sentir toutes vos bonnes raisons, mais je n'ai pas de goût pour le Métier de Soldat, & Madame est une bonne Dame; j'aime mieux faire son service que tout le tapage de la Guerre; on y a trop de mal, & jamais de profit; on a beau bien faire, on n'a que la paye, & on ne quitte pas quand on veut. *Oh! j'aime mieux être à Madame.*

MADAME DORANCÉ.

Tu as raison, mon garçon, viens aussi toi de mon côté; bon. (*A son Mari.*) Vous ne voulez pas que je vous enleve vos hommes, voilà pourtant un deserteur que je vous fais, pour me venger de Monsieur la Terreur; ils se ressemblent, & je m'accommoderai de celui-ci tout seul, puisque j'y suis réduite: allons, Zelmis, sois fidele à ton service, & tu feras content de moi.

PIERROT.

Oh! c'est bien mon envie, Madame, & je n'ai que cela dans l'ame.

M. DORANCÉ.

Et toi, la Terreur, fais connoître ton nom aux Ennemis, & mérites de le porter toute ta

vie, tu verras que tu feras ton chemin, je te protégerai.

GUILLOT.

Mon Capitaine, je mourrai à la peine, ou vous verrez que j'ai l'ame qu'il faut avoir pour le Métier que je prens. (*A son Frere.*) Comment peut-on être Laquais!

PIERROT *à Guillot.*

Comment peut-on se faire Soldat!

M. DORANCÉ.

Allons la Terreur, à demain.

MADAME DORANCÉ.

A demain, Zelmis.

---

## SCENE X.

### M. DORANCÉ, SON ÉPOUSE.

M. DORANCÉ.

Nous avons prétendu chacun décider les inclinations de ces deux bonnes gens-là selon nos idées, mais ils ont, comme vous voyez, résisté à nos raisons: cela prouve bien que...

*Fin du douzième Proverbe.*

# L'HEUREUX NATUREL,

## PROVERBE XIII.

I

## *ACTEURS.*

Monſieur DE BELMON.

Madame DE BELMON, *ſon Épouſe.*

Le petit DE BELMON, *leur Fils, âgé de dix ans.*

*La Scene eſt dans la Chambre du petit de Belmon, qui eſt mourant dans ſon lit, les rideaux fermés. L'Action ſe paſſe à cinq heures du ſoir.*

L'HEU-

# L'HEUREUX NATUREL, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

M. DE BELMON, LE PETIT DE BELMON *dans son lit, les rideaux fermés.*

M. BELMON *seul, assis la tête panchée sur sa main.*

QUEL moment affreux pour un Pere qui n'a qu'un Fils, un Fils unique qui se meurt! Depuis huit ans, je ne vis plus avec ma Femme; je suis hors de toute espérance d'avoir jamais d'autres enfans: ô Ciel! j'avois en moi les moyens, & je les sentois si bien, d'être bon pere, bon Mari; faut-il que ma Femme m'ait forcé par sa conduite, de me séparer d'elle, & que je perde mon Fils?

Que la vie est à charge, quand les liens qui sont faits pour en adoucir les chagrins, deviennent des chagrins eux-mêmes! Mais voyons où en est ce petit malheureux, les Médecins l'ont abandonné, peut-être que la Nature toujours mal connue, mal consultée & plus habile . . . *(Il ouvre les rideaux du lit de son Fils.)* Eh bien! mon ami, mon cher enfant, m'entens-tu? *(Il lui prend le bras.)* Il a la fiévre la plus brûlante.

LE PETIT DE BELMON.

Oui, mon Papa, je vous entens; je suis accablé d'une maladie que je sens qui me fera mourir, si vous n'y apportez le remede que vous seul y pouvez apporter.

M. DE BELMON.

Moi seul! Je pourrois te sauver la vie? Ah! mon cher enfant, explique-toi, quel est-il ce remede? Rien ne sera impossible à ma tendresse, parle.

LE PETIT DE BELMON.

Il y a long-temps, mon cher Papa, que je vous cache un chagrin qui est la seule cause de l'état où je suis, & qui va me faire mourir, si vous ne m'écoutez & ne me

satisfaites pas sur ce que je vais vous demander.

M. de Belmon.

Parle, parle, demande, & tu seras satisfait.

Le petit de Belmon.

J'ai une Mere dans le Monde, je ne l'ai jamais bien connue, j'étois trop enfant quand vous viviez ensemble, pour avoir pu conserver le ressouvenir de ses traits; depuis du temps vous m'avez dit qu'elle étoit morte; dans mon éducation vous m'avez peint le mensonge comme une chose affreuse; je vous ai cru sur la mort de ma Mere; mais huit jours avant que je sois tombé malade, un fils de vos amis m'a assuré qu'il a sçu par son pere, que ma Mere vivoit, que vous étiez séparés l'un de l'autre pour des raisons qu'il ne m'a pas pu dire...

M. de Belmon.

Eh bien! mon ami.

Le petit de Belmon.

Eh bien, le desir de voir, de connoître ma Mere, m'a pris si vivement, que j'en suis tombé malade. Presque tous les en-

fans de mon âge ont chacun leur mere, me suis-je dit à moi-même, ils en éprouvent des douceurs, des careſſes tendres, & moi-ſeul qui en ai une comme un autre, je ne la connois ſeulement pas. On m'a recommandé de ne vous en point parler, je l'ai promis, & la crainte de vous déplaire avec ma promeſſe m'ont retenu; mais comme je vais peut-être mourir, mon Papa, & que vous êtes bon, je voudrois au moins avant, connoître ma Mere, l'embraſſer, expirer dans ſes bras & dans les vôtres, & je mourrai content.

M. DE BELMON.

Ah! mon cher ami, tu m'ouvres le cœur; eh! pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plutôt? Mais enfin je vais envoyer chercher ta Mere, ſoutiens-toi, ranime-toi, ſi tu peux, du plaiſir de la voir auſſi promptement qu'il ſera poſſible.

*(Il ſonne.)*

---

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

M. DE BELMON *au Laquais.*

DONNEZ-moi tout ce qu'il faut pour écrire un mot de lettre.

LE LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

*(Le Laquais sort.)*

M. BELMON *à son Fils.*

Je vais écrire une lettre bien positive sur ton desir & ta situation, & je ne doute pas qu'aussi-tôt . . .

LE PETIT DE BELMON.

Ma Mere n'est donc pas enfermée, comme on me l'a dit?

M. DE BELMON.

Non, mon ami; elle l'a été assez long-temps pour qu'à la fin j'aye pris sur moi de lui laisser mener une vie plus douce: depuis deux ans, elle demeure dans un Couvent, d'où elle est maîtresse de sortir quand elle veut.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Et elle n'a point eu le desir de me voir, *elle ne m'a donc jamais aimé?*

M. DE BELMON.

Si, mon enfant, elle a tout fait pour te voir, mais je n'ai point voulu la satisfaire sur cela; ton éducation m'étoit chere, j'ai craint que par de mauvaises impressions, elle ne détruisît mon ouvrage, & ne me noircît dans ton esprit.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Mais si en la voyant, elle me rend la vie, comme je l'espere, mon cher Papa, il faut me promettre que vous lui pardonnerez tout, & *que vous revivrez ensemble en bonne intelligence.*

M. DE BELMON.

Oui, mon ami, je te le promets.

(*Un Laquais apporte de quoi écrire la lettre.*)

(*Au Laquais.*)

C'est bon, mettez là.

(*Le Laquais sort, & Monsieur de Belmon se met à écrire.*)

LE PETIT DE BELMON.

Ecrivez-vous?

M. DE BELMON.

Voilà qui eſt fait, deux mots ſuffiſent, je vais te les lire.

(*Il lit.*)

„Madame, votre Fils eſt à toute extrémité; „il deſire de vous voir; c'eſt le ſeul remede „qu'il eſpere le pouvoir ramener à la vie. „Venez, ne perdez pas un inſtant.“

LE PETIT DE BELMON.

C'eſt bon, mon Papa, cette lettre me fait déjà du bien.

M. DE BELMON *met l'adreſſe & ſonne.*

(*A un Laquais.*)

Portez cette lettre à ſon adreſſe en toute diligence.

LE LAQUAIS.

Oui, Monſieur: une Dame demande à vous parler.

M. DE BELMON.

Qui eſt-elle?

LE LAQUAIS.

Elle n'a pas voulu dire ſon nom, mais la voici elle-même.

M. DE BELMON *bas au Laquais.*

Rends moi ma lettre.

(*Le Laquais ſort.*)

## SCENE III.

MONSIEUR ET MADAME DE BELMON, LE PETIT DE BELMON, *toujours dans son lit, les rideaux fermés.*

MADAME DE BELMON *parlant bas à M. de Belmon, la porte à moitié ouverte.*

MONSIEUR, j'ouvre la porte sans façon, je sçais la situation cruelle de mon Fils, & j'ai crû que vous me pardonneriez une demarche que la tendresse . . .

M. DE BELMON *à voix basse.*

Ah! Madame, il est à toute extrémité, abandonné des Médecins.

MADAME DE BELMON.

Il y a encore de la ressource, Monsieur, s'il ne l'est pas de la Nature & de sa Mere.

M. DE BELMON.

Je pense comme vous; dans le moment où vous arrivez, il vous demande, il vous désire; je vous écrivois de sa part, pour vous prier de venir le voir; mais ce desir ardent qu'il a de vous connoître, trop brusquement satisfait, peut lui causer une forte révolution; il est si

foible .... Ah! Madame, si vous l'aimez, si vous avez encore quelques égards pour moi, ménageons le moment de vous présenter à lui avec tous vos droits; offrez-vous d'abord comme si vous n'étiez que l'amie de sa Mere.

MADAME DE BELMON.

Volontiers, ce ménagement est très-sage; je m'intéresse trop à sa vie.... Ouvrez ses rideaux. (*Elle approche.*) Le pauvre enfant! il n'en peut plus...

LE PETIT DE BELMON, (*Impromptu.*)

Ah! Madame, vous venez d'arriver, vous avez dit bien des choses à mon Papa; je crois que je vous ai entendu parler de ma Mere, *la connoissez-vous, Madame?*

MADAME DE BELMON.

Oui, mon cher ami, c'est ma meilleure amie; elle est bien chagrine de l'état où vous êtes.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Et pourquoi n'est-elle pas venue aujourd'hui avec vous? C'est qu'elle n'a pas osé.... Je sçais... Je sçais... Mais mon Papa vient de donner des ordres pour qu'on l'aille chercher. Ah! Madame, puisque vous êtes son amie, au cas que je meurre avant qu'elle vienne, dites-lui bien que je meurs de chagrin de ne l'avoir

pas connue aussitôt que l'on m'a appris qu'elle vivoit, *& que je pouvois la connoître.*

MADAME DE BELMON *pleurant.*

Mon cher enfant, je vous réponds, comme si c'étoit elle, qu'elle vous aime de tout son cœur, qu'elle va arriver dans le moment, pour vous en donner les marques les plus tendres, ranimez vos forces par cette espérance, & comptez sur elle, comme si elle ne vous avoit pas perdu un moment de vue.

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Vous pleurez, en me disant cela! Si vous n'êtes que l'amie de ma Mere, en pleurant ainsi, qu'est-ce quelle va donc devenir quand elle me verra dans mon état? *Faut il qu'elle ne me retrouve, que* pour me voir mourir? ... *Mais si on ne la trouve pas chez elle, ah bon Dieu!*

MADAME DE BELMON *l'embrasse toute en larmes.*

Si, mon enfant, mon cher enfant, on l'a trouvée chez elle, elle y est, .. puisqu'elle est ici auprès de toi, mon chers Fils!

LE PETIT DE BELMON. (*Impromptu.*)

Quoi? ... C'est vous, Madame, c'est vous qui êtes ma Mere? Mon Papa, embrassez-moi tous deux. Ah! je ne me sens pas de joie... & toutes mes forces reviennent pour jouir du

plaiſir . . . Vous êtes donc ma Mere? . . . (*Il la prend.*) Je vous tiens . . . Ah! Maman, que je vais avoir de contentement à revivre pour vous aimer! *J'ai donc une Mere!*

MADAME DE BELMON.

Oui, mon ami, tu as une Mere, mais une Mere tendre qui t'aimoit, ſans ſçavoir l'ame & la tendreſſe que tu avois pour elle; juge maintenant qu'elle te connoît un cœur ſi ſenſible à ſon égard, juge combien tu vas lui être cher!

LE PETIT DE BELMON.

Ah! ma chere Maman, vous me rendez la vie, mais ne me quittez plus, ne quittez plus mon Papa, ſinon vous m'allez faire remourir de chagrin, je le ſens; ne nous quittons plus jamais.

M. DE BELMON.

Madame, cette raiſon de nous réunir & de revivre en bonne intelligence eſt trop forte, pour que nous ne paſſions pas ſur tout ce qui nous à pu ſéparer: que l'intérêt de la vie de mon Fils nous engage à régarder comme perdus tous les momens où nous n'avons pas été enſemble.

MADAME DE BELMON.

Ah! Monſieur, que votre offre me fait de plaiſir! J'ai eu des tors, je les avoue, pour

vous faire connoître que je ne les ai plus; je suis incapable de les avoir jamais. La Nature a éclairé mon ame, par la situation intéressante de mon Fils. Tous les plaisirs du Monde, je le sens, ne valent pas un sentiment honnête & tendre.

*(Elle se jette sur son Fils.)*

Oui, mon cher enfant, je vais te devoir mon bonheur. Quel plaisir ne me fais-tu pas sentir, si en me revoyant comme pour la premiere fois, je te donne une seconde fois la vie? Je n'ai pu me cacher à toi long-temps, & tu n'as pas eu peine à sentir que j'étois ta Mere. Nous avons éprouvé tous deux que . . . . . .

*Fin du treizième Proverbe.*

# LA COMÉDIE, PROVERBE XIV.

# *ACTEURS.*

Monſieur ROZELLY, Comédien, *faiſant les Rôles de Roi & de Payſan.*

Monſieur DORVAL, Comédien, *faiſant les Rôles de Valet.*

Le petit ROZELLY, *Fils.* } *Enfans de ſept ans.*
Le petit DORVAL, *Fils.* }

*La Scene eſt dans la Loge d'Acteur de Monſieur Rozelly, au ſecond étage. L'Action ſe paſſe à ſept heures du ſoir, pendant l'intervale des deux Piéces, dont l'une qui a été repréſentée, étoit une Tragédie; & l'autre qui va être jouée, eſt une Comédie en un Acte.*

# LA
# COMÉDIE,
## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ROZELLY, MONSIEUR DORVAL, *en Habit de Ville.*

M. Rozelly, *quittant son Habit de Roi, pour prendre un Habit de Paysan, pour jouer dans la petite Piéce.*

Eh bien! mon cher Dorval, voilà donc nos deux petits marmouzets revenus de leur Pension de Village: ils ont l'air bien brut, bien paysan, pour des enfans de sept ans.

M. Dorval.

Oui, mais ils sont forts & robustes pour leur âge, & cela fera des hommes; voilà tout ce que je voulois & toi aussi, en les faisant élever au Village; ainsi jusqu'à présent nous avons réussi.

M. Rozelly.

Soit, mais maintenant je vais garder le mien avec moi, & l'élever à ma mode; son éducation fera mes plaisirs.

M. DORVAL.

Tu ne vas pas le mettre là en trop bonne école: mon cher ami, ne nous flattons point, notre état de Comédien ne prête point du tout à l'éducation d'un enfant, quand on veut en faire autre chose.

M. ROZELLY.

Pourquoi donc? Sans vouloir en faire un Comédien, ne puis-je pas lui apprendre à bien lire, à déclamer, talent qui mene à l'amour des Belles-Lettres, qui au moins dévelope l'esprit; s'il aime le travail, on lui obtient un Emploi, & il est comme tout le monde par la suite.

M. DORVAL.

Oui, mais cette vie libre par où nous commençons dans notre jeunesse, pour peu que l'exemple nous y engage; la débauche d'esprit que le Théâtre inspire, & qui dégoute de toute application sérieuse; ne crains-tu pas cela pour ton Fils, en le gardant auprès de toi? D'ailleurs l'état de Comédien est regardé d'un œil si défavorable ....

M. ROZELLY.

Mais point du-tout, tu me parles là de la vie & de l'état de Comédiens de Province, encore il y a long-temps; aujourd'hui à Paris & dans les grandes Villes, nous vivons assez honnê-

honnêtement; nos mœurs sont si corrigées, que nous nous sommes attiré un certain dégré d'estime que le talent rend intéressant; nous nous marions à présent de bonne heure & en vrai mariage; nos Actrices ne nous épousent que pour devenir sages & nous le rendre; nous soutenons nos peres, nos meres, nos parens, quand ils ont besoin de nos secours, avec une humanité & une tendresse exemplaire; cela nous fait estimer, & du reste nous vivons comme tous les honnêtes gens.

M. DORVAL.

Tu diras tout ce que tu voudras, il y a un certain préjugé contre notre état que nous ne pouvons qu'endormir dans les esprits, mais qui se réveille & reprend toute sa force au moindre moment d'humiliation qu'on veut nous faire essuyer; tout cela n'est point fait pour élever l'ame d'un enfant; & quand un enfant apprend que son pere a un état qui ne le fait point estimer, il y a bien à craindre qu'il ne se mette de la partie [illegible] l'humanité; voilà pourquoi, moi, je ne veux pas que mon fils reste encore chez moi vingt-quatre heures, & je prends des moyens pour lui cacher mon état, que je quitterai, si je peux, quand il sera dans l'âge de s'en humilier par réflexion,

M. ROZELLY.

Tu t'y prens bien pour cela; n'étoit-il pas hier à la Comédie? Il t'a vu jouer, & il sçaura aisément que tu es Comédien.

M. DORVAL.

Bon, il ne connoît rien de nos usages; je lui ai fait accroire pour cette seule fois ce que j'ai voulu: d'ailleurs je n'ai pas pu refuser cela à sa mere; j'espere au reste qu'il n'y aura rien entendu; à son âge, les enfans sont si bornés .....

M. ROZELLY.

Tu y seras attrapé, prens-y garde; les enfans sont plus pénétrans qu'on ne pense, ils tiennent leur petit Conseil à part, & tirent souvent de tout ce qu'ils voyent faire & dire, des conséquences qui nous surprendroient, si nous pouvions voir tout ce qui se passe en eux: voilà pourquoi presque tous les péres & meres se trompent, en élevant leurs enfans dans le Monde; le mien vient de me voir jouer le Rôle de Roi, je suis curieux de sçavoir l'impression que cela lui a pu faire.

M. DORVAL.

Oh! pour le mien, il ne pourra pas tirer vanité du Rôle de Valet qu'il m'a vu jouer hier, aussi il m'a fait sur cela des questions assez plaisantes, dont je me suis tiré adroitement;

il croit que ce n'est que pour mon plaisir que je me suis prêté à faire ce personnage.

M. ROZELLY.

Oh! pour le mien, j'ai bien peur pour cette seule fois qu'il m'a vu représenter un Roi, de ne pouvoir pas lui persuader sur cela ce que je voudrai; où sont-ils tous les deux?

M. DORVAL ouvre la porte.

Dans le corridor, je crois, qui jouent ensemble.

---

## SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
LE PETIT DORVAL.

M. DORVAL à son Fils.

AH! te voilà tout seul, où est donc ton petit camerade?

LE PETIT DORVAL pleurant.

Il est là, dans le corridor.

M. ROZELLY au petit Dorval.

Mais, qu'a-t-il donc? il semble qu'il pleure.

LE PETIT DORVAL.

Oh! Monsieur, oui, c'est que le petit Rozelly m'a dit tout plein de sottises; il ne veut plus jouer avec moi, il est fier, il me rebute, il me donne des coups, & me traite comme un polisson; comme un enfant des rues.

M. ROZELLY.

Eh! bon Dieu, pourquoi cela? Vous étiez si bons amis à votre Pension, encore hier quand vous êtes arrivés, encore ce matin.

LE PETIT DORVAL.

Oh! si vous sçaviez ce qu'il dit de vous, mon Papa, vous seriez fâché, je vous assure.

M. DORVAL.

Et qu'est-ce qu'il dit de moi?

LE PETIT DORVAL.

Dame, il dit que vous n'êtes qu'un Laquais, qu'il l'a bien vu hier devant tout le monde, & qu'aujourd'hui qu'il a vu que son pere est un Roi, un Seigneur de grande qualité, il ne veut plus jouer avec moi, parce que le Fils d'un Roi n'est pas fait pour aller avec le fils d'un Domestique, ni point jouer avec lui.

M. ROZELLY.

Oh! la bonne histoire! Et ce n'est donc que de tout-à-l'heure qu'il t'a traité si mal?

LE PETIT DORVAL.

C'est un peu depuis hier qu'il a vu mon Papa habillé en Laquais dans la grande Maison d'en-bas où il y avoit tant de monde; mais il a fait encore bien pis tout-à-l'heure, que nous sommes revenus de vous voir être Roi.

M. DORVAL *à M. Rozelly.*

Cela est trop plaisant, ton fils a pris nos

notés à la lettre, & nous croit sérieusement être ce que nous représentons.

M. ROZELLY.

Les drôles d'enfans!

M. DORVAL *à son Fils.*

Mais toi, qu'as-tu répondu à tout ce qu'il t'a dit?

LE PETIT DORVAL.

Moi, j'ai répondu que si vous étiez Laquais dans ce moment-là, ce n'étoit que pour rire & pour vous amuser, mais que cela ne duroit pas toujours.

M. ROZELLY.

Et lui, qu'a-t-il dit à cela?

LE PETIT DORVAL.

Il a dit à cela que l'on n'étoit pas Laquais devant tant de monde pour rire, qu'il falloit que cela fût vrai, comme il étoit vrai que son pere venoit d'être Roi, & que tout le monde n'étoit rassemblé que comme on fait quand on veut voir le Roi.

M. ROZELLY *à M. Dorval.*

Le voici, laissez-moi faire, je m'en vais bien le corriger de sa petite vanité, peste elle va grand train; mais il va bien en rabattre, & son habit de Paysan dans lequel il va me voir jouer, va dissiper toutes ses petites idées folles.

## SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE PETIT ROZELLY.

M. ROZELLY *à son Fils.*

QU'EST-CE donc, Monsieur, j'apprens de vous de jolies choses; pourquoi, s'il vous plaît, maltraitez-vous votre petit ami Dorval? Hèn?

LE PETIT ROZELLY.

Je ne lui ai pas fait grand mal . . . . Mais enfin . . . Mais comme vous voilà donc, mon Papa, je ne vous reconnois plus, qu'est-ce que cela veut donc dire?

M. ROZELLY.

Cela veut dire, Monsieur, que j'étois Roi tout-à-l'heure, & que je ne suis plus à présent qu'un simple Villageois, un Paysan; & voilà comme tout change dans la vie.

LE PETIT ROZELLY.

Allons donc, mon Papa, vous voulez rire; un Roi ne devient pas comme ça tout d'un coup Paysan?

M. ROZELLY.

Cela est pourtant vrai, je ne suis plus qu'un Paysan; ainsi l'orgueil que vous avez pris de m'avoir vu Roi, doit vous quitter entièrement.

LE PETIT ROZELLY. (*Impromptu.*)

Mais vous n'allez pas paroître là-bas, com-

me cela devant tout ce monde; pourquoi cesser d'être Roi! C'est si beau! Tant de grands Soldats à votre suite... J'étois si content... Vous aviez si bonne mine!... Allons, *vous vous êtes mis comme ça pour vous moquer de moi, n'est-ce pas?*

M. ROZELLY *à son Fils.*

Je vous le dirai quand nous remonterons; voilà l'heure, venez avec moi, & vous allez voir si je ne suis pas devenu Paysan tout de bon, venez. *(Il le prend par la main.)*

LE PETIT ROZELLY.

Non, mon Papa, n'allez pas là-bas comme ça; il y a trop de monde, on se moquera de vous.

M. ROZELLY.

Oh! il faut que j'y aille absolument; je suis las d'être Roi, c'est un métier fatiguant; tu as vu combien il a fallu que je me fâche, que je crie contre mes Ministres, contre mes Généraux: le métier de Paysan est plus tranquile, & m'amuse davantage.

LE PETIT ROZELLY. *(Impromptu.)*

Fi donc, mon Papa, soyez Roi toujours; *ah! je vous en prie.*

M. ROZELLY.

C'est votre goût, mais ce n'est pas le mien; allons descendons vite, & vous, Dorval, causez avec votre petit bonhomme, je remonte dans l'instant, ma paysannerie ne sera pas longue.

LE PETIT ROZELLY.

Ah! tant mieux, & vous redeviendrez Roi: n'est-ce pas?

M. ROZELLY.

Nous verrons, peut-être bien demain.

*(Il sort avec son Fils.)*

---

## SCENE IV.

M. DORVAL, SON FILS.

M. DORVAL.

Eh bien! mon ami, qu'est-ce que tu dis à cela?

LE PETIT DORVAL.

Oh! je dis, mon Papa, que je ne sçais que dire; mais vous, est-ce que vous serez Laquais toujours?

M. DORVAL.

Oui, mon ami; que veux-tu? c'est mon état; mais tout Laquais que je suis, on peut être honnête homme dans cet état, & un honnête homme n'est méprisable dans aucun état; d'ailleurs je ne suis pas toujours Laquais, comme tu vois; je suis mis en Monsieur comme un autre, la plus grande partie du jour.

LE PETIT DORVAL.

Oui... Mais... Je n'entens rien à tout cela. Vous voilà un Monsieur à présent, & à votre maison où il n'y a pas grand monde,

& vous êtes Laquais quand il y a bien des personnes qui vous regardent ; cela me chagrine, & ça fait que le petit Rozelly se moque de moi, & me dit des sottises.

M. DORVAL.

Oh bien ! quand il va remonter, tu pourras lui dire aussi qu'il n'est que le fils d'un Paysan.

LE PETIT DORVAL.

Oui, mais son pere a été Roi avant & longtemps ; si ce n'est que pour rire qu'il s'est mis en Paysan, & qu'il redevienne Roi demain, comme il le dit . . . & puis d'autres jours, & que vous soyez Laquais tout de bon tous les jours, je serai dans le cas d'être . . . Tenez, mon Papa, il y a quelque chose là-dessous que je n'entens pas du-tout.

M. DORVAL.

Je vais te l'expliquer : en changeant d'habits en très-peu de temps, Rozelly, moi, & beaucoup d'autres que tu as vu avec nous, nous représentons aux hommes, pour les instruire, tous les changemens d'états & de fortune qui peuvent arriver pendant la vie de ces mêmes hommes ; cela leur fait faire des réflexions sur l'incertitude des choses humaines, & ils viennent nous voir en grand nombre, pour profiter des bonnes leçons que nous leur donnons, dans ces differens états que nous prenons d'un jour à l'autre.

LE PETIT DORVAL.

Je commence à comprendre . . . . . Vous n'êtes donc pas véritablement ni Rois, ni Laquais, ni Paysans?

M. DORVAL.

Non; nous sommes payés par le Roi, pour représenter à ses Sujets, comme je te le dis, sous différentes formes, sous différens caractères & sous différens habits, tous les ridicules, tous les vices & toutes les mauvaises actions, afin d'en détourner, d'en dégouter ces mêmes hommes, & toutes les bonnes, pour les engager à les imiter.

LE PETIT DORVAL.

Oh mais! c'est un emploi bien beau & bien amusant; & dites-moi, mon Papa, ainsi le petit Rozelly n'est donc pas plus que moi, quoique son pere fasse le Roi, & que vous ne représentiez qu'un Laquais?

M. DORVAL.

Non, mon ami; si même j'avois plus de talent à représenter un Laquais, qu'il n'en a à représenter un Roi, je serois plus considéré, & j'en tirerois plus de profit.

LE PETIT DORVAL.

J'entens; oh bien! moi, je crois que j'aurois des dispositions à être Roi.

M. DORVAL.

Si tu m'entens, il ne faut pas dire que tu

aurois des dispositions à être Roi; mais que tu aurois des dispositions à faire le Rôle de Roi.

LE PETIT DORVAL.

A faire le Rôle de Roi?... Oui, oui, c'est ce que je voulois dire; oh! me voilà au fait; & je vais bien me moquer de la fierté de Rozelly; son pere va revenir de faire le Rôle de Paysan, eh bien! il n'y a pas là de quoi se croire plus gros Seigneur que moi; n'est-ce pas?

M. DORVAL.

T'y voilà; mais Monsieur Rozelly a fini son Rôle, je les entens qu'ils remontent.

LE PETIT DORVAL.

Oh! à présent, si le petit Rozelly me traite comme un fils de Laquais, moi je le traiterai comme un fils de Paysan.

---

## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. ROZELLY, LE PETIT ROZELLY.

M. ROZELLY *qui a entendu les derniers mots du petit Dorval.*

Et tu auras raison, mon petit ami; allons, embrassez-vous maintenant, car, mes chers

enfans, vous n'êtes pas plus fils de Rois, de Paysans & de Laquais, l'un que l'autre.

M. DORVAL à M. Roselly.

Je mis le mien au fait, sans lui donner mauvaise idée de mon état.

M. ROSELLY à M. Dorval.

J'en ai fait autant au mien, & son orgueil vient d'être réduit en poudre. *(A son Fils.)* Eh bien, Monsieur, traiterez-vous encore avec hauteur le petit Dorval?

LE PETIT ROSELLY. *(Impromptu.)*

Non, mon Papa; je vois bien que ce ne sont que de manières de Rois, de Laquais & de Paysans, que vous faites pour attirer du monde, & comme vous m'avez dit, pour leur apprendre de bonnes choses en les amusant, mais que tout cela n'est pas vrai. *Allons, Dorval, nous sommes toujours Camerades.*

M. DORVAL.

Fort-bien, mon ami, mais tu nous a fait voir que l'orgueil se fourre par tout, qu'il va grand train quand il n'est pas réprimé promptement, & que chez les hommes à tout âge...

*Fin du quatorzieme Proverbe.*

## LES

# REVENANS,

## PROVERBE XV.

# ACTEURS.

Monsieur DELMAS, *Pere.*

L'Aîné DELMAS. } *Freres, âgés de 8 à 9 ans, & à 2 l'un de l'autre.*
Le Cadet DELMAS. }

UNE GOUVERNANTE.

*La Scene est dans un Sallon de Compagnie, qui communique à une Chambre à coucher fermée. L'Action se passe à huit heures du soir.*

# LES REVENANS,

## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

LES DEUX FRERES DELMAS,
LA GOUVERNANTE.

L'AISNÉ DELMAS *tenant un clef.*

Ma Bonne, mon Papa vient de me donner la clef de l'armoire qui est dans le cabinet de la chambre de Maman, pour que je prenne mon habit d'été & celui de mon Frere pour demain, parce que c'est la Pentecôte; tenez, ma Bonne, la voilà, allez les prendre tous deux.

LA GOUVERNANTE.

Quoi! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de votre Maman, parce qu'elle y est morte; mais il y a déja plus de quinze jours, & je sçais que votre Papa veut que vous y alliez vous-même; ainsi obéissez lui, Monsieur, allez chercher votre habit & celui de votre Frere. Eh bien! irez-vous?

L'AISNÉ.

Oh! ma Bonne, je n'ose pas y aller tout seul! *(Au Cadet.)* Mon Frere, veux-tu venir avec moi?

LE CADET.

Non, mon Frere, à moins que ma Bonne ne vienne avec nous deux.

LA GOUVERNANTE.

Messieurs, il faut que vous vous enhardissiez, votre Papa le veut : n'avez-vous pas peur que votre chère Mere qui vous aimoit tant, revienne de l'autre Monde pour vous faire du mal ? Allez, quand on est mort, on est bien mort.

L'AISNÉ.

C'est vrai, ma Bonne, je vous crois bien, mais je n'ose pas.... Je n'irai pas assurément tout seul, j'aime mieux ne pas mettre demain mon habit d'été.

LE CADET.

Oh ! moi, je veux avoir le mien, & puisque tu fais tant l'enfant, je n'ai pas si peur que toi, & je vais le chercher : donne-moi la clef.

L'AISNÉ.

Tiens, la voilà, mon Frere, en même temps apporte le mien, je t'en prie.

LE CADET.

Oh ! pour ça non ; mon Papa veut que tu l'ailles chercher toi-même, & tu iras si tu veux l'avoir ; tu vas bien voir qu'il n'y a rien à craindre ; tiens, j'y vais tout seul, ainsi .... C'est l'armoire qui est dans le fond du petit cabinet, n'est-ce pas ?

LA

LA GOUVERNANTE.

Oui, à droite.

(*Le Cadet passe dans la chambre avec une lumiere.*

## SCENE II.

LA GOUVERNANTE, LE PETIT DELMAS *l'aîné.*

LA GOUVERNANTE.

Je serois bien honteux à votre place de voir mon Frere cadet avoir plus de courage que moi.

L'AISNÉ DELMAS.

Oh bien, ma Bonne, tant mieux pour lui; mais c'est bien vilain à lui s'il n'apporte point mon habit avec le sien.

LA GOUVERNANTE.

S'il l'apporte, vous n'en serez pas plus avancé, car je le lui ferai reporter, pour que vous obéissiez à votre Papa, & que vous l'alliez chercher vous-même.

L'AISNÉ.

Eh bien, ma Bonne, je dirai que vous êtes aussi méchante que mon Frere.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, je dirai que vous êtes un poltron,

& un petit nigaud qui avez peur des Revenans; tenez voilà votre Frere qui est plus brave que vous.

---

## SCENE III.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE CADET DELMAS.

LA GOUVERNANTE.

EH bien! avez-vous vu quelque chose, mon ami?

LE CADET.

Rien du-tout, ma Bonne, & mon Frere a tort d'avoir peur.

L'AISNÉ.

Tu n'as donc apporté que ton habit?...

LE CADET.

Non vraiment, je te l'avois promis; tiens, voilà la clef, va chercher le tien si tu veux.

*(Il met l'habit sur des chaises.)*

L'AISNÉ.

Oh! pour ça non, je m'en passerai plutôt.

---

## SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DELMAS *Pere*.

M. DELMAS.

EH bien! voilà donc les deux habits d'été qu'on a tirés de l'armoire si rédoutable. Est-ce Delmas qui les a été cherchés? *(Il examine l'habit.)* Mais n'en voilà qu'un, pourquoi cela?

LE CADET.

C'est le mien, mon Papa, que j'ai été chercher moi-même tout seul; mon Frere n'ose pas entrer dans la chambre de Maman, & aller tout seul jusqu'à l'armoire.

M. DELMAS *à l'Aîsné*.

Mais de quoi as-tu donc peur dans cet appartement, quand tu vois que ton Frere en vient tout seul, sans avoir rien vu, ni entendu.

L'AISNÉ.

Oh dame! mon Papa, j'ai peur..... Saint-Jean que vous avez renvoyé, parce qu'il me faisoit des peurs terribles, m'a raconté tant d'histoires de Morts qui reviennent, que je ne peux pas prendre sur moi de n'avoir pas peur.

M. DELMAS.

Il faut pourtant bien que je te guérisse de

cette foiblesse-là, & je veux en venir à bout en se parlant raison; mettez-vous là tous deux, & vous, la Bonne, allez faire vos affaires.

LA GOUVERNANTE.

Je m'en vais, Monsieur, mais je crois que toutes les belles raisons que vous allez employer, ne vaudront pas une bonne correction.

M. DELMAS.

Non, la Bonne, pour cette fois-ci permettez-moi de n'être pas de votre avis.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes le maître.

(*Elle sort.*)

---

## SCENE V.

M. DELMAS, SES DEUX ENFANS, *tous assis.*

M. DELMAS *à l'Aîné.*

OH ça, mon Fils, écoute-moi bien.

L'AISNÉ.

Oui, mon Papa.

M. DELMAS.

Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta Mere, parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle y est morte. Te paroît-il raisonnable que les Morts reviennent tourmenter les Vivans? Si

cela étoit, nous ne pourrions vivre tranquiles dans ce Monde-ci, ni jour, ni nuit; car si un seul avoit la faculté d'y revenir, tous les autres l'auroient aussi, & il y a tant d'hommes qui sont morts, depuis que le Monde existe, que nous ne sçaurions où nous fourrer, si les Morts revénoient. D'abord entens-tu ce raisonnement-là?

L'AISNÉ.

Oui, mon Papa.

LE CADET.

Aussi c'est ce que je lui dis, mais il ne veut pas me croire.

L'AISNÉ.

J'entens bien cela, mais cependant il y a tant d'histoires que des gens raisonnables racontent de Morts qui sont revenus... qui ont paru la nuit tout en blanc... qui ont tiré les rideaux de ceux à qui ils en vouloient, & puis qui ont disparu; dame, il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

M. DELMAS.

Je vais te dire ce qu'il y a de vrai dans toutes les histoires des Revenans qu'on a pu te raconter. Dans chaque histoire, il y a de vrai un événement naturel qui n'a rien de surprenant, quand on va jusqu'à en approfondir la cause, mais qui laisse des sentimens de crainte, quand

on attribue cet événement à une cause qui n'est pas la véritable, & qu'on croit merveilleuse, miraculeuse même, quand on est prévenu, & qu'on n'approfondit rien. Par exemple, à ton âge à peu près, le lendemain de la mort de mon grand-Pere, la nuit que j'étois seul couché dans un grand lit, j'entendis ouvrir mes rideaux très-brusquement, & puis les refermer de même, & cela à plusieurs fois...

L'AISNÉ.

Ah! mon Dieu! mon Papa, eh bien? vous voyez bien, vous eûtes bien peur surement.

M. DELMAS.

Oui, sans doute; j'appellai même, je criai; mon Pere vint avec de la lumiere, & il vit lui-même les rideaux faire le même manége.

L'AISNÉ.

Eh bien?

M. DELMAS.

Mon Pere qui n'étoit point un enfant, & qui vouloit m'éclairer l'esprit sur ma crainte malfondée, comme je le fais sur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cause de cet événement qui paroissoit extraordinaire; il monta lui-même à l'échelle, & trouva sur l'impérial du lit un gros rat qui s'étoit pris la patte dans un des anneaux du rideau, & qui allant & venant pour se débarrasser, fai-

ſoit jouer le rideau, en l'ouvrant & le fermant très-fort.

L'AISNÉ.

Bon! un gros rat!

M. DELMAS.

Oui, un gros rat qu'il prit & qu'il me montra, car malgré ce qu'il m'en diſoit, je ne voulois pas le croire. Eh bien, ſi on n'avoit point été à la cauſe de cette avanture, & qu'on ne m'eût pas mis au fait, j'aurois crû que c'étoit mon grand-Pere qui revenoit, comme on dit, pour me demander des prières.

L'AISNÉ.

Surement.

M. DELMAS.

Oh! tu vois bien que j'avois tort d'avoir peur, & cette découverte m'a guéri depuis pour toujours de croire aux Revenans; ſois certain qu'il en eſt de tout ce qu'on raconte ſur cela, comme de cette hiſtoire.

LE CADET.

Eh! mon Papa, contez-lui auſſi celle des papiers du jeune Clerc de Procureur, qui ſe culbutoient tous dans ſa chambre pendant la nuit, & ſautoient les uns ſur les autres; oh! elle eſt bien drôle celle-là; vous me l'avez racontée à moi tout ſeul, & elle m'a bien guéri de la peur, moi.

M. DELMAS.

Ah! oui, encore. Eh bien, raconte-lui, puisque tu t'en souviens.

LE CADET.

Qui, moi? Dame, mon Papa, je ne sçais pas si j'en pourrai venir à bout.

M. DELMAS.

Allons, raconte comme tu pourras.

LE CADET.

Ecoute bien, mon Frere, & tu vas voir s'il faut avoir peur des choses qui nous effrayent d'abord. Il y avoit une fois un jeune Clerc de Procureur...

M. DELMAS.

*Il y avoit une fois*... Allons donc, tu commence ton récit comme le conte d'une vieille bonne femme. Commence par dire, *un jeune Clerc du Procureur*, & sois intelligible dans ton récit; pour cela ne te presse point.

LE CADET.

Non, mon Papa. Un jeune Clerc de Procureur travailloit dans sa chambre à ses momens de récréation à des procès pour son profit, & pour avoir de l'argent pour se divertir les Fêtes & Dimanches.

M. DELMAS.

Voilà bien des fois pour... pour... il faut éviter tout cela quand on raconte.

LE CADET.

Oui, mon Papa. Un de ses camerades qui voulut changer de chambre avec lui, parce que la sienne n'étoit pas si jolie, s'avisa pour y parvenir, d'une bonne ruse.

M. DELMAS.

Fort-bien. Raconte d'abord le fait, en le présentant du côté qui peut surprendre; après cela, tu en développeras les causes naturelles: voilà comme ta petite histoire intéressera & fera plaisir.

LE CADET.

Oui, mon Papa. Le pere du jeune Clere qui travailloit dans sa chambre, venoit de mourir il y avoit deux jours. Ce jeune homme qui étoit rempli de l'idée de la mort de son pere, & qui avoit toujours craint les Revenans, s'imagina aisément que son pere lui revenoit, quand pendant deux nuits de suite il entendit tous ses papiers se rémuer, se culbuter les uns sur les autres & se promener dans sa chambre; il avoit beau les remettre en ordre le jour, pareil tracas recommençoit la nuit.

L'AISNÉ.

Oh! comme j'aurois eu peur! Eh bien, a-t-il découvert d'où ça venoit?

LE CADET.

Ecoute donc. Prêt à changer de chambre avec son camarade, qui, pour le mieux attraper, lui promettoit que si après avoir changé,

il lui en arrivoit autant dans la sienne, il seroit toujours le maître de reprendre la sienne...

M. DELMAS.

La sienne, la sienne. Cela forme ce qu'on appelle une amphibologie; il faut mettre un autre mot distinctif, comme la première, ou bien encore celle qu'il avoit d'abord.

LE CADET.

Oui, j'entens. Il seroit toujours le maître de reprendre la premiere. Le jeune Clerc dont le pere étoit mort, chercha un beau matin à découvrir s'il n'y avoit pas quelque cause naturelle dans le bouleversement de ses papiers, imaginé par la malice de son camerade, pour avoir sa chambre. Après avoir bien examiné, il s'apperçut qu'il y avoit des fils attachés à certains papiers qui étoient sous beaucoup d'autres, dont les bouts passoient par les petits troux de la cloison de sa chambre qui la séparoit de celle de son camarade. Ce camarade qui arrangeoit tout cela, en passant par une planche qu'il ôtoit de la cloison...

M. DELMAS.

En passant par une planche: on ne passe pas par une planche, mais par le trou pratiqué en ôtant la planche...

LE CADET.

Oui, mon Papa. Ce Camarade tiroit ces

fils à une certaine heure de nuit, & causoit ainsi à l'autre une frayeur terrible.

L'AISNÉ.

Voyez la malice, je n'aurois jamais deviné cela. Eh bien, après il n'eut plus peur sans doute,

LE CADET.

Non surement; mais il fit bien peur à son tour au malin camarade; car une nuit que de sa chambre, ce dernier faisoit jouer ses fils, en les tirant pour promener les papiers, l'autre les tira aussi à lui, de son côté, assez brusquement pour qu'il fût obligé de les laisser échapper, ou de les lâcher. Celui qui vouloit attraper l'autre, le croyoit bien endormi; & eut peur à son tour que ce ne fût l'esprit du pere qui étoit mort, qui tirât ces fils; il les laissa là, & n'osa plus en tirer aucun. Le lendemain ils s'expliquèrent; la mêche fût ainsi découverte, & il ne fut plus question de troquer de chambre. Tu vois bien, mon Frère, qu'il ne faut jamais croire aux Revenans, & que ce sont des contes qui ne doivent jamais nous faire peur.

M. DELMAS.

Allons, tu ne t'es pas trop mal tiré de ton histoire.

L'AISNÉ. (*Impromptu.*)

Eh bien, tenez, mon Papa, voilà qui est

fini; cette histoire-là me rassure, & je n'ai plus peur, plus du-tout; donnez-moi la clef de l'armoire, *& je m'en vais chercher mon habit tout seul.*

M. DELMAS.

Soit, mais ne promets-tu pas plus que tu ne peux?

L'AISNÉ.

Non, vous verrez, il ne m'arrivera rien; pas plus qu'à mon Frère; mais quelque chose qui m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. DELMAS.

Allons, prens cette lumière, & vas hardiment, tu verras qu'il ne t'arrivera rien; je te le garantis.

*(L'Aîné prend un flambeau, & entre dans la chambre voisine.)*

---

## SCENE VI.

M. DELMAS, SON FILS CADET.

M. DELMAS.

TON histoire l'a rassuré, j'en suis charmé, car il est honteux à un garçon de son âge d'avoir peur des Revenans.

LE CADET.

Oh! pour moi, je n'en aurai plus peur de

ma vie; mais je crois qu'à mon Frere actuellement le cœur lui bat bien fort.

(*On entend dans la Chambre voisine, l'Aîné qui appelle à lui en criant.*)

L'AISNÉ.

Ah! mon Dieu! mon Papa, mon Frere, mon Papa!

---

## SCENE VII.

M. DELMAS, SES DEUX FILS.

(*L'Aîné revient dans le Sallon tout effrayé, sa chandelle éteinte, & s'essuyant le visage.*)

M. DELMAS.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? Qu'est-ce qu'il t'est arrivé?

L'AISNÉ.

Ah! mon Papa, vous le croirez si vous voulez, mais cela est bien vrai, & je l'ai bien senti.

M. DELMAS.

Eh bien, qu'est-ce que tu as senti?

L'AISNÉ.

J'ai senti qu'en ouvrant la porte du cabinet où est l'armoire, on m'a donné un grand coup tout au milieu du visage, & on a éteint ma lumière.

M. DELMAS.

Et quel coup peut-on t'avoir donné? Cela n'est pas croyable.

L'AISNÉ.

Je ne sçais pas si cela est croyable, mais cela est vrai toujours. Ah! mon Dieu, j'en tremble encore; & tenez, voyez ma chandelle éteinte & la mêche toute écrasée, vous voyez bien que je ne ments pas.

M. DELMAS.

Il y a quelque chose là-dessous? allons, je veux voir d'où cela peut venir, surement j'en découvrirai la cause naturelle. Rallumez ce flambeau .... Restez ici tous les deux, je veux voir moi-même ce qui peut en être.

(*Il entre dans la chambre.*)

## SCENE VIII.

### LES DEUX PETITS DELMAS.

LE CADET.

On t'a donné un coup dans le visage, & on a éteint ta chandelle, cela est singulier. Est-ce que l'esprit de Maman t'en voudroit? & lui as tu fait quelque chose?

L'AISNÉ.

Oui, mon Frere, je me rapelle qu'elle vouloit que j'étudiasse un matin mes Evangiles, & je ne l'ai pas voulu; je l'ai impatientée

bien fort, c'est peut-être cela qui a mis son esprit en colère contre moi.

LE CADET.

Oh! dame, mon Frere, cela pourroit bien être; pourquoi ne l'as-tu pas dit? Moi, je ne l'ai pas chagrinée du-tout; voilà pourquoi son esprit ne m'a rien fait.

L'AISNÉ.

Tu vois que j'avois bien raison de ne vouloir pas y aller tout seul dans ce cabinet; oh! si j'y rentre jamais.....

---

## SCENE IX.

### M. DELMAS, SES DEUX FILS.

LE CADET.

Allez, mon Papa, nous sçavons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M. DELMAS.

Je viens aussi de m'en appercevoir; eh bien! qu'est-ce que vous sçavez?

LE CADET.

Mon Frere vient de m'avouer qu'il a bien fort impatienté Maman, & sans doute que pour l'en punir.....

M. DELMAS.

Bon, quoi? tu retombes encore dans ces misères-là! toi, que je croyois plus raisonna-

ble que ton Frere. Ecoutez-moi. (*A l'Aîné.*) Je viens de découvrir la cause naturelle de ce qui t'a fait tant de peur. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a un rideau de fenêtre noué à une certaine hauteur; la porte en s'ouvrant, prend par le haut ce rideau, & quand on la pousse jusqu'à l'ouvrir tout-à-fait, le nœud du rideau passe par-dessus cette porte, (*au Cadet.*) & c'est ainsi qu'il a tombé précisément à la hauteur du visage de ton frere. (*A l'Aîné.*) Voilà comme il a éteint ta chandelle, & t'a donne un coup dans le visage. (*Au Cadet.*) Il n'en a pas fait de même à toi, parce que tu n'as pas ouvert la porte autant que ton Frere, & que le rideau est resté sur la porte. Mais ce n'est pas assez de vous le dire? pour vous guérir de toutes vos idées, je veux vous le montrer de façon que vous ne puissiez plus en douter: venez tous deux avec moi.

L'Aisné.

Le maudit rideau! Je n'aurois jamais imaginé cela. Allons donc voir . . . & cela me guérira pour toujours. Mais aussi vous avouerez, mon Papa, que vous-même vous n'auriez pas imaginé cela, & que . . . . .

*Fin du quinzième Proverbe.*

---

LA

# LA PETITE VÉROLE, PROVERBE XVI.

# ACTEURS.

Madame LARCIS.

Mademoiselle LARCIS, *sa Fille, âgée de seize ans.*

Madame DURCÉ.

Monsieur DURCÉ, *son Fils, âgé de vingt ans.*

*La Scene est dans la Chambre à coucher de Madame Larcis, où il y a un paravent, & une porte vitrée qui donne dans la Chambre de Mademoiselle Larcis. L'Action se passe à onze heures du matin.*

LA

# PETITE VÉROLE,

## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

MADAME LARCIS, MADAME DURCÉ.

MADAME LARCIS *va au-devant de Madame Durcé, d'un air triste.*

MADAME, j'ai l'honneur d'être votre servante; vous voilà donc enfin arrivée de votre Terre.

MADAME DURCÉ.

Oui, Madame, d'hier seulement, & mon amitié m'amene dès le matin m'informer moi-même de l'état de votre santé.

MADAME LARCIS *les larmes aux yeux.*

Ah! Madame, ma santé toute mauvaise qu'elle est, est encore meilleure qu'elle ne de-

vroit être après le malheur qui m'est arrivé. (*Elle pleure.*)

(*Toutes deux s'asseyent.*)

MADAME DURCÉ.

Quel malheur donc, Madame? Je n'ai rien appris..... Je vous demande pardon..... Je suis bien votre amie..... Daignez....

MADAME LARCIS.

Ah! Madame, ma pauvre fille aînée sur qui vous sçaviez que je fondois toutes mes espérances, la plus belle, la plus aimable enfant....

MADAME DURCÉ.

Eh bien! Madame, je n'ose..... Votre fille aînée...... Auriez-vous eu le malheur de la perdre?

MADAME LARCIS.

Hélas! Madame, autant vaut, & peut-être aurois-je un chagrin moins cuisant, & plus fait pour être adouci par le temps, si elle n'étoit plus.

MADAME DURCÉ.

Ah! bon Dieu!..... Je ne devine pas.... Que lui est-il donc arrivé?

MADAME LARCIS.

Jugez en, Madame, elle sort de la petite vérole la plus affreuse qu'on ait jamais eu.

MADAME DURCÉ.

Y a-t-il encore quelque danger? ou cette cruelle maladie se seroit-elle attachée à quelques parties du visage délicates & marquantes, comme les yeux, le nez?

MADAME LARCIS.

Non, Madame, & même sa santé n'en est point du-tout altérée, elle se porte le mieux du monde; mais vous sçavez comme elle étoit belle, comme j'étois flattée de sa beauté.

MADAME DURCÉ.

Et vous aviez raison; j'enviois de bonne foi votre bonheur, car la beauté est si un prétieux trésor dans une femme, que je ne mets rien à côté.

MADAME LARCIS.

Eh bien, Madame, ce teint de lys & de roses, ces traits que l'Amour même avoit pris soin de former, & dont la délicatesse & l'accord enchanteur la rendoient aussi jolie que belle, tout cela est moissonné, Madame; elle est laide maintenant..... autant...... Ah! Madame, quel malheur pour une Mere!...

MADAME DURCÉ.

Je le sens comme vous, Madame, car sans la beauté, à présent plus que jamais, comment

regarde-t-on une femme? comment est-elle desirée, considérée? quelle ressource a-t-elle? Vous n'avez jamais éprouvé ces chagrins-là, graces à la Nature qui vous a si favorisée.

MADAME LARCIS.

Madame, je crois que vous les avez ignorés encore plus que moi: il est vrai qu'une jeune personne très-laide, n'a d'autre parti à mon gré que celui de se cacher dans le fond d'un Couvent, & d'y gémir toute sa vie de la perte qu'elle a faite, car elle est sans remede.

MADAME DURCÉ.

Cela est affreux, cruel, mais je suis de votre avis; & Mademoiselle votre Fille, comment soutient-elle ce malheur?

MADAME LARCIS.

Ah! Madame, elle n'a que trop de courage, & son détachement sur la perte de sa beauté, me confond, me désole même dans certains momens. Croiriez-vous qu'elle pousse sa fermeté jusqu'à l'entêtement? Tous ses discours ne tendent qu'à vouloir me persuader que ce désastre affreux de tous ses charmes est un bonheur pour elle, & c'est moi-seule qu'elle oblige de sentir tout le chagrin qu'elle devroit en avoir.

MADAME DURCÉ.

Voilà bien de la philoſophie pour ſon âge, mais quand elle aura quelques années de plus, & qu'il ſera queſtion de paroître c'eſt alors qu'elle connoîtra toute la perte qu'elle a faite; les femmes lui pardonneront, mais les hommes lui feront ſentir par leur indifférence, leur froide politeſſe & leurs bruſques procédés, qu'une femme laide eſt un être qui n'a point de rang dans la Nature, ni de place dans le Monde.

MADAME LARCIS.

Préciſément, voilà ce qui en eſt, & ce que ma Fille ne veut pas ſe mettre dans la tête; auſſi comme il ne faut plus qu'elle penſe à ce monde, je voudrois l'amener doucement au parti de ſe faire Religieuſe, car je l'aime aſſez pour ne vouloir pas que ce monde la rende malheureuſe. Madame, je vais la faire venir, tâchez de m'aider adroitement à lui perſuader cette retraite raiſonnable, comme le ſeul parti qui lui reſte.

MADAME DURCÉ.

Volontiers, mais vous ſçavez que nous avions un projet de mariage entre elle & mon fils; vous n'y penſez donc plus?

MADAME LARCIS.

Comment y penſerois-je encore, après le

malheur de ma Fille! Votre Fils, je le ſçais, paroiſſoit avoir du goût pour elle, qui ſera bientôt détruit quand il la verra, ainſi....

MADAME DURCÉ.

Je le crois comme vous, & il eſt très-ſage à nous de ne point expoſer des enfans, en les mariant, à ſe déteſter l'un ou l'autre dès le premier jour; le mariage dans la ſuite ne produit que trop tôt ce triſte effet.

MADAME LARCIS.

Pour ne point perdre de vue votre alliance qui m'honore, Madame, j'ai ma Fille cadette qui n'a qu'un an moins que cette aînée, & ſi vous imaginez que Monſieur votre Fils.... Elle n'eſt point mal, ſans être tout ce qu'étoit ſa Sœur, ainſi.... dès demain je la fais ſortir du Couvent & prendre auprès de moi la place de ſa Sœur, qui, j'eſpere, prendra la ſienne.

MADAME DURCÉ.

C'eſt fort bien penſé: mon Fils même, entre nous, m'a paru aſſez indécis, & le malheur de l'aînée le fera bien aiſément pencher pour la cadette; d'ailleurs, comme vous deſirez que cette aînée ſoit Religieuſe...

MADAME LARCIS.

Ah! je vous en prie, Madame, je vais vous

la faire venir, tâchez sans affectation de la déterminer à prendre ce parti, je vous aurai les plus grandes obligations.

*(Elle appelle):*

Mademoiselle Larcis.

## SCENE II.

MADAME LARCIS, MADAME DURCÉ, MADEMOISELLE LARCIS.

MADEMOISELLE LARCIS, *très-gaaiment & en sautant.*

Me voilà, Maman.... (*A Madame Durcé*). Ah! Madame, je ne vous sçavois pas là; votre santé me paroît bonne.

MADAME DURCÉ.

Très-bonne, Mademoiselle, je reviens de ma Terre, & je n'apprens que dans le moment le fâcheux, le cruel, le détestable accident qui vous est arrivé.

MADEMOISELLE LARCIS *s'assied.*

Ah! Madame, ce n'est rien que cela, j'en suis déja toute consolée, & pourvu que Maman,

mes Parens & tous mes Amis ne m'en aiment pas moins, je vous assure que je n'y penserai plus du-tout dans quelques jours.

MADAME DURCÉ.

Vous avez du courage, ma chere amie, & c'est bien fait. Surement toutes les personnes que vous venez de nommer là, ne diminueront rien de leur affection pour vous ; mais attendez-vous à trouver un monde qui n'est pas si affectueux, qui vous fera essuyer bien des désagrémens, & vous rappellera à chaque instant la perte que vous venez de faire. Il veut qu'on soit belle, ou au moins jolie ; vous réunissiez ces deux avantages, il le sçavoit deja, & il vous mortifiera d'autant plus ce monde, que c'étoit un engagement que la Nature vous avoit fait prendre avec lui : par votre malheureuse avanture, vous lui manquez de parole ; ce n'est pas votre faute ..... J'en conviens ..... Mais enfin .....

MADEMOISELLE LARCIS.

Enfin, Madame, si ce monde ne me trouve plus à son gré, je me passerai de le voir ; je me renfermerai dans un petit cercle d'honnêtes gens qui comptent le cœur & l'esprit pour quelque chose, & qui nous font grace des agré-

-mens de la figure, comme un mérite passager & qui ne dépend pas de nous.

*(Elle se leve & va chercher son ouvrage.)*

MADAME LARCIS *bas à Madame Durcé.*

Comment la trouvez-vous?

MADAME DURCÉ.

Mais, comme vous, bonne à faire une Religieuse ....

*(à Mademoiselle Larcis assise.)*

Ma chère enfant, j'ai eu la petite vérole précisément à votre âge, & dès ce temps-là je sçavois déjà un peu comme le monde pense; j'en fus si peu marquée, qu'au bout de trois mois, on doutoit si j'avois eu cette maladie, & on me le demandoit.

MADEMOISELLE LARCIS.

Cela est fort heureux, Madame: ah bien, moi, je ne laisserai point les gens dans cette incertitude, & me voilà débarrassée d'une pareille question.

MADAME DURCÉ.

Assûrement, mais je voulois vous dire qu'avant de sçavoir comment me traiteroit cette maladie, je m'étoit bien promise que si elle me faisoit un certain ravage, je me retirerois pour la vie dans un Couvent, plutôt que de

m'exposer à tous les désagrémens journaliers qu'on essuie à un certain degré de laideur.

---

## SCENE III.

MADAME LARCIS, MADAME DURCÉ, MADEMOISELLE LARCIS, M. DURCÉ, *qui entre sans être vu, & se cache derrière un Paravent pour écouter.*

MADEMOISELLE LARCIS *à Madame Durcé.*

J'ENTENS, Madame; ce que vous auriez fait est un avis que vous me donnez sur ce que je devrois faire; vous me trouvez donc bien laide, bien affreuse...

MADAME DURCÉ.

Mais, non... Je ne dis pas cela...

MADAME LARCIS.

Ah! Madame, vous êtes trop polie pour le dire, mais ma Fille se rendra elle-même justice, elle sçait bien ce qui en est.

MADEMOISELLE LARCIS.

Oui, Maman, je le sçais; je sçais qu'avant ma petite vérole, j'étois jolie, très-jolie, belle même; maintenant que je ne le suis plus, il

m'eſt permis de dire que je l'étois; voila déjà un petit avantage que je n'aurois pas ſans ma maladie; mais il y en a bien d'autres qui doivent réſulter de la perte que j'ai faite de ma beauté.

MADAME LARCIS.

Et quels ſont-ils? Pour moi, je ne les imagine pas.

MADEMOISELLE LARCIS. (*Impromptu.*)

D'abord, j'aurais peut-être été vaine, orgueilleuſe, coquette.... Que ſçait-on?.... D'ailleurs, cette beauté dont on fait tant de cas dans le monde *eſt-elle toujours donnée aux perſonnes pour faire leur bonheur?*

MADAME LARCIS.

On peut, avec ce merite-là, tout eſperer, tout entreprendre, enfin prétendre à tout; & puis le plaiſir de ſe voir adorer à chaque pas, à chaque minute par tous les yeux, de voir tous les cœurs voler au tour de vous, s'empreſſer à vous rendre de ſinceres hommages....! Ah! ma Fille.....

MADEMOISELLE LARCIS. (*Impromptu.*)

Eh bien, Maman, voilà le brillant côté que vous m'offrez, dans ce qui peut arriver à une belle perſonne; mais entre mille peut-être qu'il y a à Paris, combien y en a-t'il que cette

même beauté a rendu, rend, & rendra malheureuses. L'envie qu'elle excite, la jalousie qu'elle inspire, l'yvresse qu'elle produit, les sottises qu'elle vous met toujours à portée de faire par les sollicitations perpetuelles & dangereuses auxquelles elle vous expose; ah! Maman, vous le sçavez mieux que moi, que de femmes ou perdues de réputation, ou esclaves, qui ne doivent leur malheur qu'à leur beauté! *Eh bien, moi, je ne craindrai plus du-tout cela.*

MADAME LARCIS *à Madame Durcé.*

Vous l'entendez, Madame, & vous voyez que je vous ai dit vrai; voilà comme elle se console, cela n'est-il pas désolant? *(A sa Fille.)* Et vous comptez donc avec ce beau raisonnement-là rester dans le monde, & pouvoir supporter les chagrins qui vous y attendent?

MADEMOISELLE LARCIS. *(Impromptu.)*

Assurément, Maman, si votre tendresse pour moi veut bien me conserver les moyens d'y rester, mon Dieu, comptez que je n'y aurai pas tant de chagrin, par la façon dont j'y vivrai; j'y resterai dans ce monde, sans desirer de déparer ses assemblées, ses spectacles, ses promenades, ses beaux cercles, & *ce sera encore un avantage que je tirerai de mon prétendu malheur.*

MADAME LARCIS.

Elle ſe fait des avantages de ce qui devroit la déſeſpérer, quel entêtement!

MADEMOISELLE LARCIS (*Impromptu.*)

Mais, ma chère Maman, pourquoi appellez-vous cela de l'entêtement? au-lieu de perdre mon temps à préſenter ma figure dans tous ces endroits, après en avoir déja trop perdu à une toilette fort longue; avec de bons livres je me formerai le cœur & l'eſprit, je m'apprendrai tout plein de choſes dont je n'aurois jamais rien ſçu, car une belle femme ne ſçait qu'être belle, & voilà toute ſon occupation, ce qui fait ſouvent qu'elle ne ſçait qu'être ſotte: voyez ſi je n'ai pas maintenant à me louer de la Providence, qui a bien voulu m'ôter tout ce qui auroit pu me rendre ſotte ou malheureuſe, *& peut-être toutes les deux à la fois.*

MADAME LARCIS.

Et un mari, Mademoiſelle, car enfin dans ce monde il faut ſe marier.

MADEMOISELLE LARCIS. (*Impromptu.*)

Un mari! oh! tous les maris qui ſe préſenteront ſeront pour ma Sœur; que vous faites ſortir du Couvent; *je ne me marirai point moi.*

## SCENE IV.

MADAME DURCÉ, MADAME LARCIS, MADEMOISELLE LARCIS, M. DURCÉ *sortant de derrière le Paravent.*

M. DURCÉ *avec une tendre vivacité.*

Vous ne vous marirez point, Mademoiselle, & que sont donc devenus les projets que ma Mere & Madame ont formés de nous unir ensemble?....

MADAME LARCIS.

Ah! Monsieur, où étiez-vous donc?

M DURCÉ.

Derrière ce paravent, Madame, où j'ai entendu avec le plus grand plaisir tout ce que Mademoiselle vient de dire; j'en suis ravi; oui, son ame est celle qu'il faut à la mienne; & loin que la petite vérole l'ait enlaidie à mes yeux, je la trouve plus belle qu'auparavant, mais d'une beauté qui ne peut changer qu'en augmentant. Ah! ma mere, ah! Madame, dites, pensez tout ce que vous voudrez, mais vous en êtes convenues, & je n'aurai jamais d'autre femme, si Mademoiselle veut bien accepter ma main,

main, en connoiſſant le peu de cas que je fais de la figure, & l'avantage raiſonnable que je donne ſur elle aux qualités du cœur & aux grace de l'eſprit.

MADEMOISELLE LARCIS.

Mais, Monſieur, regardez-moi bien.... Je ſuis ſi laide, qu'en vérité je ne peux pas croire.... Allons, je vous aime trop pour conſentir que vous ayez une femme ſi laide....

M. DURCÉ.

Et moi, je vous aime trop pour me prêter jamais à en avoir une autre.

MADAME DURCÉ.

Qu'en dirons-nous? Madame.

MADAME LARCIS.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame.

MADAME DURCÉ.

Si vous me permettez d'ouvrir un avis, mon Fils eſt vrai, je le connois, & dès que Mademoiſelle votre Fille peut faire ſon bonheur, je vous demande votre conſentement à ce mariage, en lui donnant le mien.

MADAME LARCIS.

C'eſt une affaire faite, Madame, à laquelle je ne m'attendois pas, je vous l'avoue.

M. Durcé.

Eh bien, Mademoiselle, après cela puis-je me flatter de vous obtenir aussi de vous-même ?

Mademoiselle Larçis.

Je vous ai, Monsieur, bien des obligations de pouvoir m'aimer encore malgré mon petit accident, dont on a voulu me faire un monstre; vous m'enhardissez à être laide par votre propre courage : puisque vous voulez bien m'épouser, il ne me convient plus de faire la petite cruelle; mais il me restera toute ma vie le desir de m'acquitter envers vous de tout ce que vous doit ma reconnoissance; vous me prouvez en ce moment, comme je le pensois déja, que.....

*Fin du seizième Proverbe.*

# LA
# PIÉCE DE VERS,
## PROVERBE XVII.

## ACTEURS.

| | |
|---|---|
| Monsieur DANDINO. | *Pensionnaires à l'Académie, de dix-sept à vingt ans.* |
| Monsieur LONGCHAMP. | |
| Monsieur BEAUPRÉ. | |
| Monsieur SAINT-PAUL. | |

Monsieur COURENCEL, *Maître de l'Académie.*

*La Scene est dans la Chambre de Monsieur Longchamp, où il y a une Table préparée pour un Déjeuné de cinq Personnes. L'Action se passe à dix heures du matin.*

# LA
# PIECE DE VERS,
## OU
# LE DÉJEUNÉ, *DES ACADEMISTES.*
## PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

LONGCHAMP *seul.*

Allons, voilà mon déjeuné prêt, voyons donc s'ils veulent venir; les petits pâtés vont être froids, & les huitres vont être chaudes. (*Il appelle dans le Corridor*): Beaupré, Saint-Paul. (*On entend répondre.*) Allons, allons.

## SCENE II.

M. LONGCHAMP, M. SAINT-PAUL, M. BEAUPRÉ.

M. SAINT-PAUL.

Me voilà.

M. BEAUPRÉ.

Et moi aussi. Eh bien? Peste, voilà un déjeuné dans toutes les formes; il me paroît que tu fais les choses grandement.

M. LONGCHAMP.

Messieurs, ne nous moquons point; je les fais de bon cœur, voilà tout.

M. SAINT-PAUL.

Oh! pour cela, nous te rendons justice, tu n'es pas comme ce petit vilain Dandino, qui s'est plus fait tirer l'oreille avant-hier, pour nous donner un mauvais cervelas & une bouteille de vin; où est-il donc, ce Docteur-là?

M. BEAUPRÉ. *(Impromptu.)*

Oui, docteur, tu as raison de l'appeller ainsi; s'il ne l'est pas, il le fait beaucoup tou-

jours; il parle de Prose, de Vers, de Piéces de Théâtre, d'Ouvrages nouveaux, *comme s'il étoit Académicien, il ne pense pas qu'il n'est qu'Académiste.*

M. LONGCHAMP.

Il a un amour propre insoutenable.

M. BEAUPRÉ.

Est-ce que nous ne pourrions pas trouver l'occasion de l'humilier un peu?

M. SAINT-PAUL.

Je le voudrois pour beaucoup. A propos, Longchamp, t'a-t-il dit qu'il fait une Tragédie?

M. LONGCHAMP.

Oui, il m'a assuré même que ce seroit du Voltaire au moins, tout ce qui le fache, c'est qu'il craint que les Comédiens n'ayent pas assez de talens pour jouer sa Piéce, car il les traite tous & en plein parterre, de mal-adroits & de Comédiens de campagne. Mais chut, *le voici, & Monsieur Courencel notre Maître.*

---

## SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DANDINO, M. COURENSEL.

M. LONGCHAMP, *à Messieurs Dandino & Courensel.*

AH ! Messieurs, soyez les bien arrivés ; allons, mettons-nous à table toute de suite, car il y a une demie-heure que le déjeuné vous attend. (*Ils se mettent tous à table, & mangent.*)

M. COURENSEL.

Allons, Messieurs, ma foi, je vous apporte un bon appetit, car je viens de la plaine où j'ai travaillé un cheval diabolique, qu'une Dame de condition qui a pensé mourir, veut que je lui dresse pour se promener doucement pendant sa convalescence.

M. SAINT-PAUL.

Elle choisit bien ses montures, cette Dame-là, à ce qu'il me paroît.

M. DANDINO.

J'en ai hier monté un au Bois de Boulogne ; qu'un de mes amis veut acheter d'un Maquignon ; je défie bien que le vôtre soit plus terri-

ble, & pour cela le Maquignon le donne à très-bon compte; eh bien, cet animal-là, sous moi, est devenu un vrai mouton.

M. BEAUPRÉ.

Oh! vous, M. Dandino, vous avez un art tout particulier pour venir à bout des choses les plus difficiles; *encore trois mois de manège, je gage que vous serez le premier Ecuyer de France, à votre avis s'entend.*

M. SAINT-PAUL.

Oui, mais cela sera d'autant plus surprenant, qu'en même temps Monsieur Dandino deviendra aussi le premier Poëte de l'Europe.

M. DANDINO. (*Impromptu*)

Vous plaisantez, Messieurs, mais enfin vous avouerez qu'il y a des personnes qui saisissent plus promptement les choses,..... qui ont de certaines dispositions à tout; *une certaine intelligence précoce* ....

M. COURENSEL.

Il est vrai que Monsieur Dandino dompteroit le cheval d'Alexandre s'il revenoit au monde; oh! je réponds qu'il sera homme de cheval plus qu'on ne l'imagine, s'il continue.

M. LONGCHAMP.

Et votre Tragédie, Monsieur Dandino, où en est-elle?

M. DANDINO.

J'en suis au quatriéme Acte, & je tiens le cinquiéme.

M. LONGCHAMP.

Nous l'aurons donc cet hyver? Monsieur Courensel, cela va illustrer votre Académie, & ....

M. COURENSEL.

Monsieur fait très-bien de s'occuper l'esprit; c'est une belle chose qu'une Tragédie; cependant je ne vous le cacherai pas, je ne me soucie guères que mon Académie s'illustre par-là.

M. DANDINO.

Et pourquoi donc, je vous prie?

M. COURENSEL.

Ma foi, c'est que j'ai peur que les Parens ne s'imaginent que l'on donne chez moi dans le bel esprit; que mes Écoliers, au-lieu de s'occuper de toutes les choses utiles qu'ils doivent apprendre ici, s'amusent à faire des Vers & des Tragédies; cela débauche l'esprit, & le rend souvent incapable d'autres applications solides: enfin on sçait dans le monde que ceux qui font le mieux des Vers, ne sont pas ceux qui montent le mieux à cheval; & des faiseurs de Tragédie chez moi pourroient me faire tort.

M. DANDINO.

Mais, Monsieur, voilà Monsieur Longchamp qui est un de vos plus forts écoliers en tour, & cependant on sçait qu'il fait très-joliment des Vers.

M. LONGCHAMP. (*Impromptu.*)

Moi, Monsieur Dandino, je ne m'amuse qu'à faire quelques petites Piéces fugitives qui ne demandent aucune tenûe, aucune application ..... Vous sçavez que j'appelle ces petits Ouvrages-là des miettes, au-lieu qu'une Tragédie c'est un gros pain de cinq livres *qui est capable de rassasier toute une maison.*

M. DANDINO.

Oh! Monsieur Courensel, soyez tranquille, ma Tragédie me coute si peu à faire, qu'elle ne nuit point à mes autres occupations; j'en suis à la fin, & je vous assure d'honneur, que je ne me suis pas encore apperçu avoir travaillé un moment.

M. BEAUPRÉ.

Cela est possible, vous la faites peut-être de mémoire?

M. DANDINO.

Comment, de mémoire?

M. BEAUPRÉ.

Oui: comme vous allez tous les jours au Spectacle, & que vous déclamez beaucoup de Tragédies dans votre chambre, votre mémoire se meuble de tout plein de Vers tragiques; vous vous en ressouvenez, & les écrivez comme de vous, en changeant quelques émistiches; on a connu beaucoup de jeunes gens qui se sont crûs Auteurs à aussi bon marché que cela.

M. DANDINO.

Allons, vous voulez plaisanter, Monsieur Beaupré, vous verrez que ma Tragédie est toute neuve, qu'elle ne ressemble à rien, & que jamais, peut-être, on n'en verra de pareilles.

M. SAINT-PAUL.

Oh bien! pour cela, par exemple, je le croirois assez.

M. COURENSEL.

Mais, Monsieur, avant que d'entreprendre un si grand Ouvrage est ce que vous ne vous êtes pas essayé à faire quelques petits Vers de société.... quelques petites Piéces courantes, qui se disent plus aisément en compagnie, que toute une grande Tragédie qui est bien longue?...

M. DANDINO.

Si, j'en ai fait quelques-uns de ces Vers-là, en mettant les bottes; mais je ne fais pas de cas de ces sortes d'Ouvrages; c'est de la misère en fait de Poësie, & cela ne donne point d'étendue, de ressort au génie.

M. LONGCHAMP.

Peut-être, Monsieur Dandino, mais on s'en amuse...

M. DANDINO. *(Impromptu.)*

Monsieur, quand je dis cela, je n'entens point parler des petits Vers que vous faites, *ils sont charmans.*

M. COURENSEL *à M. Longchamp.*

Vous nous en avez récité que j'aimerois mieux avoir faits que toutes les Tragédies de Corneille; en avez-vous quelques-uns de nouveaux? Régalez-nous en.

M. LONGCHAMP.

J'ai une petite Pièce que j'ai fait hier matin, mais je serois bien embarrassé de m'en ressouvenir... Je vais voir si je l'ai dans ma poche, le brouillon ou la copie. *(Il cherche dans ses poches.*

M. BEAUPRÉ.

Ah! voyez, je serai charmé de l'entendre.

M. SAINT-PAUL.

Et moi aussi; vos vers sont délicats, légers, agréables, & présentent toujours de jolis tableaux, enfin ils n'ont rien de cette pésanteur scholastique qu'on trouve souvent dans certains rimailleurs. (*Il prend la bouteille.*) Allons, Monsieur Dandino, buvons un coup.

M. LONGCHAMP, *après avoir cherché dans ses poches.*

Je ne les trouve point, je les aurai perdus; ma foi, en tout cas, ce n'est pas grande perte; Messieurs, ce sera pour une autre fois.

M. COURENSEL.

Oh! cherchez bien dans toutes vos poches.

M. LONGCHAMP.

C'est inutile, ils seront tombés surement en tirant mon mouchoir.

M. DANDINO.

Si vous voulez, Messieurs, je m'en vais pour vous dédommager de mon mieux, vous faire part d'une petite Piéce de Vers que vous ne connoissez surement pas, & qui ne vous paroîtra peut-être pas tant sotte, ni si pésante que celle de ces rimailleurs dont parle Monsieur de Saint-Paul.

M. COURENSEL.

Ah! voyons; elle est de vous?

M. DANDINO.

Vous allez voir ce que c'est d'abord.

*(Il tire un papier de sa poche, & lit)* :

*LES DEUX AMOURS.*

M. COURENSEI.

Le titre est galant.

M. SAINT-PAUL.

Ecoutons.

M. DANDIDO *lit:*

*Quoiqu'aussi fou qu'en amour on peut l'être,*
*Quand on n'est pas en effet libertin,*
*Malgré cela, l'Amour m'a fait connoître*
*Que sur l'estime il fonde son destin.*
*Plaisirs grossiers sont de peu de durée,*
*Pourquoi? C'est qu'ils ne vont pas jusqu'au cœur,*
*L'Amour durable a l'ame timorée,*
*L'Amour qui fuit permet tout sans pudeur.*
*J'aimois Cloris, tendre quoique novice,*
*Son cœur ému dirigeoit son esprit,*
*Ou son esprit adroit sans artifice*
*Empêchoit que son cœur trop tôt ne la surprît,*
*Un doux baiser refusé sans colère*
*En desirant me rendoit satisfait,*
*Entreprendre au-delà, c'eût été lui déplaire,*
*J'étois content d'un plaisir imparfait.*

*Tout est changé, Cloris vive & coquette*
*Ne m'a laissé de ma simple Cloris*
*Que les attraits, encore à sa toilette*
*Elle en ternit les roses & les lys;*
*Propos joyeux & léger badinage*
*A son esprit donnent un vif essor,*
*On me permet de cesser d'être sage,*
*Ce que je veux je l'obtiens sans effort,*
*Je suis heureux, & je ne sçais si j'aime;*
*Cloris coquette enchante mes esprits,*
*Mais, pour mon cœur, ah! qu'il n'est plus le même!*
*Du changement j'ai lieu d'être surpris.*
*Oh! ma simple Cloris, qu'êtes-vous devenue?*
*Vous m'avez du plaisir trop permis le chemin;*
*Reprenez, s'il se peut, votre fierté perdue,*
*J'avois plus de plaisir à vous baiser la main.*

Eh bien, comment la trouvez-vous?

M. COURENSEL.

Charmante, en verité, charmante.

M. BEAUPRÉ.

On ne peut pas plus délicatement parler d'amour.

M. SAINT-PAUL.

Et la chute en est ravissante.

M. LONGCHAMP *bas à M. Courensel.*

C'est ma Piéce de Vers que je voulois vous lire; il l'a trouvé apparemment hier matin aux Thuil-

Thuilleries, où je me suis promené, & où elle sera tombée.

M. Courensel *bas à M. Longchamp.*

C'est bon à sçavoir. Voyons un peu...... Monsieur Dandino, c'est surement vous qui avez fait ces Vers-là, recevez-en mon compliment.

M. Dandino.

Je suis fort aise qu'ils soient de votre goût.

M. Saint-Paul.

Il y regne une facilité dont je ne vous croyois pas capable, malgré la bonne idée que j'ai de votre Muse.

M. Dandino.

Il est vrai qu'ils sont assez jolis.

M. Beaupré.

Si jolis, qu'il faut que vous nous disiez au vrai, si c'est vous qui les avez faits.

M. Dandino.

Vous les trouvez donc bien?

M. Courensel.

Oui, mais je doute qu'ils soient de vous; je vous en demande pardon.... Mais.... Ils ont une certaine finesse....

M. Beaupré.

J'en douterai aussi, si vous ne nous dites positivement ce qui en est.

M. DANDINO.

Eh! Messieurs, tout comme il vous plaira, si vous me forcez pourtant de dire la vérité.

M. SAINT-PAUL.

Eh bien, vous nous direz qu'ils sont d'un autre, n'est ce pas?

M. COURENSEL.

Non, dites-nous qu'ils ne vous ont pas beaucoup couté, cela nous conservera dans le doute, & vous empêchera.....

M. DANDINO.

Vous êtes singuliers, & je le vois, très-peu prévenus en ma faveur; enfin, Messieurs, personne de vous ne les connoît, les voilà......

*(Il donne son papier.)*

M. COURENSEL *prend le papier, & l'examine.*

Et copiés d'une très-belle écriture.

M. DANDINO.

Il faut être vrai, ce n'est pas la mienne..... Mais si je vous en montrois le brouillon, que penseriez-vous?

M. SAINT-PAUL.

Je penserois.... Je penserois... Ma foi, j'en douterois encore....

M. DANDINO.

Quelle prévention! Elle me pique. Eh bien, Messieurs, le voilà le brouillon.

M. LONGCHAMP.

Eh! Messieurs, pourquoi voulez-vous que Monsieur Dandino n'ait pas fait ces Vers-là? Je les ai bien faits, moi.

M. COURENSEL *prend le brouillon de M. Dandino.*

Comment! Il est possible..... Voyons.... Oui, voilà l'écriture de Monsieur Dandino, elle-même.

M. LONGCHAMP *à M. Dandino.*

Monsieur, pardonnez-moi, si je me déclare l'Auteur de ces Vers comme vous, car on vous poussoit de façon à vous les faire adopter par complaisance; tenez.... voilà mon brouillon aussi que je retrouve heureusement pour vous, Monsieur Dandino. Messieurs, confrontez-le avec la Piéce; Monsieur ou moi, nous cherchons à vous tromper.

M. BEAUPRÉ *qui a pris le brouillon de M. Longchamp.*

Le brouillon de Monsieur Longchamp est totalement conforme à la Piéce. Ah! ah! Monsieur Dandino.

M. DANDINO.

Messieurs, il me semble que je n'ai rien dit sur cela d'assez positif, pour que vous imaginiez que j'aye voulu m'approprier ce petit Ouvrage;

il est vrai que j'ai trouvé hier ces Vers, & puisqu'ils sont à vous, Monsieur Longchamp, je vous les rends.

M. COURENSEL.

Et ce brouillon que vous en avez fait, à quel dessein?

M. DANDINO.

Ah! ce brouillon? J'avois dessein d'y changer quelques mots, mais je n'ai trouvé rien à corriger, après quelques ratures, & voilà d'où vient ce brouillon.

M. COURENSEL.

Ma foi, vous alliez nous persuader à *tous* que ces Vers étoient de vous, vous vous le persuadiez vous-même; mais par l'événement du brouillon, nous voyons que......

*Fin du dix-septième Proverbe.*

# LE
# MALHEUR
# IMPRÉVU,
## PROVERBE XVIII.

# ACTEURS.

Monſieur DESLANDES, *Oncle de Monſieur Briſſon.*

Monſieur BRISSON, *jeune homme de vingt ans.*

Monſieur VILLIERS, *jeune homme de même âge.*

*La Scene eſt dans le Cabinet de Monſieur Villiers, Avocat, Pere du jeune homme, & qui eſt à la campagne. L'Action ſe paſſe à cinq heures du ſoir.*

LE

# MALHEUR IMPRÉVU,

## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

M. BRISSON, M. VILLIERS *à un Bureau, & travaillant sur des Livres de Droit.*

M. BRISSON.

BON jour, mon ami : diantre, te voilà bien occupé, est-ce que tu es devenu homme de Cabinet ?

M. VILLIERS.

Oui, mon ami, & très-sérieusement.

M. BRISSON.

Je le vois bien. (*Il examine les Livres qui sont sur le Bureau*). La Coutume de Paris,

l'Ordonnance, voilà du sérieux effectivement; & tu as donc laissé là ton Moliere, ton Corneille & ton la Fontaine?

M. Villiers.

Oh! oui, je t'assure, & pour long-temps; ces Messieurs-là sont très-bons pour des momens de récréation, ou pour quelqu'un assez riche pour pouvoir ne s'occuper que des Belles-Lettres? mais j'ai fait des réflexions, il faut que je prenne un état, mon pere n'a point de fortune, il n'a que sa profession d'Avocat qui le fait vivre honnêtement. Je me suis décidé pour cet état, je veux me livrer à toute l'application qu'il demande: mon ami, il faut penser solidement, voilà l'âge & le moment.

M. Brisson.

Oh! ma foi, moi, je suis reçu Avocat; & c'est assez; je tiens compagnie à mon oncle, qui vit avec moi comme un bon frere, qui m'aime à ne pouvoir se passer de moi, surtout depuis que ses infirmités l'empêchent souvent de sortir; je m'amuse à la maison avec lui à des lectures qui nous plaisent, sans trop m'embarrasser de ce que je deviendrai, je suis naturellement paresseux, ma foi, il en arrivera ce qui pourra.

M. VILLIERS.

Tout cela est fort bon, mais ne trouve pas mauvais que je ne suive pas ton exemple; d'ailleurs ton oncle n'a que toi d'héritier, il te laissera du bien, mais moi..... il faut que je pense sérieusement à travailler pour vivre, je n'ai déjà fait que trop de sottises, trop perdu de temps.

M. BRISSON.

Et comment! tu ne m'as jamais fait de pareilles confidences; mais, à propos, ton pere ne va-t-il pas venir? Je n'aime pas à le trouver ton pere, il est si sévere, il me fait si mauvaise mine quand je viens te voir, que je n'y viens pas aussi souvent que je voudrois.

M. VILLIERS.

Il est vrai qu'il n'est pas si bon, ni si complaisant pour la jeunesse que ton cher oncle que j'aime de tout mon cœur; mais n'aye pas peur, mon pere est à la campagne jusqu'à demain.

M. BRISSON.

Oh bien, puisque c'est comme ça, nous irons promener ensemble.

M. VILLIERS.

Volontiers.

M. Brisson.

En attendant, conte-moi donc les sottises que tu te reproche de si bonne foi.

M. Villiers.

Oui, ce sont des sottises, le mot n'est pas trop fort, tu vas en juger. Avant de faire mon Droit, c'est-à-dire, il y a trois ans, mon pere me consulta sur le goût que j'aurois, ou pour être Avocat, ou pour être Médecin, me disant alors que j'étois dans le moment de faire mes études de Droit, ou mon cours de Médecine; il appuya beaucoup sur l'état de Médecin, comme celui qui me tireroit le plutôt de pair, & me meneroit le plus promptement & avec plus de certitude à une fortune raisonnable, attendu, disoit-il, qu'avec une honnête hardiesse, de la figure & de la langue, on séduisoit bien du monde sans trop de science, & qu'ainsi on jouissoit de bonne heure dans cet état.

M. Brisson.

Eh bien, tu ne voulus pas être Médecin?

M. Villiers.

Si vraiment, j'y consentis, d'autant que d'un autre côté, il me fit une peinture très-rebutante de la profession d'Avocat, non pas sur l'honnêteté de cette profession, qu'il me peignit avec raison supérieure à toute autre, mais sur la lon-

gueur du temps que la réussite demande, sur la force du travail, & sur l'incertitude du succès.

M. BRISSON.

Tu voulus donc être Médecin; eh bien, qui est-ce qui t'en a empêché?

M. VILLIERS.

Qui est-ce qui m'en a empêché? Une bétise, une enfance, dont je rougis actuellement. Mon pere me voyant décidé de prendre le parti de Médecin, & qui ne perdoit point mon éducation de vue, me dit, oh ça, puisque tu veux être Médecin, il faut ramasser tous tes livres grecs qui t'ont servi dans tes Classes, afin que nous les repassions ensemble, & que je te rende un peu fort sur le grec, car il faut qu'un Médecin sçache du grec.

M. BRISSON.

Il avoit raison, presque tous les mots de Médecine en dérivent; eh bien?

M. VILLIERS.

Eh bien, j'avois vendu tous mes livres de Classe, & mes livres grecs par conséquent, pour jouer à la paume; mon pere, comme tu sçais, me donnoit si peu d'argent.

M. BRISSON.

Ce n'étoit pas ce qu'il faisoit de mieux; aussi mon oncle l'en désapprouvoit souvent.

M. VILLIERS.

Quand je sçus que mon pere vouloit que je lui représentasse les livres que j'avois vendus, craignant qu'en lui avouant le fait, il ne devint furieux contre moi, je ne voulois plus être Médecin.

M. BRISSON.

A quoi tient l'état d'un homme!

M. VILLIERS.

Et pour lui donner quelques raisons plausibles de mon changement de résolution, je lui dis deux jours après que j'avois fait des réflexions, que l'état de Médecin ne convenoit point à mon caractere; que passer ma vie à voir l'humanité souffrante, & tourmentée par des maux de toute espèce, feroit acheter trop cher à mon ame compatissante l'aisance que cet état me pourroit procurer. Il me crut, en me disant que j'étois un sot, & qu'avec cet ame-là dans le monde, je ne ferois jamais fortune; que sans cesser d'être honnête homme, il falloit avoir le cœur un peu dur pour se tirer d'affaire avec les hommes; mais qu'enfin il ne vouloit pas me contraindre. Vous serez donc Avocat, me dit-il, en ce cas, il faut prendre d'autres études, faire votre Droit, & travailler à extraire les Coutumes & les Ordonnances. Je consentis à

tout, pourvu qu'il ne fût pas question de revoir mes livres grecs. Les trois années que je faisois mon Droit, il me faisoit travailler dans ce petit cabinet, où il m'enfermoit avec les livres nécessaires à mon état futur; mais au-lieu d'étudier aucun de ces livres, je lisois Moliere, Regnard, Dancour, & tous les Théâtres comiques que je prenois tome à tome dans sa Bibliothéque; je dévorois ces livres, je faisois des projets, des plans de Comédie, de petites piéces de Vers, des Chansons, & je trouvois à tout cela des roses bien plus agréables à cueillir que tous les chardons de la chicane, & les épines de la Jurisprudence.

M. Brisson.

Enfin, comment as-tu pu te tirer de cet enchantement, & en venir à l'application sincère où je te trouve, de ces mêmes livres qui te dégoutoient?

M. Villiers.

Depuis quinze jours, il m'a pris l'ardeur la plus vive & la plus raisonnable, d'étudier ce qui pouvoit être utile à mon avancement, & d'abandonner tout ce qui pouvoit m'en distraire, & tu me trouve dans cette occupation avec la ferme résolution de ne la pas perdre de vûe.

M. BRISSON.

Vaut mieux, mon ami, je t'exhorte à continuer, & je te regarde d'avance comme un de nos plus célébres Avocats.

M. VILLIERS.

Oh! je le deviendrai, ou je mourrai à la peine, cela est bien décidé.

M. BRISSON.

Ma foi, moi, je ne ferai rien, je serai Philosophe, je me bornerai à ce que mon oncle me laissera, en jouissant des plaisirs de la Littérature & de la liberté.

M. VILLIERS.

J'en ferois peut-être autant si j'avois tes espérances, mais....

---

## SCENE II.

### LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE PORTIER.

LE PORTIER, *en remettant une lettre à Monsieur Villiers.*

MONSIEUR, voilà une lettre de la poste.

*(M. Villiers prend la lettre.)*

M. BRISSON.

N'est-ce pas là le Portier de ta maison?

M. VILLIERS.

Oui.

M. BRISSON *au Portier.*

Monſieur, ſi mon oncle vient, un homme d'un certain âge, un peu boſſu, vous lui direz que je ſuis ici. (*A. M. Villiers.*) C'eſt qu'il doit venir me reprendre ici, pour te voir & ton pere.

M. VILLIERS.

Eh bien, c'eſt bon. (*Au Portier.*) Dubois, vous entendez bien.

LE PORTIER.

Oui, Monſieur. (*Il ſort.*)

## SCENE III.

M. VILLIERS, M. BRISSON.

M. VILLIERS.

LA lettre eſt *en diligence*, elle vient de Pontoiſe où eſt mon pere, chez un de ſes amis, elle n'eſt pas de ſon écriture, qu'eſt-ce que cela veut dire? (*Il ouvre la lettre, & après avoir lû tout bas quelques lignes, il dit*): Ah Ciel! mon pere eſt mort!

M. BRISSON.

Comment, ton pere eſt mort?

M. VILLIERS.

Subitement... (*Il se trouve mal, & tombe dans un Fauteuil*).

M. BRISSON *prend la lettre & lit à voix basse:*

„Je suis obligé, Monsieur, de vous mettre „le poignard dans le cœur; votre pere est „mort hier au soir chez moi, d'un coup de „sang; je l'ai reçu entre mes bras, où il est „tombé en me parlant. Je sens toute votre „douleur, je voudrois la diminuer en vain; „ce sont de terribles coups, il n'y a que Dieu „& le temps qui puisse les adoucir."

J'ai l'honneur d'être....

M. VILLIERS *tout en larmes, revenu de son évanouissement.*

Ah! mon cher ami, quel malheur! Quelle perte pour moi! Que vais-je devenir? Sans fortune, sans état qui puisse y suppléer de long-temps ... Ah! bon-Dieu.

M. BRISSON *l'embrasse.*

Eh bien, mon cher ami, il ne faut pas te désespérer, tu es jeune, tu as bonne volonté, tu as des amis, ton pere en avoit, étoit estimé, tu trouveras des ressources.

M. VILLIERS. (*Impromptu.*)

Non, mon ami, un jeune homme.... à mon âge... entouré d'écueils, quelle confiance

finance puis-je inspirer? *Je ne vois que la misère, ou un travail mesquin, obscur & dégoutant, pour m'en tirer ... encore...*

---

## SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DESLANDES, *Oncle de M. Brisson.*

M. DESLANDES.

Ah! vous voilà donc tous deux, mes bons amis, je suis charmé... Mais...

M. VILLIERS.

Ah! Monsieur, vous me voyez dans un cruel moment.

M. BRISSON *à son Oncle.*

Son pere vient de mourir subitement à la campagne? *(il lui montre la lettre):* en voilà la nouvelle.

M. DESLANDES.

Quoi! mon pauvre ami, subitement? Qu'est-ce que la vie!

M. VILLIERS *sanglotant.*

C'est une chose affreuse, quand on y essuye de pareils chagrins . . . Messieurs, ah! mes amis, ne m'abandonnez pas ... Mon désespoir . . . J'ai perdu mon pere, je suis donc

maintenant tout ſeul, iſolé dans le Monde, abandonné à moi-même, ah! je ſuis perdu.

M. DESLANDES.

Perdu, mon cher ami, non, je vous aime comme mon neveu; venez vivre avec nous juſqu'à ce que vous ayez arrangé vos affaires, & pris un parti; ma maiſon, ma bourſe, mes conſeils, tout ce qui dépendra de moi eſt à vous; enfin vous ſerez auſſi mon neveu.

M. VILLIERS.

Vos offres, votre amitié, ſeroient bien capables de me conſoler, ſi quelque choſe pouvoit le faire; mais, ô Ciel! je perds mon pere au moment où ſa vie m'étoit plus néceſſaire que jamais . . . dans le temps où j'étois décidé à prendre le bon chemin . . . . Ah! ſans doute, la Providence veut faire autre choſe de moi, puiſqu'elle met en poudre par un ſi cruel événement, tous mes projets.

M. DESLANDES.

La Providence vous éprouve, voilà tout, mon cher ami, mais ne jugez pas mal de ſes deſſeins, elle ſe juſtifiera en vous inſpirant une bonne conduite.

M. VILLIERS.

Elle eſt toute juſtifiée, Monſieur, dans le moment même, par le deſſein qu'elle m'inſpi-

re, oui . . . . je n'ai pas de meilleur parti à prendre, & je le prendrai.

M. DESLANDES.

Et quel eſt-il?

M. VILLIERS.

C'eſt de me retirer du monde, & d'aller pleurer toute ma vie dans un Monaſtère, la perte irréparable que je viens de faire.

M. DESLANDES.

Parti violent, mon cher ami, que je n'approuverai pas; à ce deſſein, je ne reconnois pas le doigt de la Providence; je n'y reconnois que la ſenſibilité de vôtre ame, & les écarts du déſeſpoir.

M. VILLIERS.

Et pourquoi, Monſieur, ne voulez vous pas approuver? . . . . Si Dieu m'appelle à lui par un coup auſſi marqué, s'il veut me retirer du monde, où je vais être ſans reſſource, où je n'éprouverai que des peines & des dangers . . . . pourquoi ne voulez-vous pas que je me laiſſe conduire par ce trait de lumière que mon ame ſaiſit, & que ma raiſon & ma douleur m'ordonnent de ſuivre?

M. DESLANDES.

Parce que vous n'êtes pas aſſez à vous-même maintenant pour vous décider de vous-même;

fermez vos portes, venez chez moi, allons, dans vingt-quatre heures vous penſerez tout différemment, à préſent je n'ai rien ſur votre ſort à vous dire, vous n'êtes en état de rien entendre; venez, mon cher ami; *(à ſon neveu)*, allons, bonhomme, donne lui le bras, j'ai une voiture là-bas; allons, mes enfans...

M. VILLIERS.

Ah! Monſieur, je ſuis bien diſpoſé à profiter de vos avis, mais je doute fort que ni vous, ni le temps, puiſſiez venir à bout de me faire changer la raiſonnable, & je pourrois dire la ſainte idée de retraite que je viens de projetter.

M. DESLANDES *en ſortant.*

Nous verrons; nous verrons.

M. BRISSON *prend par les bras M. Villiers.*

Allons, viens, mon ami.

M. VILLIERS.

Tout ce que je vois, Meſſieurs, dans mon ſort, & qui pourra me décider dans mon projet, c'eſt que notre vie ne tient à rien, & que....

*Fin du dix-huitième Proverbe.*

LES

# PRÉJUGÉS,

## PROVERBE XIX.

# *ACTEURS.*

Mademoiselle LANCELOT, *jeune personne de dix-sept ans.*

Madame HUTIN, *Directrice de l'éducation de la jeune personne.*

Le jeune DORMOY, *âgé de dix-neuf ans.*

Monsieur DORMOY, *Oncle du jeune homme.*

Monsieur DEVAUX, *Frere de Mere du jeune Dormoy.*

*La Scene est dans le Sallon de Monsieur Dormoy l'Oncle, dans une Maison commune à lui & à Madame Hutin. L'Action se passe à onze heures du matin.*

# LES PRÉJUGÉS, PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

M. DORMOY, LE JEUNE DORMOY SON NEVEU.

M. DORMOY.

NON, mon cher Neveu, vous direz tout ce que vous voudrez, vous l'aimerez tant qu'il vous plaira, mais vous ne l'épouserez point ; je ne consentirai jamais que vous preniez pour femme une fille dont la naissance n'est pas légitime : nos usages, l'honnêteté de nos mœurs s'y opposent.

LE NEVEU.

L'honnêteté de nos mœurs! Mais, mon Oncle, trouvez-vous que nos mœurs soient honnêtes, quand elles rendent responsables, quand elles punissent injustement par une teinte de déshonneur, un enfant fruit de l'amour de deux personnes libres? Est-ce la faute de cet enfant, & n'est-il pas assez malheureux de ne point avoir de droit sur la fortune de ses pere

& mere, sans l'avilir encore injustement? Voilà en quoi nos mœurs manquent à l'honnêteté, à l'humanité, à la justice même: maudits Préjugés! faut il que vous teniez toujours la raison de l'homme dans vos fers?

M. DORMOY.

Déclame tant que tu voudras contre eux, mais ils sont reçus, & je n'en démordrai point; épouser une bâtarde, allons, cela n'est pas soutenable.

LE NEVEU.

Mais quand cette personne a une dot honnête, qu'elle est charmante de figure, qu'elle réunit aux vertus du cœur toutes les graces de l'esprit; tout cela ne dédommage-t'il pas bien de la légitimité qui lui manque? J'irai plus loin, je vous prouverai que dans nos préjugés même, qui, en cela, n'ont pas le sens commun, à fortune & à mérite égal, il est plus avantageux de s'unir à une fille naturelle, qu'à une légitime.

M. DORMOY.

Oh! te voilà, avec tes paradoxes, tu as bien l'esprit des jeunes gens d'aujourd'hui, qui ne doutent de rien.

LE NEVEU.

J'aurai tout ce qu'il vous plaira, mon Oncle, mais si je vous prouve ce que j'avance...

M. Dormoy.

Eh bien, voyons cela, je te prie.

Le Neveu.

De tous les préjugés qui nous obſédent, ne conviendrez-vous pas qu'un des plus terribles eſt celui qui nous force à regarder comme déshonorés, tous ceux qui tiennent par le lien de la parenté très-proche à un malheureux que la Juſtice a flétri?

M. Dormoy.

Oui, cela eſt encore un préjugé très-raiſonnable; par-là, les parens ayant un intérêt perſonnel & comme ſolidaire, de veiller à la bonne conduite les uns des autres, s'oppoſent mutuellement au déſordre qui pourroit, par l'action d'un ſeul d'entre eux, leur cauſer à tous un déshonneur général; par là, les familles ſe ſoutiennent, ſe ſecourent dans l'éducation de leurs petits parens, & ce préjugé que tu cherches à condamner, produit des biens infinis, ou empêche beaucoup de maux.

Le Neveu.

Un moment: oui, c'eſt un bien effectivement que cet intérêt de toute une famille à parer un déshonneur qui ſe communique du parent coupable à l'innocent; mais malgré les ſoins des parens honnêtes gens, combien de fois arrive-t'il dans les familles qu'un malheu-

reux parent devient criminel, sans qu'on ait rien à reprocher à tous les autres? L'homme est si caché & si pervers, quand il penche vers le mal, si prompt à l'exécuter!

M. DORMOY.

Je conviens que cela arrive quelquefois.

LE NEVEU.

Oh bien, si vous en convenez, convenez donc en même temps que si la bâtardise fait essuyer les désagrémens du préjugé qui prétend l'avilir, elle met au moins à l'abri d'un autre préjugé plus fort, & dont les effets sont plus cruels. Ainsi, mon Oncle, loin de mépriser Mademoiselle Lancelot pour être bâtarde, je voudrois l'être comme elle, je n'aurois pas plus qu'elle à craindre pendant toute ma vie d'être déshonoré par la mauvaise action de quelque proche parent.

M. DORMOY.

Ah! tu voudrois être bâtard, voilà un souhait assez singulier par exemple....

LE NEVEU.

Il est plus raisonnable que vous ne pensez; si je l'étois bâtard, d'abord vous ne me refuseriez pas votre consentement à un mariage d'où dépend le bonheur de ma vie.

M. DORMOY.

Oh bien, comme tu ne l'est pas, je te refu-

à ce consentement, n'en parlons plus. Que va-t'il me chercher avec son envie d'être bâtard!

LE NEVEU.

Cette envie n'est pas si déplacée en moi que vous l'imaginez, & puisque vous me refusez sur un préjugé ridicule, d'épouser la personne qui me convient d'ailleurs, vous me contraignez à rompre le silence sur un fait que je vous ai caché soigneusement, & qui va vous faire connoître que je ne dois pas être si difficile dans le choix d'une épouse, & que j'avois raison de desirer d'être bâtard.

M. DORMOY.

Que veux-tu dire? L'amour te fait-il perdre l'esprit?

LE NEVEU.

Non, mais il va me faire employer auprès de vous le seul moyen que j'ai de vous faire vaincre un préjugé, en vous apprenant que je suis victime d'un autre.

M. DORMOY.

Qu'est-ce que signifie tout ce verbiage? Je n'y entens rien.

LE NEVEU.

Vous allez y entendre, puisque vous m'y forcez: mais si je vous chagrine, croyez que ce n'est qu'à regret. Vous sçavez que j'ai un

frere à Lyon, qui n'étant que mon frere du côté de ma mere, ne vous est point parent.

M. Dormoy.

On me l'a dit, je ne le connois pas, je sçais seulement qu'il s'appelle Devaux, nom du premier mari de ta mere.

Le Neveu.

Oui, ce frere, dès l'âge de vingt ans, s'est attiré une confiance dans les Emplois de Finance, jusqu'à obtenir une Caisse de Deniers Royaux. il y a deux mois qu'il a disparu sans rendre ses derniers comptes, & sans laisser l'argent qu'il devoit à la Caisse. Pour écarter du Public l'idée de cette banqueroute frauduleuse, il a fait courir le bruit qu'une affaire d'honneur l'avoit contraint de s'évader, mais qu'avant de s'enfuir, il avoit remis son compte de Caisse & l'argent dont il étoit redevable, à un honnête homme du pays, connu pour tel, & son intime ami. Cet ami a déclaré n'avoir rien vu ni du compte de mon frere ni de l'argent, & n'avoir même appris son avanture que du public. Sur cette déclaration, on a instruit le Procès, & on a flétri mon frere d'une condamnation par contumace. J'en ai reçu la nouvelle que je vous ai cachée, & que je vous cacherois encore si vous

ne me forciez pas, comme je vous l'ai dit, à triompher sur vous d'un préjugé par un autre qui me deshonore injustement. Voyez maintenant si je dois être l'Avocat de ces malheureux usages qui confondent l'innocent avec le coupable, & si je ne serois pas plus heureux d'être bâtard; & après cela me refuserez-vous à pardonner à Mademoiselle Lancelot, une naissance que mon malheureux frere me met dans le cas de desirer?

M. DORMOY.

Je ne reviens, point de cette affreuse nouvelle. Quoi, ton frere! Ah! mon pauvre garçon, que je te plains! Mais, Mademoiselle Lancelot & Madame Huttin qui l'a élevée, & qui lui sert de mere, si elles aprennent cette horible histoire.... Heureusement que ton frere porte un autre nom que toi.

LE NEVEU. (*Impromptu.*)

Malgré cela, je leur ai tout conté; je ne me suis pas permis un moment de leur rien cacher, pour sçavoir s'il falloit renoncer à l'union que je desire, *ou s'il m'étoit permis de m'en flatter encore.*

M. DORMOY.

Comment? Cette nouvelle ne les a pas dégoutées de ton alliance?

LE NEVEU.

Non, Monsieur, plus philosophes que vous, permettez-moi de vous le dire, plus disposées à voir les choses dans leur point de vérité, elles m'ont rassuré sur la crainte où j'étois des impressions que cette tache pouvoit leur faire; elles ont jugé que les fautes devoient être personnelles, & que la honte de mon frere n'ôtoit rien du mérite qu'elles me trouvoient. Madame Hutin m'a dit seulement qu'elle en écriroit aux personnes de qui Mademoiselle Lancelot tient la naissance, qui vivent chacune séparément dans leur Terre, & dont elle m'avoit ménagé jusqu'alors la bienveillance; elle en attend la réponse, mais je crains bien que cette réponse ne me soit pas favorable: si j'ai le bonheur qu'elle le soit, me refuserez-vous encore votre consentement?

M. DORMOY.

Non, mon enfant; la générosité, & la façon ferme & philosophique dont ces femmes voyent les choses, m'apprend moi-même à mieux penser, & à voir comme elles, mais peu de personnes pensent de même, aussi j'ai bien peur pour toi que la réponse.....

LE NEVEU.

Quoi qu'il en soit, elle décidera le bonheur ou le malheur de ma vie. Ah! mon Oncle,

que votre pauvre neveu eſt à plaindre! Au moment où je viens d'acheter une Charge aſſez conſidérable, qui me fait jouir d'un état honnête, on ſçaura le déshonneur de mon frere, peut-être ſerai-je obligé de me défaire de ma Charge, de n'en pouvoir occuper aucune, de perdre la confiance de tout le monde, enfin d'être déshonnoré pour la vie, par la faute d'un autre! Quelle ſituation! *Eh bien? trouvez-vous de la juſtice à cela?*

M. DORMOY.

Tu as raiſon, je le ſens, ce préjugé eſt affreux, eſt injuſte de toute injuſtice.....

LE NEVEU.

Celui dont j'ai voulu vous faire revenir, eſt-il plus raiſonnable?

M. DORMOY.

Non, je l'avoue, & j'en reviens auſſi..... Que la ſaine raiſon a de peine à établir tous ſes droits dans l'eſprit de l'homme! *(Il ouvre la porte).* Mais, voici Madame Hutin & Mademoiſelle Lancelot qui montent l'eſcalier pour rentrer chez elles.

## SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADAME HUTIN, MADEMOISELLE LANCELOT.

MADAME HUTIN *voyant la porte ouverte, & Monsieur Dormoy à la porte.*

BON jour, Monsieur, votre santé?

M. DORMOY.

Fort-bonne, mes voisines, entrez donc un moment.

*(Madame Hutin entre avec Mademoiselle Lancelot, & le Neveu leur donne des fauteuils.)*

MADAME HUTIN *au Neveu.*

Ah! vous voilà Monsieur Dormoy, eh bien, je viens de recevoir la réponse que j'attendois . . . .

LE NEVEU.

Et mon sort est donc décidé: ne craignez plus, Madame, de parler de tout devant mon Oncle, je viens de lui faire une entière confidence.

MADAME HUTIN.

Vous avez bien fait.

M. DORMOY.

Eh bien, Madame, le refuse-t-on?

MADAME HUTIN.

Oui, Monsieur, je le dis à regret, mais les personnes qui ont des droits sur Mademoiselle, ne peuvent consentir à l'union qu'ils ne désapprouvoient point avant le malheur que Monsieur vient d'éprouver; j'en suis bien fâchée, mais ils ne pensent pas comme moi.

LE NEVEU.

Et me voilà donc le plus infortuné des hommes!

MADAME HUTIN.

On m'a chargé même de vous faire part d'un événement qui ajoute aux raisons de refus que l'on croit avoir; on est en chemin pour venir se marier à Paris, & rétablir Mademoiselle dans tous les droits que va lui donner une naissance légitime; on me charge cependant de vous remercier de la préférence que vous donniez à Mademoiselle sur d'autres personnes, quand elle avoit un fort préjugé contre elle: enfin, Monsieur, on vous estime & l'on vous plaint, mais on ne peut plus vous en promettre davantage.

LE NEVEU.

Je m'en tiendrai à ces ſentimens, heureux encore que l'on veuille bien me les accorder ; j'eſpere, Madame & Mademoiſelle, que vous daignerez m'en conſerver de pareils ; Dieu diſpoſera de moi ſur le reſte, mais je doute fort que je puiſſe ſurvivre à des chagrins de cette eſpèce.

MADEMOISELLE LANCELOT. *(Impromptu.)*

Ah ! Monſieur, tout n'eſt pas déſeſpéré, je ſçais avec quel attachement, & avec qu'elle générofité mon ſort méconnu n'a ſervi qu'à me rendre plus intéreſſante à vos yeux ; je ſçais qu'avant le malheur de votre frere, vous domptiez par tendreſſe pour moi, le cruel préjugé qui m'accabloit, & je regarde celui qui vous pourſuit maintenant, comme auſſi injuſte & comme une occaſion favorable de vous payer de rétour : j'attens les perſonnes qui viennent éclaircir mon ſort & le fixer, je leur peindrai tout ce qui ſe paſſe dans mon ame, qu'elle doit imiter la votre, & que je ne pourrai être heureuſe, *ſi l'on ne me laiſſe la liberté de m'acquitter de tous les ſentimens que je vous dois.*

LE NEVEU. *(Impromptu.)*

Non, Mademoiſelle, votre deſtinée va

s'embellir, je ne peux plus moi-même desirer que l'union d'un malheureux comme moi en ternisse l'éclat; conservez-moi votre estime, c'est tout ce qu'il m'est permis maintenant de vous demander; *mais, que vois-je? Mon frere!*

---

## SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. DEVAUX, *Frere du jeune Dormoy.*

M. DEVAUX.

OUI, mon cher Frere, c'est moi-même, ne rougis pas de me voir & de m'embrasser, je suis toujours digne d'être ton frere, & je viens détruire en toute diligence tous les chagrins que je t'ai causés innocemment; apprens que je triomphe des horreurs qui ont compromis ma réputation & mon honneur.

LE JEUNE DORMOY.

Ah! mon Frere, seroit-il bien possible? Ah? parle, rends-moi l'honneur & la vie.

M. Devaux.

Mesdames & Monsieur, je ne sçais si vous êtes au fait....

Le jeune Dormoy.

Oui, mon Frere; ces personnes sçavent tout... Monsieur est mon oncle du côté de mon pere, & ces Dames ont la bonté de s'intéresser à tout ce qui me regarde; d'ailleurs si c'est une justification de ta conduite que tu m'apporte, peut-elle être trop publique?

M. Devaux.

Elle va l'être au point qu'elle sera affichée par-toût, mon Frere, & j'ai tous les papiers qu'il faut pour cela. Voici le fait. Tu as sçu ma condamnation, elle n'a été établie que sur la perfidie d'un faux ami, entre les mains de qui j'avois déposé réellement tous les fonds qui devoient se trouver dans ma Caisse; je lui avois remis aussi mes comptes bien en régle, & j'avois écrit qu'on nommât à mon Emploi. L'homme à qui je me fiois, sçavoit que j'étois en fuite pour avoir tué un homme en combat singulier; cette rencontre passant pour un duel, je fus forcé au moins de me cacher; mon dépositaire infidele, qui me crut passé en pays étranger, nia le dépôt; je fus condamné par contumace. J'étois caché dans un Château peu éloigné de Lyon; je fus informé

promptement de l'injuste Sentence qui étoit prononcée, mais je n'osoit reparoître, & je ne sçavois quel parti prendre dans ce double malheur. Le Ciel a protégé l'innocence. Dans le moment que j'étois livré au plus grand désespoir, j'ai appris que mon perfide ami, après quatre jours d'une fiévre maligne, étoit à toute extrémité, & qu'il avoit révélé en mourant peu de temps après, la vérité de mon dépôt, & toute l'honnêteté de ma conduite. Pendant ces intervales, le prétendu duel a été reconnu n'être qu'une rencontre, j'ai reparu, & tu juges que je suis aisément rentré dans tous les droits de l'honneur & de la plus exacte probité. Mon Emploi même vient de m'être rendu.

LE JEUNE DORMOY.

Ah! Je respire. (*En embrassant M. Devaux*) Mon pauvre Frere! ai-je pu jamais te soupçonner de quelque bassesse, je t'en demande pardon.

M. DEVAUX.

Mon cher ami, le monstre qui m'a pensé perdre, me fait connoître qu'on ne peut bien juger de ce qu'est un homme, qu'à sa mort.

LE JEUNE DORMOY.

Ah! mon cher Oncle, je revis; Mesdames, toutes mes espérances renaissent, &

je me flatte maintenant ſur ce qu'on vous a écrit . . . .

MADAME HUTIN.

Vous pouvez tout vous promettre, j'en ſuis caution . . . .

LE JEUNE DORMOY *à ſon Frere.*

Juge du malheur où ta cruelle aventure me plongeoit, mon Frere, puiſqu'avec la perte de l'honneur, je perdois dans Mademoiſelle les eſpérances d'une union qui pourra ſeule faire le bonheur de ma vie.

M. DORMOY.

Allons, Meſdames, allons, mes amis, de la joie, tous vos maux ſont paſſés: Mademoiſelle, vous allez rentrer dans tous les droits d'une naiſſance légitime, & ces deux Freres dans tous ceux de l'honneur; un dénouement ſi heureux après de ſi cruelles épreuves, peut bien s'appeller . . . . .

*Fin du dix-neuvième Proverbe.*

# LES LIAISONS DANGEREUSES, PROVERBE XX.

# ACTEURS.

| | |
|---|---|
| Monsieur FARNOSE, *l'aîné.* <br> Monsieur FARNOSE, *le cadet.* | *Freres âgés de vingt ans au moins, & à un an l'un de l'autre.* |

CONTOIS, *Laquais de l'Aîné.*

DUBOIS, *Laquais du Cadet.*

*La Scene est dans la Chambre à coucher de Monsieur Farnoze le cadet, qui habite la même maison que son Frere aîné. L'Action se passe à minuit.*

# LES
# LIAISONS
# DANGEREUSES.
## PROVERBE.

### SCENE PREMIERE.

M. FARNOZE L'AISNÉ, M. FARNOZE LE CADET, DUBOIS, LAQUAIS DU CADET.

M. Farnoze *le Cadet.*

Quoi, mon Frere tu viens me reconduire jusques dans ma chambre, pendant que tu as tout Paris dans ton sallon, où le plus gros jeu commence; à quoi penses-tu donc?

L'Aisné.

Je pense, mon frere que je voudrois dans certains momens être aussi sage que toi, & pouvoir me coucher tranquillement comme tu vas le faire.

Le Cadet.

Et qui t'empêche de m'imiter dans la vie simple & rangée que je mene?

L'AISNÉ.

Qui m'en empêche? Le train de vie que j'ai pris.

LE CADET.

Apparemment que cette vie-là te plaît autant que je la déteste; c'est une yvresse dont tu ne te tireras jamais que par quelques revers d'infortune suivie qui t'ôteront les moyens de continuer les dangereuses habitudes que tu te forme; tu ne deviendras sage que par les leçons trop sévères du malheur, voilà ce qui me chagrine pour toi.

L'AISNÉ.

Mais comment veux-tu que je change de conduite maintenant, cela est-il possible?

LE CADET.

Oui, très-possible en changeant de liaisons, & en vivant comme je fais.

L'AISNÉ.

Oh! mon frere, tu m'avoueras que ta façon de vivre est d'une uniformité, d'une monotonie, d'une simplicité, d'un triste à faire périr d'ennui.

LE CADET.

Dis plutôt que c'est la tienne qui est comme cela, à la simplicité près.

L'AISNÉ.

Qu'elle idée!

LE CADET.

As-tu un moment de converſation à me donner? Je vais te le prouver.

L'AISNÉ.

Oui, le jeu eſt commencé, & je veux laiſſer la partie s'échauffer avant que d'y paroître.

LE CADET.

Tu n'y paroîtras peut-être que trop tôt; aſſis-toi.

*(A Dubois.)*

Allez, Dubois, je vous ſonnerai quand je voudrai me coucher.

*(Dubois ſort.)*

---

## SCENE II.

### LES DEUX FRERES *aſſis.*

LE CADET.

D'ABORD, mon cher ami, il faut que je te remette ſous les yeux ta fortune & la mienne, la différence de nos liaiſons, & je te prouverai aiſément quel eſt celui de nous deux qui eſt le plus raiſonnable & le plus heureux.

L'AISNÉ.

Allons, je t'écoute.

LE CADET.

J'ai eu comme toi pour tout patrimoine en-

viron mille écus de rente; né sans ambition & sans passion, un Emploi honnête qui m'occupe, me produit encore mille écus par an. Quand un jeune homme double son revenu en travaillant ce qu'il faut pour s'occuper, il doit être bien content, & je le suis. J'ai toujours eu une certaine somme d'argent comptant devant moi, qui n'est exposé à aucun revers de fortune. Je vis avec des bonnes gens, qui n'étant pas plus riches que moi, ne m'humilient point, & ne me font point devenir la grenouille de la Fable; je les peux croire mes amis, parce que nous sommes de niveau en fortune, en desirs & façon de penser. Des soupers honnêtes sans faste, libres sans débauche, & dont la table est plus entourrée par l'ame & l'esprit des convives, que par leur quantité; des promenades plus choisies pour conserver la santé, & admirer la Nature, que pour satisfaire l'orgueil & la convoitise, un jeu plus fait pour nous rendre guais, meilleurs amis & généreux, que sérieux, inquiets & avares; voilà notre vie, voilà la vie des honnêtes gens, & des gens heureux autant que l'homme peut l'être: voyons la tienne.

L'AISNÉ.

Oh! à ce premier point de ton sermon, je

devine aiſément le ſecond, & tu vas me faire un tableau dont j'aurai honte.

LE CADET.

Tant mieux, ce ſera une preuve que tu n'as pas perdu toute pudeur.

L'AISNÉ.

Allons, amuſe-toi, voyons.

LE CADET.

Tu as converti ton petit patrimoine en argent comptant, en très-peu de temps le jeu t'a favoriſé au point que tu tiens une bonne maiſon; équipages, valets, grande chère, tout va bien juſqu'à préſent, mais tout ce bonheur n'eſt établi que ſur le haſard qui peut avoir de cruels & de longs caprices: ton opulence extérieure t'a fait connoître la plus riche finance, les Militaires les plus diſtingués, & la plus haute Robe; mais qu'eſt-ce que tous ces honnêtes gens-là ſont pour toi? Des connoiſſances du jeu & de la fortune; dans tout cela peux-tu compter un ami véritable? Perds cette nuit tout ce que tu poſſédes, & tu m'en diras des nouvelles demain.

L'AISNÉ.

Oh bien, par exemple, voilà pouſſer les choſes à l'extrémité, & vous autres petits êtres rangés, vous croyez que dans le grand monde on ne ſe fait point des amis comme entre

vous. Raiſonne plus juſte, mon frere, & penſe au contraire qu'on s'en fait de plus utiles & de plus puiſſans que ne ſont toutes vos bonnes gens qui ne peuvent rien, & dont la petite ſphère eſt ſi bornée qu'ils n'ont aucune reſſource pour eux-mêmes.

LE CADET.

Je ſçais bien que tous ces hommes élevés ou par la fortune, ou par des places éminentes, ſe rendent des ſervices mutuels, mais c'eſt autant qu'ils ſçavent qu'on peut leur en rendre auſſi; or un petit Particulier comme toi, qui avec de l'argent & du bonheur, a pris ſon vol juſqu'à eux, s'il ne s'y ſoutient pas & qu'il tombe, il eſt perdu, oublié, & ſi l'on s'en ſouvient, c'eſt ſouvent plus pour le mépriſer, que s'il ne s'étoit jamais fait connoître; je tremble pour toi, mon frere, que ce malheur-là ne t'arrive quelque jour. D'ailleurs, dans ton bonheur même, quelle vie mene-tu? Par exemple, aujourd'hui que tu as aſſemblé une trentaine de nos Joueurs fameux à un ſoupé ſplendide, que tu fais ſuivre d'un bal de deux cens perſonnes, pour que le jeu n'ait pas l'air d'être le motif d'une ſi grande dépenſe, tu t'es tourmenté tout le jour pour donner tes ordres, & tu vas paſſer toute la nuit à te brûler le ſang par toutes les révolutions précipitées qu'un gros jeu fait

essuyer; appelle-tu cela vivre? Et tu vis à peu près comme cela tous les jours. Cette vie n'est-elle pas d'autant plus monotonne, malgré son air de turbulence, que l'ame est toujours affectée de même & emportée par les sens, ou tourmentée du desir de gagner au jeu; vas, tu regarderois pareille vie comme un supplice, si en t'ôtant l'yvresse qui t'étourdit sur elle, on te forçoit d'en avoir toutes les fatigues & toutes les inquiétudes.

L'AISNÉ.

Je sens que tu as raison, mais je suis dans ce train-là, & je me ferois moquer de tout le monde, si je me réduisois à vivre comme toi.

LE CADET.

Sois plus vrai, mon frere, & dis que ton orgueil & ton amour propre ne seroient pas satisfaits; dis que pour vivre comme moi, il faudroit renoncer à tout ton faste, & que tu n'en as pas la force; tu es dans le plus brillant de ton songe, mais prens garde qu'une infortune trop suivie ne te réveille malgré toi, que dis-je? Une nuit malheureuse, une seule nuit peut tout renverser.

L'AISNÉ.

Va, mon frere, je joue, mais j'ai de la conduite dans ce que je hasarde, je sçais me borner dans le gain, & la perte jamais ne m'enyvre;

allons, je vais descendre là-bas, & t'en donner une preuve.

LE CADET.

Voilà donc le fruit de mes sages réflexions; oh! je m'y attendois; va, mon enfant, ton mal est sans remède, je te souhaite tout le bonheur possible.

L'AISNÉ.

Et toi, dors pour nous deux, mon frere, je te souhaite une bonne nuit.

*(Il appelle)*:
Dubois, éclaire-moi.

---

## SCENE III.

M. FARNOZE CADET, *seul.*

(*Impromptu*)

MON pauvre frere! il va jouer un jeu d'enfer cette nuit, & je tremble pour lui; j'ai un certain pressentiment qu'il fera une perte énorme, & je n'en dormirai pas de la nuit, je le sens; oh bien, puisque je ne pourrois pas dormir, je veux l'aller voir jouer; je serois trop inquiet si je restois ici.

---

SCE-

## SCENE IV.

M. FARNOZE CADET, DUBOIS.

M. FARNOZE.

DUBOIS, m'a-t-on apporté mon domino neuf?

DUBOIS.

Oui, Monſieur.

M. FARNOZE.

Donne-moi tout ce qu'il faut pour me maſquer.

(*Le Laquais l'habille en maſque.*)

Je veux deſcendre dans le bal; mon frere n'a-t'il point vu le domino en ſortant?

DUBOIS.

Non, Monſieur, je l'avois enfermé dans l'armoire.

M. FARNOZE.

Reſte ici à m'attendre, & ſur-tout ne dis à perſonne que je ſuis deſcendu.

DUBOIS.

Non Monſieur.

M. FARNOZE.

Tu peux dormir ſur ton lit, ſi tu veux, tout habillé.

DUBOIS.

Monsieur, je verrai.

M. FARNOZE *prêt à sortir.*

Ah! j'oubliois; Dubois, donne-moi ma cassette. (*Dubois apporte la cassette*). Je veux prendre vingt-cinq Louis, & les risquer au trente & quarante; je me connois, je n'en perdrai pas sûrement davantage, & si j'ai un moment de fortune, j'en profiterai; mais je jouerai masqué, car si mon frere me voyoit jouer, il se moqueroit de moi.

(*Il referme la cassette, & y oublie la clef.*) Je m'en vais.

(*Il sort.*)

---

## SCENE V.

DUBOIS *seul.*

OH, oh, il a laissé la clef à la cassette, il faut que je la lui porte; oui, mais je le ferois peut-être reconnoître si on me voit lui donner cette clef: oh, ma foi, il l'a retrouvera comme il l'a laissée, il est sûr de ma fidélité, ainsi..... Je suis bien sûr de moi aussi...... Qu'est-ce que je vais faire? Ma foi, dormons.

(*Il se place pour dormir*).

Les Laquais vont jouer là-bas un jeu du diable,

voilà ce que fait l'exemple des Maîtres......

(*Il se retourne.*)

Qu'est-ce que j'ai donc? Je ne sçaurois dormir..... Si j'allois risquer quelques Louis..... La diablesse de cassette me tourmente..... Allons, Dubois, dors mon ami, & songe que jusqu'à présent tu as toujours été un honnête garçon. (*Il s'endort.*)

---

## SCENE VI.

### DUBOIS, CONTOIS.

CONTOIS *entre doucement & appelle:*

Dubois, tu dors? Dubois.

DUBOIS.

Ah! c'est toi, Contois, oüi je dors, qu'est-ce que tu veux?

CONTOIS.

A quoi t'amuse-tu donc de dormir, pendant qu'il y a tant d'argent à gagner là-bas avec nos camarades?

DUBOIS.

Oh, tu sçais bien que je ne suis pas joueur comme toi, vas y jouer si tu veux, & laisse-moi tranquille; mon Maître m'a dit de l'attendre ici, il faut que j'y reste.

CONTOIS.

Eh bien, mettons deux Louis chacun, j'irai jouer pour toi & pour moi; va, laiſſe moi faire, il y aura bien du malheur ſi je ne te gagne pas de l'argent.

DUBOIS.

Tu me tente, Contois, allons, tiens, voilà deux Louis, c'eſt tout ce que je poſſéde, mais ne vas pas les perdre au moins.

CONTOIS.

Non, ſois ſûr que je gagnerai, je ſens cela.

DUBOIS.

Oui, mais tu es un joueur inſatiable, ſi tu double nos fonds, je veux que tu me rapporte ma part, entens-tu?

CONTOIS.

Laiſſe-moi faire. *(Il ſort.)*

## SCENE VII.

DUBOIS *ſeul.*

METTONS la caſſette derrière ce fauteuil; non, elle ſera mieux dans le petit cabinet; quand Contois remontera, il pourroit la voir, il n'auroit qu'à avoir perdu tout ſon argent... Il eſt joueur jusqu'à perdre.... & avec les joueurs, il faut toujours ſe méfier...... A préſent, il

faut prendre un livre, car ce n'eſt pas la peine de m'endormir..... Il va bientôt remonter, & pour ſi peu de temps, le ſommeil me feroit plus de mal que de bien.... Voyons ce que je lirai.

*(Il cherche ſur le Bureau.)*

Les Nuits d'Young. Cet homme-là a écrit des Nuits, apparemment que c'étoit quelqu'un qui attendoit ſon Maître comme moi.

*Il lit bas.)*

Bon, cela ne parle que de la Mort, de l'hiſtoire de l'Ame; oh, cela m'endormiroit, cherchons en un autre.

---

## SCENE VIII.

### DUBOIS, CONTOIS.

CONTOIS.

MA foi, mon enfant, j'en ſuis bien fâché, mais nos fonds ſont flambés.

DUBOIS.

Vrai?

CONTOIS.

Oui, très-vrai. Un diable d'homme ſur la main de qui je me ſuis enfilé, a paſſé dix fois, & a jetté les cartes; je viens voir ſi tu veux refaire de nouveau fonds.

DUBOIS.

Tu sçais que je t'ai dit que je n'avois que ces deux Louis, ainsi.....

CONTOIS.

Allons, tu badines, un garçon rangé comme toi, a toujours un magot de côté qui est bien garni ; si tu ne veux pas que j'aille jouer au trente & quarante, faisons mieux, jouons ensemble au piquet ; tu sçais que tu es plus fort que moi, & cela te désennuira en attendant ton Maître, qui, sûrement, passera la nuit à danser.

DUBOIS.

Jouer au piquet? Mais je n'ai pas des cartes ici.

CONTOIS.

Oh, qu'à ça ne tienne, en voilà un sixain que j'ai pris là-bas.

DUBOIS.

Mais... Non, je ne me soucie pas de jouer.

(*A part.*)

Il joue mal, si pourtant je sçavois lui regagner mes deux Louis avec quelques-uns de ceux de la cassette....

(*haut*).

Tu veux donc jouer absolument?

CONTOIS.

Allons, ne te fais pas tant prier, tu en as autant d'envie que moi.

DUBOIS.

Eh bien, arrange la table, je ſuis à toi.

*(Il va à la caſſette qu'il ouvre).*

---

## SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. FARNOZE CADET.

M. FARNOZE, *en entrant, cache un gros ſac d'or ſous le chevet de ſon lit.*

DUBOIS, viens m'ôter mon domino; qu'eſt-ce que tu faiſois là?

DUBOIS *qui a renfermé la caſſette, un peu troublé.*

Je faiſois . . . . . Rien, Monſieur, je rangeois votre table de nuit..., Monſieur, voilà la clef de votre caſſette que vous aviez oubliée.

*(A part.)*

Il étoit temps qu'il arrivât, où en étois-je?...

M. FARNOZE.

Ah, te voilà Contois, va, ton Maître vient de faire une belle leſſive, il a perdu des ſommes.

CONTOIS.

Ah! mon Dieu, je m'en vais deſcendre bien vite. *(Il ſort.)*

## SCENE X.

M. FARNOZE CADET, DUBOIS.

M. FARNOZE *à Dubois.*

Mets mon domino & mon masque sur mon lit, & passe-moi vite ma robe de chambre.

*(Dubois l'habille de nuit).*

Mon frere va monter, garde-toi bien de lui dire que je suis descendu.

DUBOIS.

Non, Monsieur.

## SCENE XI.

M. FARNOZE L'AISNÉ, LE CADET *assis dans un Fauteuil,* DUBOIS.

M. FARNOZE L'AISNÉ *vient doucement.* *(à Dubois.)*

Dubois, ton Meître dort-il?

DUBOIS.

Non, Monsieur, le voilà dans son feuteuil.

L'AISNÉ.

Pourquoi n'êtes-vous donc pas couché, mon frere?

LE CADET *à Dubois.*

Dubois, laissez-nous. *(Dubois sort.)*

---

## SCENE XII.

### LES DEUX FRERES *assis.*

LE CADET.

MON cher ami, je viens de me lever, parce que j'ai été si inquiet toute la nuit de ce qui vous arriveroit au jeu, que je n'ai pas pû fermer l'oeil.

L'AISNÉ.

Ah! mon frere, votre inquiétude étoit bien placée. Mon cher frere, je suis .... Je suis ruiné.

LE CADET.

Comment ruiné! ....

L'AISNÉ.

Oui, j'ai perdu tout mon argent comptant ... Yvre de mon infortune, & me flattant qu'elle cesseroit à la fin, j'ai perdu trois mille Louis sur ma parole.

LE CADET.

Trois mille Louis!

L'AISNÉ.

Oui, un maudit Masque que personne ne connoît, a passé dix-sept fois, je me suis en-

têté ſur la main, & enfin je m'y ſuis écraſé ſans reſſource.... Je ſuis au déſeſpoir....

LE CADET.

Et ce Maſque, qu'eſt-il devenu?

L'AISNÉ.

Il m'a dit qu'il étoit de vos amis, & qu'il viendroit ici pour prendre avec vous & avec moi des arrangemens ſur ce que je lui dois.

LE CADET.

Et quels arrangemens pouvez-vous prendre, mon frere, ſans biens fonds, ſans terres, vis-àvis de trois mille de Louis?

L'AISNÉ.

Ah! mon frere, je ſuis un homme perdu, je le ſçais bien, mais enfin il faut que je l'attende ici, & que nous lui parlions.

LE CADET.

Lui parler? Je ne vois qu'une reſſource, qu'une façon de lui parler, c'eſt de nous jetter à ſes genoux tous deux, & de le prier de vous faire grace, & de ne vous point deshonorer.

L'AISNÉ.

Ah! mon frere, s'il n'étoit queſtion que de moi, je mérite bien cette humiliation? mais vous y expoſer, vous mon frere! Je vendrai tout, je n'aurai plus rien au monde, mais je payerai.

LE CADET.

Vous dites qu'il eſt mon ami ; s'il étoit aſſez généreux pour vous remettre la forte ſomme que vous lui devez, & peut-être tout ce que vous avez perdu comptant, à condition que vous lui feriez ferment de ne jouer jamais, le feriez-vous & lui tiendriez-vous parole ?

L'AISNÉ.

Ah ! mon frere, de quoi me flattez-vous là ? Eſt-il un homme ſur la terre capable d'une pareille grandeur d'ame ?

LE CADET.

Peut-être que oui, mon frere ; mais faiſons la ſuppoſition pour un moment, enfin prometteriez-vous ſur votre honneur de ne plus jouer de votre vie ?

L'AISNÉ.

Si je lui promettrois ! ah Ciel !....

LE CADET.

Eh bien, mon frere, jurez-moi le donc ; car c'eſt moi qui ſuis le Maſque qui vous a tout gagné.

(*Il va chercher le ſac d'or.*)

Voilà votre or, je vous remets la parole des trois mille Louis.

(*Il lui montre ſon domino.*)

Tenez, voyez ſi ce n'eſt pas là le maudit Domino & le cruel Maſque qui vous à dévaliſé.

L'AISNÉ.

Ah! mon frere, je reconnois.... Est-il possible? Ah! mon cher frere, que je vous embrasse.

LE CADET.

Je ne reçois cette embrassade, qu'à condition que vous tiendrez votre serment.

L'AISNÉ. (*Impromptu.*)

Oui, mon frere, je vous le jure, tous vos sages avis se retracent dans mon ame avec des caractères de feu qui l'éclairent, en la changeant. *Je vais vous devoir mon existence & mon repos.*

LE CADET.

Et moi, mon cher frere, je vous dois le plaisir le plus pur que j'aye senti & que je sentirai de ma vie; c'est d'avoir pu guérir mon frere d'une passion qui me faisant tous les jours trembler pour lui, empoisonnoit le bonheur de ma vie. Je suis charmé que vous ayez eu dans tout ceci....

*Fin du vingtième & dernier Proverbe.*

# TABLE
## DES
# MOTS DES PROVERBES.



V.

## XII. LE QUI-PRO-QUO.

*On ne peut tirer d'un sac que ce qui est dedans.*

## XIII. L'HEUREUX NATUREL.

*Bon sang ne peut mentir.*

## XIV. LA COMEDIE.

*Les honneurs changent les mœurs.*

## XV. LES REVENANS.

*On se s'avise jamais de tout.*

## XVI. LA PETITE VEROLE.

*A quelque chose le malheur est bon.*

## XVII. LA PIECE DE VERS, &c.

*Qui prouve trop, ne prouve rien.*

## XVIII. LE MALHEUR IMPREVU.

*L'homme propose, & Dieu dispose.*

## XIX. LES PRÉJUGÉS.

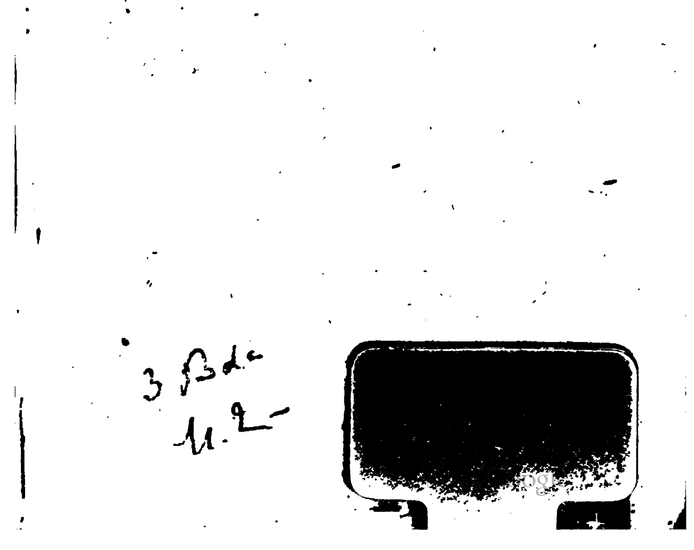
*Après la pluie le beau temps.*

## XX. LES LIAISONS DANGEREUSES.

*Plus de peur que de mal.*

Fin de la Table des Mots des Proverbes.

---


3 Bde
11.2–

